

La Revue Populaire

Magazine Littéraire
Illustré Mensuel

11e Année, No 12

DECEMBRE 1918

PRIX: 15 CENTS



Le dernier mot en fait de Camouflage. (Voir intérieur)



QUALITÉ SUPÉRIEURE

BAS PRIX

ETALAGE SUPERBE d'ARTICLES EN VISON

d'une authenticité incontestable et d'une qualité sans rivale, confectionnés suivant les plus récents décrets de la mode et vendus à des prix modérés, comme d'habitude.

La beauté du vison, maintenant en si grande vogue dans les centres fashionnables d'Amérique, ne fut jamais aussi apparente que dans nos



PARURES, ECHARPES ET COLLERETTES

dont la grâce est rehaussée encore par des garnitures de têtes, de griffes et de queues du plus charmant effet. Parmi les très nouveaux modèles, mentionnons ces écharpes enveloppantes, de différentes longueurs; ces tuniques courtes qui sont presque des manteaux; ces collerettes élégantes; ces tours de cou à longs pendants, tous joliment garnis. De forme olive ou coussin, nos manchons sont également d'une grande beauté.

Le vison est assurément la fourrure la plus populaire, celle qui se porte le mieux et dont l'achat est toujours profitable.

Cheval Desjardins & Co
Limitée

130, rue St-Denis.


 LA PLUS IMPORTANTE
 LIBRAIRIE et PAPETERIE
 FRANÇAISE du CANADA
 Fondée en 1885

LIVRES

religieux
classiques
français
canadiens

FOURNITURES

de classes
de bureaux
de dessin

ARTICLES

religieux
et de fantaisie

PAPIERS PEINTS

Tapisseries

Librairie **GRANGER FRERES** Limitée
 Place d'Armes et Notre-Dame O., Montréal


 ED. J. MASSICOTTE

SOMMAIRE DE LA REVUE POPULAIRE—MOIS DE DECEMBRE 1913

	Pages		Pages
Calendrier du mois	6	Éloge de l'égoïsme	42
Carnet. Les arbres de Noël	7	La traversée de l'Atlantique en 30 hrs..	43
Les vrais poètes. Margot ma maigronne. Gabriel Vicaire	8	Les argus en uniforme	44
Pages Canadiennes. La victoire des Ca- nadiens à Quéant et à Cambrai.	9	Réflexions de cédibataires	45
Petits travaux d'amateurs. Les oeufs frais	11	De la mort naissait la vie	47
Pour soulever un haril	11	Une légende de l'autre monde	48
Le tuyau d'égoût de la cuisine	12	Moyen de rendre les chaussures de chas- se imperméables	50
Un nécessaire à ouvrage	12	Roman: POSTE RESTANTE, par Paul Bertnay	51
Un panier à bouteille	13	Le nouveau jeu enfantin: attrapez le pa- rachute	130
Un nouveau jeu de quilles	14	Un bain assécheur et masseur automati- que	140
L'art lyrique à Montréal	14	Une usine sous-marine en activité au fond de l'océan	141
Pour enlever les grains de maïs	15	Les pauvres veuves des Iles Fiji	144
Pour les pêcheurs à la ligne	15	Heureux les simples. (Conte de Noël) ..	145
Une balance à bon marché	15	Jeux d'esprit sur les lettres de l'alphabet	148
Pour éviter les accidents	16	Un gyroscope géant	148
La revue encyclopédique	17	Chêne-chapelle d'Alberville	149
Un moyen facile de juger les distances. La magie en famille. La bougie et l'en- tonnoir	18	Les jouets campagnards	150
19	19	Un canon électro magnétique d'une por- tée de 100 milles	152
Sur un morceau de sucre	20	Les sauvetages et les dames de la haute	154
Le pantin voyageur	20	Les enfants de tous les pays. En Russie.	155
Oeuf en équilibre sur une bouteille	21	Un pianiste extraordinaire	158
Équilibre sur des pointes d'aiguille	21	Comment on mesure l'altitude atteinte par un aéroplane	160
Vieille chanson canadienne. La Guignolée	22	La garde-robe de Sarah Bernhardt ...	161
Le chauffage électrique des lits	24	Un enfant prodige	162
Pipe pour fabriquer de doubles bulles de savon	24	Le cheval et ses maladies (fin)	163
Comment accorder soi-même son piano ..	25	Le dernier mot en fait de camouflage...	168
Vive la Canadienne, en France.	26	Les petits sentiers de l'histoire	169
La signature du roi	26	Les barbaresques	170
Tatouage sans douleur et à l'électricité.	27	Comment s'aperçoit-on du regard de quel- qu'un derrière soi?	171
La marquetterie	28	Les baleiniers	172
Si le combustible manquait qu'arrive- rait-il?	29	Chronique de la Jeunesse: Les plus grands fleuves du monde. Ce que représente la nourriture d'une armée. La terre se réchaufferait-elle? Ce qu'un homme mange pendant toute sa vie	178
L'origine du pain de guerre	31	Echos du Concert Européen: Leurs impressions sur le conflit actuel	176
Nos pères et la musique	31	Bonaparte et Joséphine	182
Un voyage au véritable pays des fées en Orégon	32	Lourdes	183
La machine à écrire la plus légère	33	Le bon chapeau	184
La navigation et les signaux de détresse	34	Madame Aibani	185
La chasse aux brigands mexicains	34	Un parachute dernier cri pour les avia- teurs	186
Eternel féminin. La princesse de rêve.	35	Enorme perte de poisson	188
Ne tuez pas les serpents	36		
Une maison qui a perdu le niveau	37		
Les oiseaux imitateurs	37		
Fortifions nos enfants	39		
Rien de nouveau	39		
L'animal le plus bariolé du monde	40		
L'éducation de nos enfants	41		

AUX LECTEURS DE LA "REVUE POPULAIRE"

Dorénavant, tous les reçus d'abonnement seront encartés dans la livraison qui suivra la date de la réception du montant versé. La loi postale permet ce mode d'expédition des reçus aux abonnés, mode qui signifie pour nous une économie considérable et nécessaire en temps de guerre. Ceux qui nous ont fait parvenir le prix de leur abonnement à la Revue Populaire le premier jour du mois, alors que la livraison du mois courant sera terminée, ne trouveront leur reçu que dans le numéro suivant. On est également prié de prendre note que toute demande de renseignements par écrit doit être accompagnée d'un timbre pour l'expédition de la réponse.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Edits.-Props.

NE MANQUEZ PAS
DE VOUS PROCURER

LA REVUE POPULAIRE de JANVIER

— 1919 —

VOUS Y TROUVEREZ PLUS D'ILLUSTRATIONS, PLUS
D'ARTICLES SUSCEPTIBLES DE VOUS INTERES-
SER, ENFIN UNE TRANSFORMATION PRESQUE
COMPLETE, ET AUSSI UN GRAND ROMAN
COMPLET

"MADEMOISELLE NOUVEAU JEU"

PAR PAUL JUNKA

Ce roman, admirablement écrit, est tout à fait dans la note sentimentale moderne, on dirait du véritable Gyp. Ce qui veut dire que ses personnages sont pris sur le vif, ne sont pas plus grands que nature, vivent et pensent comme nous, nous font rire ou nous émeuvent, selon les circonstances, sans avoir besoin d'avoir recours aux ficelles du mélodrame. C'est un roman extraordinaire, malgré sa concision, car dans ses quatre-vingt et quelques pages, on passe de la gaieté la plus franche à l'émotion la plus communicative et la plus intense; le style est élégant, clair, précis et toujours captivant, et les illustrations dans le texte, ont un réel cachet artistique. Peu de description, beaucoup de dialogue sans longueurs; c'est un roman de salon qu'un grand nombre voudront relire plus tard, à cause de la rare perfection de sa forme.

Ce numéro de janvier qui, en vérité, n'est que le précurseur d'autres numéros tous plus les uns que les autres dans la forme réellement magazine, contiendra une multitude d'articles illustrés, (pas moins de 70), sur les sujets les plus variés, s'adressant aux inventeurs, aux chercheurs, aux amateurs d'histoire, aux dames, aux enfants, aux artistes, aux poètes, voire à ceux qui s'occupent d'économie sociale, ainsi que des travaux d'amateurs, des récréations, de la magie en famille, et un carnet où il est question de la grande victoire de la démocratie dans le monde.

On remarquera surtout que la plupart des articles ont un intérêt bien local, c'est-à-dire qu'ils ne traitent pas toujours d'événements ou de pays si éloignés et partant si inconnus de nous. On ferait bien de se hâter de se procurer ce numéro avant qu'il ne se vende entièrement.

VOUS POUVEZ EN RETENIR UN EXEMPLAIRE, DES A
PRESENT, CHEZ VOTRE DEPOSITAIRE DE
JOURNAUX

12ième Mois

DECEMBRE

31 Jours

Astrologie.—Ceux qui naissent en décembre auront l'esprit subtil et seront aptes à discuter les questions sociales; ils aimeront leur indépendance et certains se marieront fort tard. Ils auront le caractère rieur, parfois un peu triste.

Pierre du mois: l'Onyx (diverses teintes), porte-bonheur qui donne la gaieté de coeur et d'esprit.

Jrs de Sem.		FETES DIVERSES ET SAINTS DU JOUR
1	<i>DIMANCHE</i>	S. Eloi, évêque 335e jour
2	Lundi	Ste Bigiane, vierge et martyre 336e jour
3	Mardi	S. Magloire 337e jour
4	Mercredi	S. Pierre-Chrysologue, év. et doct. 338e jour
5	Jeudi	S. Sabbas, abbé 339e jour
6	Vendredi	S. Nicolas, évêque et confesseur 340e jour
7	Samedi	S. Ambroise, év. et doct. 341e jour
8	<i>DIMANCHE</i>	<i>IMMACULEE CONCEPTION</i> (d'obl.) 342e jour
9	Lundi	Ste Léocadie, vierge et martyre 343e jour
10	Mardi	Ste Eulalie 344e jour
11	Mercredi	S. Damase, pape et confesseur 345e jour
12	Jeudi	S. Constant, martyr 346e jour
13	Vendredi	Ste Lucie, vierge et martyre 347e jour
14	Samedi	S. Spiridon, évêque 348e jour
15	<i>DIMANCHE</i>	Ste Chrétienne, vierge 349e jour
16	Lundi	S. Eusèbe, évêque et martyr 350e jour
17	Mardi	S. Lazare 351e jour
18	Mercredi	S. Gatien, évêque 352e jour
19	Jeudi	S. Tenodéon, martyr 353e jour
20	Vendredi	S. Dominique, abbé 354e jour
21	Samedi	S. Thomas, apôtre 355e jour
22	<i>DIMANCHE</i>	S. Vicelin, évêque 356e jour
23	Lundi	Ste Victoire, vierge martyre 357e jour
24	Mardi	S. Delphin, Vigile de Noël 358e jour
25	Mercredi	<i>NOEL</i> 359e jour
26	Jeudi	S. Etienne, premier martyr 360e jour
27	Vendredi	S. Jean, apôtre et évangéliste 361e jour
28	Samedi	SS. Innocents, martyrs 362e jour
29	<i>DIMANCHE</i>	S. Thomas de Cantorbéry, év. et mart. 363e jour
30	Lundi	S. Roger, évêque 364e jour
31	Mardi	D. dans l'oct. S. Sylvestre, pape et conf. 365e jour

PREVISION DU TEMPS

1 au 3. Temps clair; beau.
4 au 7. Menaçant.
8 au 11. Vague d'orages.
12 au 15. Froid et tempête.
16 au 20. Vent et variable.

21 au 22. Agréable et beau.
23 au 26. Vague de temps doux.
27 au 28. Menaçant.
29 au 31. Période de neige.

La Revue Populaire

Vol. 11, No 12

Montréal, Décembre 1918

ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.75 — Six Mois: - - - 90 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$2.40 — Six Mois: - - - \$1.20

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Paraît tous

les mois

POIRIER, BESSETTE & CIE,
Éditeurs-Propriétaires,

MONTREAL.

131 rue Cadieux,

La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de chaque mois.



Arbres de Noël

Décembre! Mois des espaces uniformément blancs, des tourbillons et des giboulées, coeur de l'hiver; mois des joyeux partis, des glissades le long des pentes et des arabesques sur la glace vive; parfois mois des tristesses et des angoisses dans les foyers sans feu, agonie de l'an actuel, prélude de l'aube neuve; décembre, attente des fêtes, des souhaits, des étrennes!... Oh! les étrennes, les somptueux réveillons et les bruyantes joies d'antan, peut-être lointaines encore, hier problématiques, désormais certaines, à cause de la victoire si ardemment désirée!

Décembre! Noël d'espoir, Noël joyeux après les Noëls tourmentés et décevants! Arbres-sapins, joie des petits, bien que moins garnis à cause de la cherté de vivre, sous nos verts rameaux, il est possible à qui sait chercher, de trouver les coeurs de ceux qui nous reviennent glorieux et remplis de belles histoires; et c'est pourquoi, arbres de Noël, même dénudés, nous vous trouvons beaux et joyeux, parce que vous êtes l'indice des consolations prochaines. Et, si petits amis, vous regardez bien au fond de ces coeurs aimants, vous y trouverez l'espoir en la paix, et vous sourirez et vous serez précocement heureux, parce que vous aurez compris ce qu'ont compris tardivement vos devanciers; à savoir que l'injustice et la cruauté ne peuvent pas toujours dominer le monde, et qu'il faut bien que s'accomplisse la parole de Celui qui naquit dans une étable il y a deux mille ans: "Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!"

Oui, paix sur la terre, paix, sérénité, consolation; paix achetée de notre sang, paix durable, cosmopolite, universelle, paix fraternelle, progrès, splendeurs succédant aux ténèbres. Et quant à ceux que monsieur Noël ne pourra pas visiter ou qu'il ne visite plus parce qu'ils sont trop grands, qu'ils descendent, ceux-là, tout au fond de leur âme, et ils y trouveront à coup sûr le bel arbre de Noël de l'espoir dans les printemps radieux succédant aux hivers sinistres.

GUSTAVE, COMTE.

LES VRAIS POETES. (1)

Margot, Ma Mignonne

Margot, ma mignonne, entends-tu le vent
Qui fait son fracas dans la cheminée?
Voici qu'a fleuri la nouvelle année,
Margot, ma mignonne, entends-tu le vent
Qui fait son tapage, après comme avant?

Margot, ma jolie, entends-tu la sève
Qui monte à grands flots dans la forêt d'or?
Voici qu'a fleuri l'amoureux décor.
Margot, ma jolie, entends-tu la sève
Qui monte et bouillonne à l'arbre du rêve?

Margot, mon trésor, entends-tu le blé
Qui tout doucement veut venir au monde?
Voici qu'a fleuri le coeur de la blonde,
Margot, mon trésor, entends-tu le blé
Qui veut voir enfin le ciel étoilé?

Margot de mon âme, entends-tu les roses
Qui jasant d'amour au bord du ruisseau?
Voici qu'a fleuri le fol arbrisseau.
Margot de mon âme, entends-tu les roses
Qui jasant d'amour et d'un tas de choses?

Margot, Margoton, entends-tu mon coeur,
Qui gronde, et tempête, et pleure, et soupire?
Voici qu'a fleuri l'idéal empire,
Margot, Margoton, entends-tu mon coeur,
Ce gas si terrible à qui tu fais peur?

GABRIEL VICAIRE. (2)

(1) Nous publierons dans cette page, au moins une pièce typique des plus grands poètes contemporains, ainsi que quelques détails peu connus sur son auteur et son époque.

(2) Gabriel Vicaire, né à Belfort, Haut-Rhin, en 1848, mort en 1900, fut le vrai poète folkloriste. Nul mieux que lui n'a décrit le charme de la poésie populaire. Il eut le goût passionné de cette poésie populaire, et l'on dirait qu'une muse lui barbouilla les lèvres de ce "pur et vrai miel de l'Hymette." Gabriel Vicaire est le descendant direct de Jean de Meung, Villon, Marot, Rognier et Lafontaine, et la pièce ci-dessus, dont la première strophe est toute d'actualité, est un excellent morceau à dire pour nos jeunes élèves du conservatoire. Et si j'étais compositeur, je sais bien quelle musique entraîante je déposerais le long de ces vers vibrants.

EDMOND L'AIGLON.



LA VICTOIRE DES CANADIENS

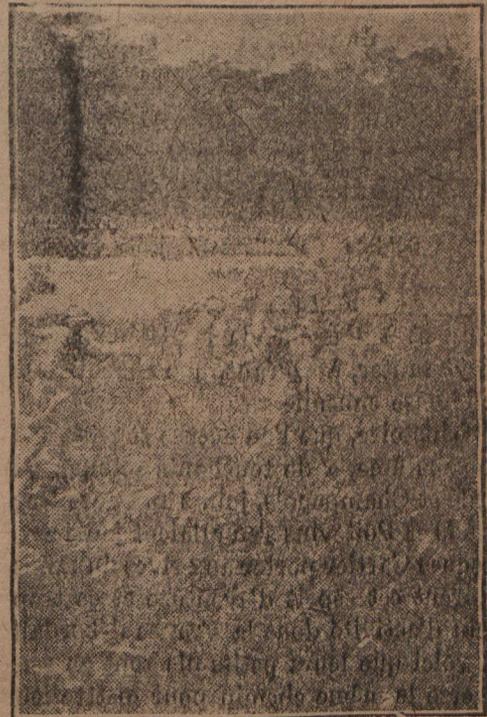
A QUEANT ET A CAMBRAI

La *Revue des Deux Mondes* publiait dernièrement le très bel éloge ci-dessous des soldats canadiens, fiers descendants de Montcalm, et il entre bien dans le cadre de la *Revue Populaire* de le reproduire ici, pour le bénéfice de ses lecteurs.

«Bravo, tous! Et bravo, les chers Canadiens! Les premiers, dans la magnifique poussée de l'armée anglaise, ils ont bousculé la trop fameuse ligne Hindenburg, rempart bétonné et symbole mystique de l'invincibilité allemande; et l'honneur leur était réservé d'arracher au communiqué ennemi cet aveu que la ligne, l'inviolable ligne a été enfoncée.

«Notre admiration et notre reconnaissance vont également à tous nos Alliés; aucun d'eux ne s'étonnera qu'il s'y mêle, à l'adresse de nos frères Canadiens, l'émotion des communs souvenirs.

«Combien ces souvenirs sont restés vivants, chaque pierre le raconte des murs bâtis par Champlain et défendus par Montcalm, et jusqu'aux refrains populaires qui sont toujours ceux de nos chansons d'autrefois. Air des choses ou parler



Soldats Canadiens-Français dans un bois près de Cambrai.

des gens, tout évoque là-bas ce que Maurice Barrès appelle : les traits éternels de la France.

“Au premier appel de leurs deux patries tous se sont levés, ceux de Québec et ceux de Montréal, ceux de la campagne et ceux de la forêt et ils sont accourus d’au-delà des mers. Spectacle épique de ces vaisseaux chargés de guerriers, comme aux temps de légende, et dont leur poète national Fréchette eut voulu être l’Homère ! Depuis lors, l’héroïque traversée ne s’est plus interrompue. Entré dans la guerre avec une armée régulière de 3,000 hommes, Le Canada nous en a déjà envoyé plus de 400,000. On les a vus à l’oeuvre :

L’infanterie du Nouveau-Brunswick, à aïeux les traces d’un passé que rien n’efface ? La terre maternelle les a reconnus. Et c’est pour cette terre meurtrie une joie âpre et douce qu’un peu de sa libération soit due à leur pitié.”

* *
*

Depuis cet article, les dépêches nous ont appris que la capture de Cambrai par les troupes de la troisième division canadienne s’est effectuée d’une façon brillante. La remarquable attaque de la nuit fut la cause du succès de la division toute entière.



Soldats Canadiens-Français marchant héroïquement à la prise de Quéant.

à Ypres, à Festubert et à Givenchy, à Vimy et à Passchendaele. Hier, ils faisaient sauter, à Quéant, une charnière de la défense ennemie.

“L’histoire, que l’on accuse souvent d’être sans âme, a de touchants retours. Picards et Champenois, joints aux gars Normands et Poitevins s’en allaient jadis avec Jacques Cartier porter aux rives du Saint-Laurent cet esprit d’aventure et ce trop-plein d’activité dont la France débordait. Et voici que leurs petits-fils font en sens inverse le même chemin pour mettre leur jeune vaillance au service des “vieux pays” !

“Ont-ils retrouvé dans le champ des

droite, et celle de la Nouvelle-Ecosse, à gauche, était supportée, au centre, par les soldats canadien-français de Montréal., et firent les frais de la lutte, accomplissant un travail héroïque.

— o —

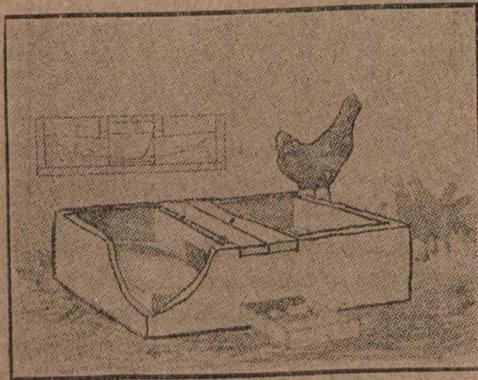
Si l’on pouvait organiser une procession d’icebergs sur la surface du soleil, ils fondraient à raison de 300,000,000 de milles cubes par seconde, pour les blocs les plus solides. Dommage que le soleil ne puisse entreprendre une simple visite de cérémonie au pôle Nord !!!



PETITS TRAVAUX D'AMATEURS

LES OEUFS FRAIS

Lorsque vos poules ont pondu librement dans la basse-cour, au hasard du nid qu'elles se sont constitué, il se produit souvent une des deux choses suivantes : ou bien, elles dévorent cyniquement ces oeufs, espoir du consommateur d'oeufs frais pondus; ou bien, elles font subir à



Piège à oeufs perfectionné.

leurs oeufs un commencement d'incubation nuisible à la conservation ultérieure. Comment y obvier?

En disposant, dit un ingénieur chercheur, la sorte de "piège à oeufs" que montre notre dessin. La poule est tentée d'aller pondre dans une agréable boîte laquelle occupe le milieu du poulailler et vers laquelle l'attirent d'alléchants ap-

pâts. Mais, dès que l'oeuf est pondu, il roule dans un tiroir-magasin, garni de feutre pour amortir le choc, et fermé de chaque côté, par des rideaux en cuir qui fonctionnent à la façon des clapets de pompe.

L'oeuf de nid en porcelaine, qui excite les poules à la pondaison, ne manque pas, bien entendu, dans ce système; mais comme il ne pourrait entrer en comptabilité logiquement on le fixe contre la boîte à l'aide d'un léger fil de fer.

Il ne manquerait plus que de faire pondre, dans ce curieux coffre, la célèbre poule aux oeufs d'or". Mais, depuis qu'il en a été question, il paraît qu'elle s'est envolée.

Les intéressés doivent donc se contenter de recueillir des oeufs à la coque de la formule usuelle.

— 0 —

POUR SOULEVER UN BARIL

Voici un appareil permettant de soulever les fûts en vendange et d'en soutirer le contenu sans aucun mélange avec la lie. La soutirage du vin dans un tonneau en vidange est une opération délicate et importante, lorsqu'il s'agit de quelque vin généreux. Deux hommes sont nécessaires: l'un soulevant, avec précaution, l'arrière

du fût, l'autre recueillant le liquide; il est malaisé, en faisant cette besogne, de ne pas agiter le dépôt, ce qui oblige à interrompre l'opération pour laisser "reposer".

Un agriculteur a combiné un petit dispositif, lequel permet à un seul tonnelier de faire mieux et plus rapidement le soutirage qu'en se mettant deux.

Il consiste en une barre de fer carrée dont une extrémité fourchue se pique dans le sol: l'autre extrémité a la forme d'un demi-collier dans lequel on engage un bâtonnet auquel est suspendu, par une corde, un crochet qui vient saisir l'arrière du tonneau.



Appareil permettant de soulever les fûts en vidence et d'en soutirer le contenu sans aucun mélange avec la lie.

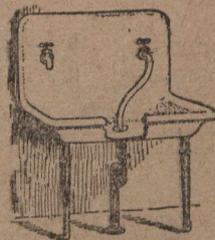
La barre de fer est taillée, à sa partie supérieure, en crémaillère à dents très inclinées, sur lesquelles roule un galet solidaire du crochet.

Au moment où le liquide cesse de couler naturellement et où le soutirage s'impose, le tonnelier, tenant d'une main la poignée prismatique du bâtonnet, enroule doucement la corde par un mouvement de torsion, tout en élevant et abaissant successivement la main pour permettre au

galet de franchir les dents de la crémaillère; il soulève ainsi le fût sans oscillation ni secousse, et recueille le contenu sans aller jusqu'à aucun mélange de la lie.

LE TUYAU D'ÉGOUT DE LA CUISINE

Le tuyau d'égout de l'évier de votre cuisine ne devient-il pas quelquefois assez embarrassé pour empêcher l'eau de s'écouler rapidement? Essayez cette méthode, la prochaine fois, avant d'avoir recours à un plombier. Prenez un petit morceau de



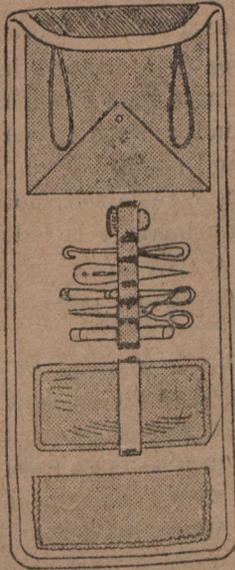
tuyau à arroser le jardin, un morceau de deux pieds de longueur sera suffisant. Fixez-le au robinet à l'eau froide. Enlevez ensuite le filtre à la partie supérieure du

tuyau d'égout et poussez l'autre bout du tuyau dans le drain. (Comme dans la gravure). Ouvrez le robinet et laissez couler l'eau, tranquillement d'abord, puis augmentez graduellement de manière à ce que l'eau s'ouvre un passage à travers le drain. On peut laisser couler l'eau pendant une demi-heure ou plus, jusqu'à ce que le tuyau soit complètement nettoyé. Cette méthode est très efficace et épargnera un compte de plombier, dans plusieurs cas.

En Suède, on a fabriqué avec une seule pièce d'acier de grosseur ordinaire, un ruban métallique et flexible, de 2,354 pieds de longueur, 8 pieds de largeur et d'un poids total de 1,146 livres.

UN NECESSAIRE A OUVRAGE

Prenez une bande de drap vert pâle ou gris, de 8 pouces de long sur 4 de largeur. Doublez-la d'une flanelle légère, cousue à tous petits points.



Nécessaire à ouvrage, genre nouveau.

Fixez à l'intérieur un petit cahier de feuilles de flanelle qui servira à piquer les aiguilles, ornez-le, à l'extérieur d'un ruban de couleur assortie et posé à la place où vous mettez vos ciseaux, votre dé, votre poinçon, etc.

Vous ferez une poche dans laquelle votre ouvrage aura sa place.

Le dessus du sac peut être décoré d'une jolie broderie en soie, en tapisserie ou en rococo.

Deux rubans, placés comme vous le voyez sur le modèle, serviront à fermer le nécessaire à ouvrage.

Avec cet utile accessoire de travail, vos petites amies et leurs mamans verront que

vous êtes une petite fille travailleuse, habile, ordonnée, et elles vous féliciteront doublement de ces qualités quand elles sauront que ce sac est votre ouvrage.

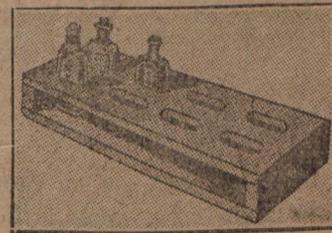
UN PANIER A BOUTEILLE

Il vous est arrivé déjà de pénétrer dans une armoire de cuisine, où sont rangées plusieurs bouteilles et d'en culbuter une par accident. Celle-ci en se renversant fait culbuter les autres et avant que vous ayez eu le temps de relever les malheureuses bouteilles, le contenu s'en est déjà répandu sur la tablette ou à terre.

Regardez cet ingénieux panier et voyez si ça n'est pas là le véritable article pour prévenir ces accidents.

Il servira surtout à mettre en sûreté les bouteilles d'essences. Il est très facile d'en construire un.

Deux petites planchettes, dans l'une desquelles un petit garçon adroit aura vite fait de pratiquer des trous avec son canif, et ça suffit.



Un panier à bouteille.

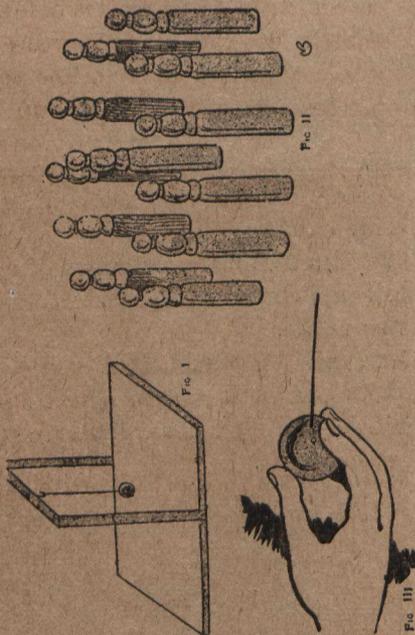
Reliez-les en les espaçant au moyen de deux petits morceaux de bois et l'instrument est complet.

UN NOUVEAU JEU DE QUILLES

Ce nouveau jeu comme tous ceux qu'on vous a enseignés, mes bons petits amis, aura pour vous en sus de son attrait le plaisir d'être sorti de vos mains.

Sa construction est des plus simple, ainsi que vous le voyez (fig. 1).

Une planchette, deux petits montants en bois de 13 pouces et une traverse également en bois posée horizontalement sur les montants, un petit jeu de quilles que l'on trouve pour 10 cents dans les bazars



et une balle en peau ou en caoutchouc, voilà tout ce qu'il faut pour le fabriquer.

Fixez les deux montants sur les côtés de la planchette qui aura 20 pouces environ, avec deux petites pointes aux deux vis ; assemblez les deux montants en y posant la traverse de manière à former un pont.

Puis, au milieu exactement calculé de cette traverse, vissez un tout petit piton

auquel vous attachez l'extrémité du fil à l'autre bout duquel est fixée une petite balle.

Pour déterminer la place des quilles, laissez pendre la balle bien verticalement, comme un fil à plomb, et marquez la place de la quille centrale à l'aplomb exact de la balle. Les onze autres quilles seront disposées en cercle autour de celle-ci à une distance d'elle de 3 pouces.

Vous avez déjà compris la manière de jouer. Il s'agit tout simplement avec la balle suspendue d'abattre en trois coups le plus grand nombre de quilles possible. Il faut être bien adroit pour d'un seul coup en imprimant à la balle une course circulaire, abattre toutes les quilles; c'est pour cela que chaque joueur a trois coups.

Chaque quille abattue vaut un point, celle du milieu seule en vaut trois.

On peut varier ce jeu en modifiant de la manière la plus fantaisiste la place des quilles, et l'on s'y amuse pendant des heures. Quand vous serez devenu bien adroits, dites donc à votre papa d'abattre seulement neuf quilles d'un seul coup.

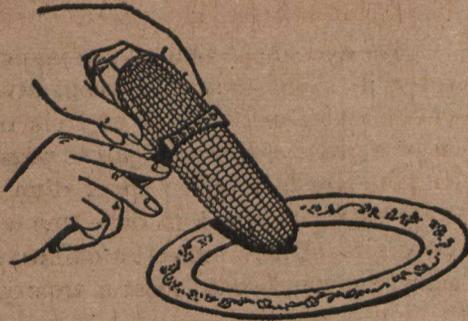
— 0 —

L'ART LYRIQUE A MONTREAL

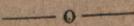
LA Société d'art lyrique, de Montréal, doit monter plusieurs opéras, au cours de la saison. Si l'on songe que nous sommes en temps de crise provoquée par la guerre, et si l'on se rappelle des derniers grands succès de la "Basoche", il faut admettre que notre public aime l'opéra et aime aussi à encourager ses artistes du terroir. C'est un réel progrès, car il n'y a pas si longtemps que le général Meighen perdait \$60,000 en trois saisons lyriques, avec l'opéra de Montréal.

POUR ENLEVER LES GRAINS DE MAIS

Le nouveau grattoir de grains de maïs est une heureuse invention pour la cuisinière ou la dame de la maison qui prépare des grains de blé-d'Inde pour la table. En se mouvant du haut en bas la lame du



grattoir arrache chacun d'eux. L'extraction de chaque grain se fait aisément en fendant son extrémité. Cette opération les rend moins indigestes par le fait qu'ils deviennent plus assimilables. Le grattoir a six petites lames qui ouvrent l'extrémité de tous les grains. Il est en acier et recouvert de cuivre avant d'être nicklé.

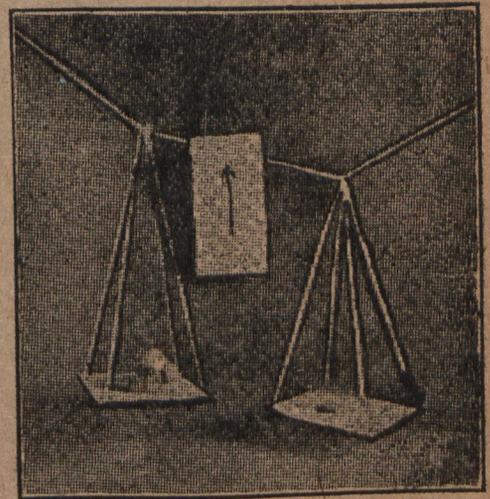


POUR LES PECHEURS A LA LIGNE

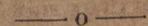
Quand ils parlent de la longueur de leurs lignes, les pêcheurs disent d'ordinaire: elle mesure tant de pieds. Mais il y a des pêcheurs qui disent: elle a tant de milles en longueur. Ainsi les pêcheurs anglais de la East Coast, dans leurs pêches d'Islande et de la mer Blanche, se servent parfois de lignes de sept milles de longueur et portant jusqu'à 7,000 hameçons. Nous admettons que de telles lignes seraient bien lourdes pour être tirées à force de bras par de simples chaloupiers.

UNE BALANCE A BON MARCHÉ

Vous avez une lettre à expédier, mais comme d'une part vous avez écrit un petit volume et que de l'autre vous n'êtes pas à la porte du bureau de poste, vous ignorez si la lettre pèse plus que le poids réglementaire qui, vous le savez, ne doit pas dépasser une once pour 3 cents pour le Canada, les Etats-Unis, la Grande-Bretagne et ses colonies, et $\frac{1}{2}$ once pour les autres pays: Qu'allez-vous faire?—Mais une mignonne balance qui ne vous coûtera que le soin de la monter: deux carrés de simple carton, troués aux quatre coins, un fil passé dans les trous de la manière que le montre la vignette; un troisième pour suspendre les plateaux près du mur sur le-



quel vous fixez un troisième carton portant l'échelle des grammes. Un deux sous sur un plateau; la lettre sur l'autre, et vous voilà contents.



Un seul poil de la barbe d'un homme a 10,000 fois le volume d'un fil d'Araignée.

COMMENT LES ACCIDENTS SE PRODUISENT QUAND ON MANQUE DE PRUDENCE





SAUMON : — Le saumon européen est pêché dans presque toutes les eaux d'Europe. Le Canada et particulièrement la Colombie Anglaise contribue une large part à la production mondiale.

SEL : — Substance friable, soluble dans l'eau, universellement employée comme assaisonnement. La production mondiale s'élève à 12 millions de tonnes.

SALPÊTRE : — On le trouve dans la nature tout formé, principalement aux Indes, à Ceylan, en Egypte, il apparaît dans le sol sous l'influence des ferments. Jadis on le retirait des murs des caves, des vieux platras et des terres de nitrières. On l'emploie comme diurétique, dans une tisane quelconque.

SÉNÉ : — Petit arbrisseau ayant au plus 3 pieds de hauteur; ses feuilles, composées, sont munies de petites stipules et présentent parfois des renflements glandulaires sur le pétiole. Les fleurs jaunâtres sont en grappes axillaires allongées, présentant des bractées caduques. Les gousses connues sous le nom de "follicules de séné" sont foliacées, très aplatis et renferment peu de graines.

SODA : — Carbonate de sodium; est tiré en grande quantité du sel ordinaire qui

est d'abord converti en sulfate de sodium. Une grande quantité de soda nous vient d'Angleterre, de la France et des Etats-Unis.

SUCRE : — Principe cristallisable, très répandu dans la nature, surtout dans les végétaux, notamment dans la canne à sucre et la betterave. La production mondiale du sucre a été en 1914, de 20,883,000 tonnes dont 11,118,000 tonnes provenant de la canne à sucre et 9,765,000 de la betterave. Cuba est le plus grand producteur de sucre avec 2,909,000 tonnes. Les importations du Canada sont de 10,000 tonnes de sucre raffiné et 325,000 tonnes de sucre et de mélasse non raffinés.

SOUFRE : — Corps simple de la famille des métalloïdes, très répandu dans la nature. On le trouve à l'état natif et cristallisé à l'orifice des fumerolles de certains volcans. La Silésie produit la plus grande partie de soufre du monde, soit 393,188 tonnes métriques de 2,204 livres. Les Etats-Unis en fournissent 316,575 tonnes, le Japon 50,000 tonnes. Nos importations en 1914 ont été de 29,856 tonnes évaluées à \$620,080.

TALC : — Silicate hydraté naturel de magnésie, qui se présente souvent en lames

minces et transparentes. Il est infusible au chalumeau, il donne avec l'azotate de cobalt la coloration rose caractéristique de la magnésie. Excessivement tendre, il est onctueux et savonneux au toucher, surtout en poudre; il est, en général, d'un vert clair, parfois plus foncé à cause de la présence d'un peu de chlorite; il possède un éclat argentin, n'est pas élastique, mais flexible. On connaît un grand nombre de gisements de talc au Canada, mais on a exploité que ceux d'Ontario, d'où on a tiré 10,000 tonnes.

THÉ: — Genre de plantes dicotylédones de la famille des ternstroemiacees qui croissent en Chine. Cette plante est originaire d'Assam. Une âcre de plantation donnera de 300 à 500 livres de thé. Le Japon fournit aussi une grande quantité des meilleurs thés.

TABAC: — La production mondiale du tabac pour 1913, a été de 2,722,190,093 livres. Les Etats-Unis ont produit 970,734,000 livres, et le Canada 12,500,000 livres.

VINAIGRE: — Vin complètement aigri par la production spontanée ou provoquée de l'acide acétique que l'on emploie surtout comme condiment, soit pur, soit après y avoir fait macérer quelque substance.

ZINC: — Métal d'un blanc bleuâtre, susceptible d'être poli et jouissant alors d'un superbe éclat métallique. Sa production mondiale pour 1913 a été de 1,093,635 tonnes. Les Etats-Unis sont les puissants producteurs avec 346,676 tonnes. La Belgique est riche en zinc puisque durant la même année, elle a fourni 217,928 tonnes.

UN MOYEN FACILE DE JUGER LES DISTANCES

C'est un moyen bien facile, et qui ne demande aucun instrument.

Un oeil fermé, votre bras bien étendu devant vous, et vos doigts perpendiculairement relevée, voilà tout ce qu'il faut pour mesurer presque juste, les distances.

La largeur de 6 doigts couvrira une largeur de terrain de 100 verges à une distance de 600 verges de l'observateur.

Partant de ce principe, la largeur de 3 doigts couvrira une largeur de 100 verges à une distance de 1000 verges, avec deux doigts vous couvrerez 100 verges à une distance de 1500 verges et la largeur du pouce couvrira 100 verges à une distance de 2000 verges. Cette méthode, naturellement, vous donnera qu'approximativement la distance d'un objet, d'un autre point d'observation.

Si l'objet dont vous voulez mesurer la distance se trouve au-dessus ou au-dessous de votre point d'observation, vous mettez vos doigts horizontales, et n'oubliez pas surtout de vous servir que d'un oeil, et de regarder bien attentivement l'objet et le point d'observation.

L'essai est facile, l'expérience viendra.

— o —

BIEN peu de femmes désirent réellement avoir un amoureux sincère. Que diraient-elles par exemple, si leur galant leur tenait ce langage: "Je suis revêche, égoïste, bougonneur, menteur, entêté, et je n'ai pas l'intention de me raser deux fois par jour, une fois marié; cependant je vous aime et je suis persuadé que vous feriez bien de me prendre tel que je suis car vous n'avez pas grand chance de trouver mieux que moi".

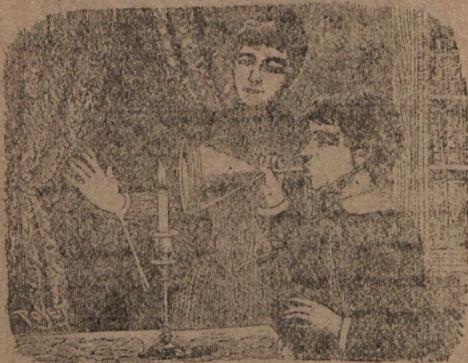
— o —



LA BOUGIE ET L'ENTONNOIR

PROMETTEZ un prix à celui des jeunes spectateurs qui réussira à éteindre une bougie allumée en soufflant dessus par la pointe d'un cornet de papier un peu évasé et percé d'un trou à son extrémité pointue, ou mieux d'un entonnoir ordinaire.

Ceux qui ne connaissent pas cette expérience s'évertuent à souffler en plaçant le tube horizontalement et bien en face de la flamme; celle-ci ne vacille même pas, laissant s'époumonner l'amateur.



Le souffle qui n'éteint pas une bougie.

Voici, en effet, ce qui se passe: les filets d'air qui sortent de la bouche du souffleur se dispersent autour de la partie conique de l'entonnoir, dès qu'ils sont sortis du tube, et s'échappent sur le pourtour de

la base du cône; c'est donc là qu'il faut aller les chercher.

Aussi, pour éteindre la bougie, suffit-il de baisser légèrement l'entonnoir de façon à ce que la flamme se trouve près du bord circulaire; soufflez alors, et vous réussirez infailliblement.

— o —

SUR UN MORCEAU DE SUCRE

PRENONS un morceau de sucre: il va nous amuser pendant quelques instants. Vous allez voir toutes les réflexions qu'il nous peut suggérer; après, il vous sera permis de le croquer

Le sucre est une substance organique que l'on tire de la canne à sucre, de la betterave, des carottes, des citrouilles, des ananas, du maïs et d'un tas d'autres choses. Il est caractérisé par une saveur douce et agréable que nous connaissons tous.

Comme toutes les substances organiques, il est excessivement instable. Les chimistes appellent *substances organiques* celles qui sont susceptibles de cristalliser ou de former des composés cristallisables et de se volatiliser à une température fixe. Et tout ceci c'est le propre du sucre; le moindre *dérangement d'équilibre* suffit pour le modifier. Selon notre désir, le su-

cre se transforme avec une rapidité étonnante, aussi aisément qu'un objet quelconque sous la baguette de Robert Houdin.

Voyons plutôt :

Le sucre est soluble dans l'eau froide. Il est encore plus soluble dans l'eau chaude. Dans l'eau additionnée d'alcool, il fond moins vite. Il fond très difficilement dans l'alcool pur.

Le sucre fond à 180 degrés. A 215 degrés il se transforme en caramel. Jetons du sucre sur une pelle rougie au feu, le sucre brûle avec une flamme bleue. Si nous frottons ensemble deux morceaux de sucre, ils deviennent phosphorescents.

Si nous continuons à frotter vigoureusement ces deux morceaux, il s'opère en eux une réaction. Elle est déterminée par le dérangement d'équilibre dont nous parlions plus haut. Le sucre n'est plus dans ses conditions normales: le frottement chauffe le sucre, il a trop chaud, il va perdre ses qualités, il subit un commencement de décomposition. Nous avons dit que les substances organiques étaient peu stables.

Le même phénomène s'est produit pour le caramel, obtenu avec du sucre chauffé à 215 degrés. Le caramel a perdu les qualités du sucre,

Napoléon Ier, qui aimait bien à se rendre un compte exact de toutes choses, posa un jour cette question à l'illustre Laplace :

— Pourquoi le verre d'eau dans lequel je fais fondre un morceau de sucre paraît-il plus sucré que le verre dans lequel je mets une quantité égale de sucre pilé?

On raconte que Laplace, un peu pris au dépourvu, répondit :

— Il y a trois substances dont les principes sont absolument les mêmes; le sucre, l'amidon et la gomme. Elles ne diffèrent

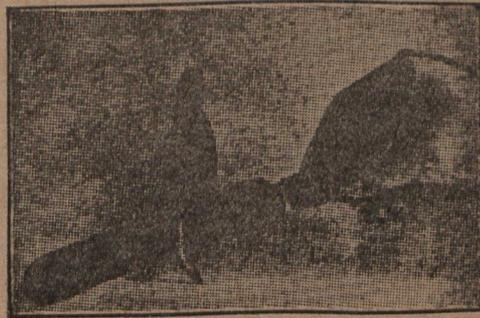
que par certaines conditions dont la nature a le secret. Et il est possible que l'action du pilon qui a réduit votre sucre en poudre ait fait passer quelques parties sucrées à l'état de gomme et d'amidon."

Si vous réfléchissez une minute, vous comprendrez que la réponse de Laplace à l'Empereur pourrait se traduire exactement par ces mots: "Le sucre est une substance organique et elle est peu stable. Le pilon qui a dégagé de la chaleur en broyant votre sucre pour le réduire en poudre lui a fait perdre ses qualités. Il s'est produit en lui un commencement d'altération analogue à la caramélisation."

Nos cuisinières ne sont pas toutes aussi savantes que le grand Laplace. Mais elles savent toutes que le sucre en poudre sucre moins. Vous étiez-vous jamais demandé pourquoi?

LE PANTIN VOYAGEUR

TRÈS curieux, le bonhomme en carton glissant sur la lame d'un couteau de table, d'un sabre, si vous voulez.



Découpez une silhouette quelconque dans un carton ordinaire; montez-la sur le pantin voyageur sur un couteau de table; agitez doucement le couteau, et le bonhomme se mettra en mar-

che et passera volontiers sur un second couteau, tenu en face et bout à bout, par un petit ami. Il va sans dire que l'instrument qui sert de véhicule ne doit pas être affilé comme un rasoir.

vera à avaler le jaune lui fera faire de gentilles grimaces au grand plaisir de ses petits frères et de ses petites soeurs.

— o —

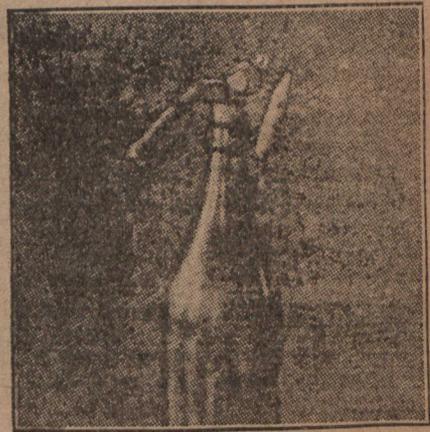
EQUILIBRE SUR DES POINTES D'AIGUILLES

Voici un problème d'équilibre tout aussi intéressant. Prenez une bouteille, bouchez-la avec un bon bouchon de liège, si elle ne l'est déjà; enfoncez tête première une ai-

OEUF EN EQUILIBRE SUR UNE BOUTEILLE

Très facile ce petit problème d'équilibre: une bouteille, un oeuf que vous priez votre maman de faire cuire très dur, en cas d'accident; un bouchon de liège et deux fourchettes et voilà tout.

Vous plantez les deux fourchettes sur les côtés opposés du bouchon, près de l'une des extrémités, puis saisissant délicatement le bouchon entre le pouce et l'index, d'une main, et l'oeuf de l'autre main, vous essayez de faire tenir en équilibre ce der-



Comment faire tenir l'oeuf en équilibre sur une bouteille.



Exercice d'équilibre sur une pointe d'aiguille.

nier sur le bord de la bouteille.

Le maladroit qui le laissera tomber et se fracasser, devra pour sa punition le manger sans boire, et la difficulté qu'il éprou-

guille ou une épingle dans ce premier bouchon; une seconde aiguille au milieu d'un autre bouchon dans le flanc duquel vous plantez deux couteaux, tel que l'indique la gravure ci-contre.

Ceci fait faites toucher les deux pointes des aiguilles, lâchez tout très délicatement et vous serez fort surpris de voir le bouchon "assassiné" resté suspendu dans le vide.

Que si la culbute se produisait, veillez à ce que les lames ne viennent point caresser les doigts roses et mignons de votre petite soeur, car elle pleurerait, et, maman ne serait pas contente...

— o —



LA GUIGNOLÉE

A *Solo, reprise en chœur.*



Bonjour le maître et la maî - tres - se Et tout le

B *Solo, reprise en chœur.*



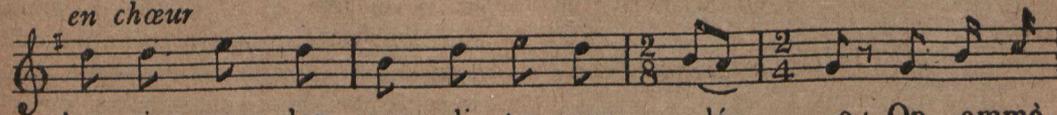
mond' de la mai - son. Pour le der - nier jour de l'an -

C *Solo, reprise*

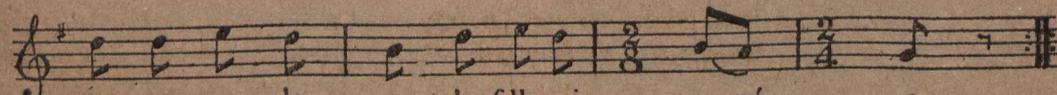


né - e La I - gno - lé' vous nous de - vez. Si vous vou -

en chœur

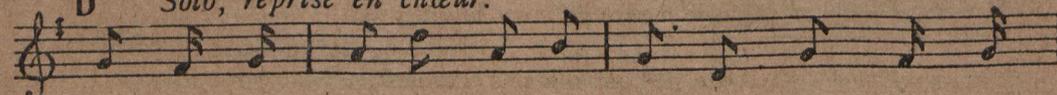


lez rien nous don - ner, di - tes-nous lé e On emmè -



ne - ra seu - le - ment la fille ai né e

D *Solo, reprise en chœur.*



On lui fe - ra fair' bon - ne chè - re, On lui fe -



ra chauffer les pieds.

LA GUIGNOLÉE

- A* Bonjour le maître et la maîtresse
Et tout le mond' de la maison. { (bis)
- B* Pour le dernier jour de l'année
La Ignolé' vous nous devez. { (bis)
- C* Si vous voulez rien nous donner,
Dites-nous lé-e
On emmènera seulement
La fille aînée. { (bis)
- D* On lui fera fair' bonne chère,
On lui fera chauffer des pieds. { (bis)
- C* On vous demande seulement
Une chignée
De vingt à trente pieds de long
Si vous voulez-e. { (bis)
- D* La Ignolé', la Ignoloche,
Mettez du lard dedans ma poche! { (bis)
- C* Quand nous fûm's au milieu du bois,
Nous fûm's à l'ombre;
J'entendais chanter le coucou
Et la coulombe. { (bis)
- A* Rossignolet du vert bocage,
Rossignolet du bois joli. { (bis)
- B* Eh! va-t-en dire à ma maîtresse
Que je meurs pour ses beaux yeux. { (bis)
- C* Toute fill' qui n'a pas d'amant,
Comment vit-elle?
Eh! vit toujours en soupirant,
Et toujours veille. { (bis)

LE CHAUFFAGE ELECTRIQUE DES LITS

LA chaleur rationnelle du couchage est des plus importantes, principalement dans les cas de pneumonie. On s'étonne que l'on soit resté si longtemps au système du cruchon d'eau chaude et de la bassinoire. Un progrès considérable sous ce rapport vient d'être réalisé à l'hôpital de Trelvar Cripples, à Alton (Angleterre). On y a disposé des matelas électriques qui se sont montrés d'un usage absolument sain et convenable.

Ce genre de matelas a l'aspect d'un matelas ordinaire quelconque; seulement un fil métallique flexible en pénètre la tête. Le fil de résistance est isolé par du verre dans un tubage métallique flexible incorporé dans la substance du matelas. L'élément qui produit la chaleur est disposé de telle sorte que le maximum de chaleur est produit aux pieds, la chaleur est moindre dans le milieu et nulle à la tête. Le courant peut être gradué au moyen d'un commutateur fixé au mur, de façon que l'on peut, à volonté, produire tout degré de calorique, jusqu'à un certain maximum de sûreté qui ne peut être dépassé. On a trouvé que ce système procure une économie de 3 heures par jour, comparative-ment au cruchon d'eau chaude, et la dépense est minime.

— 0 —

PIPE POUR FABRIQUER DE DOUBLES BULLES DE SAVON

L'UNE des dernières inventions de nature à amuser la jeunesse c'est la pipe capable de produire deux bulles de savon, l'une dans l'autre. Cette pipe à deux tuyaux,

conduisant chacun à un orifice différent:

En soufflant dans le tuyau conduisant au plus grand orifice on obtient la plus grosse bulle. Ensuite, on souffle dans les deux tuyaux en même temps, et la bulle intérieure est formée. Il ne s'agit plus que de séparer la plus grosse bulle de la pipe au



Pipe à double tuyau pouvant fabriquer deux bulles de savon, l'une dans l'autre.

moyen d'une légère secousse et l'on voit les deux bulles, l'une dans l'autre, flotter dans l'air, la bulle intérieure accomplissant un mouvement fort visible de rotation sur elle-même.

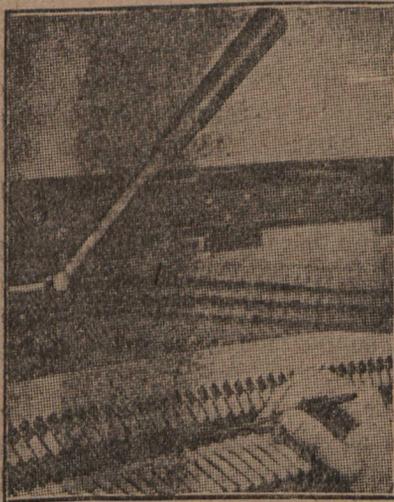
— 0 —

COMMENT ACCORDER SOI-MEME SON PIANO

IL n'est pas difficile d'accorder un piano, seulement, il faut une qualité essentielle: l'oreille. Avec de l'oreille, un diapason, une clef, un coin pour isoler les cordes, quelques cordes (au besoin) et un peu de pratique, tout le monde peut accorder son propre instrument.

Le procédé est des plus simple, selon que l'explique un accordeur, de réputation et de grande expérience. Laissons lui la parole:

"J'enlève le couvercle, j'ouvre à l'intérieur les deux petits tourniquets, je tire en avant le panneau du haut, j'en lève le cylindre. J'ai naturellement sur moi les instruments indispensables: Le *Diapason*, le



Manière de poser le crin qui sert à isoler les cordes.

Coin, la *Clef*. Vous apercevez les chevilles enfoncées dans le *sommier*? Cette partie de la *mécanique* représente la cheville ou-

rière de mon travail, puisque c'est sur elle que repose la base du traitement. Remarquez maintenant les lettres de l'al-



Les outils de l'accordeur de piano.

phabet: chacune d'elles correspond à une note.

"Le *la* par exemple est indiqué par la lettre A, ainsi de suite. Je commence. Je pose ma clef sur la lettre A, non sans avoir eu soin de mettre mon *coin* pour isoler les deux cordes de droite; quand une seule corde parle, j'emploie le *diapason*. Tout le monde connaît la façon de se servir du diapason.

"Vous avez entendu la vibration, votre piano est-il au diapason?"

"Non? S'il est trop bas, vous tendez la corde de gauche à droite, s'il est trop haut, inversement. Vous faites ensuite l'unisson, vous reculez le coin d'une corde, c'est-à-dire que vous le placez dans l'*entre-note* (l'intervalle entre les six cordes qui composent deux notes). Puis, vous enlevez complètement le *coin*, et vous accordez la troisième corde sur les deux premières.

L'opération terminée pour le *la*, vous

faites l'octave, vous recommencez la même opération pour les trois cordes, vous continuez dans l'ordre indiqué par la portée. C'est cette octave qui constitue la *partition*.

"Pour qu'un piano tienne bien l'accord, il ne faut pas mettre plus d'une heure, car l'oreille se fatigue assez facilement. Il est



Le réglage des cordes de l'instrument.

spécialement recommandé aux débutants de ne pas tâtonner et de déplacer la *chevillette* le moins possible."

— o —

VIVE LA CANADIENNE, EN FRANCE

EUGÈNE Brieux, de l'Académie française, l'auteur des "*Avaries*" et autres fortes pièces, qui est venu visiter le Canada, il y a quelques années, ne s'est pas trouvé chez nous en pays complètement étranger, car dans une de ses pièces qui obtint le plus de succès, "*La Française*", il parle avec les plus grands éloges de nos chants du terroir "*Vive la Canadienne*", "*Isabeau*", "*Par derrière chez mon père*", "*La Belle Française*". Et, cet éloge, au théâtre, dû à la plume de Brieux, doit nous faire aimer davantage les doux chants que nous avons tous appris sur les genoux de nos mères.

LA SIGNATURE DU ROI

Beaucoup de personnes croient fermement que le Roi doit apposer sa signature au bas de chacune des lois votées par le Parlement avant qu'elle prenne force de loi. Ces personnes seront bien étonnées d'apprendre que le roi George n'a jamais signé aucune de ces lois.

Quand le Parlement vote une loi, comme par exemple la loi du service militaire obligatoire, une copie de cette loi est faite sur papier vélin et cette copie certifiée et signée par le Secrétaire du Parlement est enfermée dans un coffre-fort spécial situé dans la chambre des Lords.

Si la loi, votée par le Parlement, concerne les finances comme, par exemple, le Budget, la copie sur papier vélin est alors certifiée non par le Secrétaire, mais par l'Orateur de la Chambre.

Comment alors le roi donne-t-il son consentement à une loi votée par le Parlement? Il le donne en signant ce que l'on appelle un "Rapport royal". Toutes les lois qui sont votées par le Parlement à la même époque sont énumérées dans ce Rapport royal et c'est ce Rapport que le Roi signe.

Le Roi doit signer ce Rapport, mais, au cas où il en est empêché par un motif sérieux, sa signature peut être remplacée par l'aoposition de sa griffe au bas du document.

Mais cette griffe du Roi ne peut être apposée qu'en présence de Sa Majesté et sur un ordre verbal expressément donné par Elle.

La griffe du Roi est toujours réservée et prête à être employée au cas où une maladie ou autre indisposition du Roi ne permettrait pas qu'il puisse signer lui-même.

— o —

LE TATOUAGE SANS DOULEUR ET A L'ELECTRICITE

IL Y EN A plus qu'on ne croit qui ont la marotte du tatouage. Au point de vue goût ou esthétique, c'est une marotte discutable, mais puisque nous rencontrons nombre d'élégantes qui se font percer les oreilles ou qui persistent à chausser des souliers de deux points avec des pieds de quatre et cinq points, passons. Seulement, il appert que la manie de se faire tatouer sur le corps des signes cabalistiques ou des dessins symboliques se répand tellement aux Etats-Unis qu'on vient d'inventer un appareil perfectionné pour tatouer à l'électricité et à peu près sans douleur, selon que le fait voir l'une des vignettes ci-con-



Comment on se fait tatouer sans douleur et à l'électricité.

tre. A peine perçoit-on un léger chatouillement alors que six fines aiguilles impriment leurs traces indélébiles à l'endroit

choisi du corps humain. L'appareil consiste en deux électro-aimants, opérant comme un vibreur électrique, et il se



L'homme le plus tatoué du monde.

termine par un prote-aiguilles. L'une des aiguilles dessine et les autres tracent la partie ombrée. Elles sont reliées à un réservoir à encre et elles distribuent le liquide sous la peau. Les professionnels en tatouages s'intitulent aujourd'hui professeurs ou artistes, et les fabricants de ces appareils nouveau genre disent que les professeurs sont appelés à faire fortune.

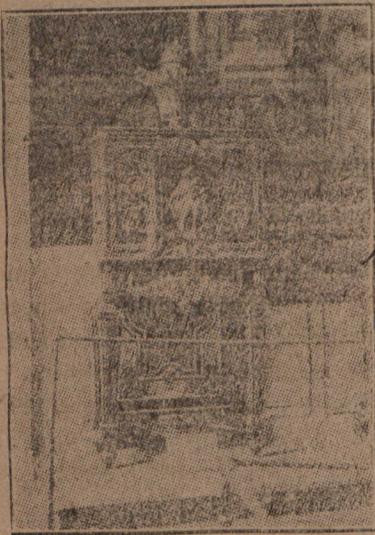
L'autre vignette représente l'homme le plus tatoué au monde. C'est un ancien soldat de l'armée américaine des Philippines, et son nom est Jack H.-G. Gould. Son dos, comme on peut le voir, comme tout le reste de son corps, jusqu'à la pointe des pieds représente une infinité d'images pieuses, de serpents, d'étoiles, d'arabesques, de dra-

gons et papillons. On dirait un homme fait de marqueterie ou une tapisserie vivante. Gould a dépensé une fortune pour se faire mettre la peau dans cet état et il est très fier de se montrer à qui veut le voir. Un "Canayen" qui serait équipé comme ça pourrait, avec raison, dire à sa belle: "Je suis *tout tatoué*, chère! (tout à toé.)

— o —

LA MARQUETERIE

De nos jours, l'art de la mosaïque est quelque peu délaissé. On pourrait en dire au-



tant de la mosaïque en bois, que l'on appelle marqueterie. Certes, il est encore d'adroits ouvriers dans ce métier. Mais, sauf une production de luxe, d'écoulement très restreint, on demande avant tout l'article bon marché, et les ébénistes en sont réduits à livrer des productions hâtives qui sont loin de valoir celles des siècles passés.

Le principe de la marqueterie consiste à appliquer sur un assemblage de menuise-

rie des feuilles de différents bois durs et précieux, de différentes couleurs, pour représenter des figures, des personnages, des fleurs, etc.

On débite, pour cela, tous les bois utilisés, en lames tellement minces qu'il faut en appliquer jusqu'à quinze ou vingt pour former l'épaisseur de $\frac{1}{8}$ de pouce. Ces lames ou planches sont appelées placage.

C'est sous leur revêtement que le meuble, recouvert de marqueterie, disparaîtra.

Ces minces lamelles de bois, découpées avec des scies spéciales, sont passées à la ponce pour effacer les traits de scie et les aspérités. On les taille suivant les dimensions voulues par le modèle du dessin à reproduire et on les courbe pour les appliquer sur les surfaces qu'elles doivent recouvrir.

On maintient le placage en place, jusqu'à ce que la colle qui sert à le fixer soit sèche, en se servant de petites presses à vis. Une fois le placage bien collé, on le polit; on avive les couleurs du bois avec de la potasse ou une matière colorante. L'artiste en marqueterie est une manière de peintre. Il peint le bois; il sait obtenir des dégradations de teintes en soumettant le bois plus ou moins au feu. Vous pouvez voir des paysages merveilleusement reproduits sur des panneaux de meubles.

— o —

LA GRANDEUR DE NAPOLEON Ier

Napoléon, lorsqu'il était debout sur ses bas, mesurait 5 pieds et 6 pouces, ce qui est une taille moyenne. La mesure de ses habits indique que lors de sa captivité à Ste-Hélène, sa poitrine donnait 39 pouces et demi. Sa peinture de chapeau indiquait sept pouces et un huitième.

SI LE COMBUSTIBLE MANQUAIT, QU'ARRIVERAIT-IL ?

Comment on pourrait emmagasiner de la chaleur l'été et la conserver jusqu'à l'hiver pour la distribuer à domicile.



UN chercheur américain, le professeur Garret-P. Serviss, après avoir envisagé la possibilité du manque total de combustible en hiver, bois, charbon ou toute autre espèce de combustible; soit par suite de grèves, épuisement des principaux gisements de houille, soit par tout autre accident qu'on ne saurait prévoir, mais dans le domaine de la possibilité, se demande si les populations des pays froids et même tempérés devraient se résigner à mourir de froid ou à essayer d'émigrer vers les zones tropicales pas assez vastes pour contenir tout le monde civilisé. Ce problème angoissant, une fois posé, il s'est appliqué à chercher une solution, même plusieurs solutions, pour prévenir une telle calamité. Bien que paraissant fantastiques à première vue, ces solutions ne semblent pas

impossibles, si l'on réfléchit, bien que leur application ne soit pas facilement réalisable sans occasionner bien des recherches et des calculs au monde savant. Il suggère même l'essai de certaines de ces solutions, à titre d'essai, dans quelques cas particuliers.

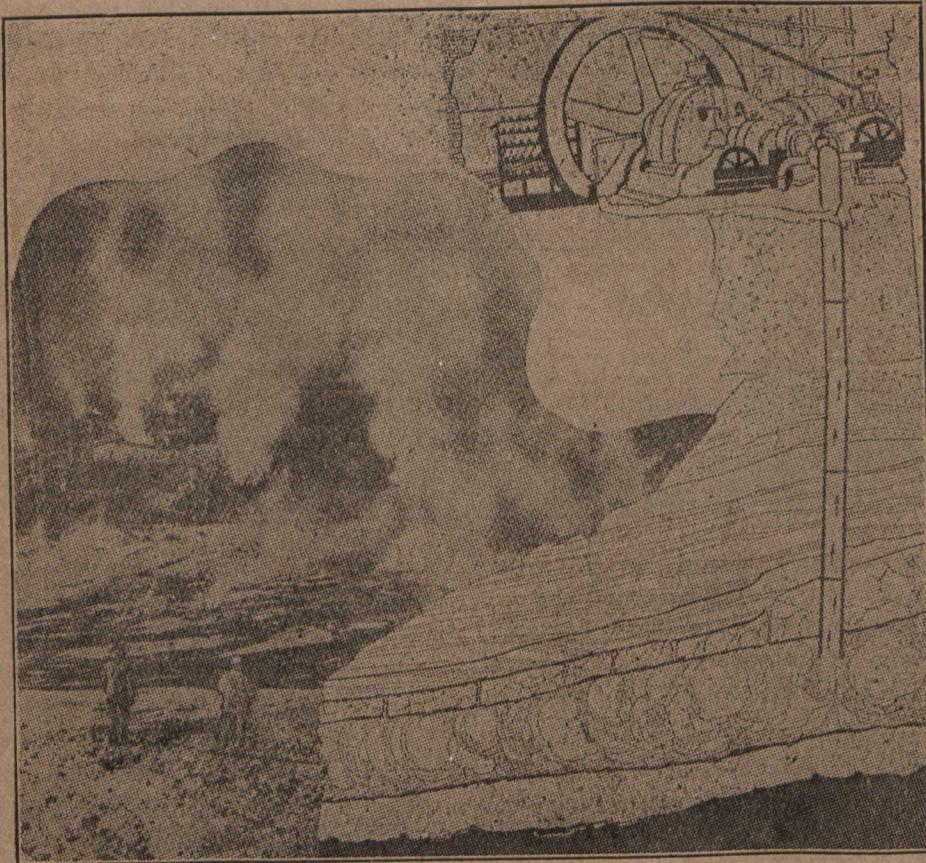
Voyons un peu quelles sont les principales de ces solutions.

Il propose d'abord d'augmenter l'intensité calorifique des rayons du soleil à l'aide d'énormes plateaux de verre, d'emmagasiner la chaleur ainsi obtenue et de la conserver pendant des mois pour la faire servir au chauffage de nos logis, pendant l'hiver.

Augmenter l'intensité des rayons solaires, la chose est parfaitement possible puisqu'au Texas, il existe actuellement

une installation avec plateau de verre, produisant par la seule force du soleil, une chaleur suffisante pour faire monter à soixante pieds l'eau dans un aqueduc. La difficulté d'emmagasinage de cette chaleur n'est pas considérable, mais autre chose semble être sa conservation jusqu'à

rait aussi bien se conserver que dans une bouteille de Thermos, et elle serait distribuée à domicile, pendant l'hiver, par des robinets reliés aux calorifères des habitations. Seulement, il faudrait une installation gigantesque et combien coûteuse!



Moyen d'aller chercher la chaleur à de grandes profondeurs pour l'emmagasiner ensuite.

l'hiver. Ici, le professeur Garrett propose de construire des entrepôts avec murs d'amiante, c'est-à-dire non conductibles de chaleur dont l'air intérieur se réchaufferait à même la chaleur augmentée des rayons que l'on conduirait à ces entrepôts par un système spécial de tubes conducteurs. La chaleur ainsi emmagasinée pour-

Le professeur Garrett conseilla à quelques riches particuliers d'essayer de surchauffer en été dix acres de terre, et d'emmagasiner cet excédant de chaleur dans un entrepôt d'asbestos de 40 pieds par 40, affirmant qu'il y aurait là assez de chaleur pour toute la durée d'une froide saison.

Les autres suggestions du chercheur américain sont plus fantastiques encore. Ainsi, s'appuyant sur les données de Camille Flammarion, à savoir que la terre a dix milles de profondeur, peut fournir une chaleur de 700 degrés, soit trois fois la chaleur de l'eau bouillante et à 20 milles, 1,400 caloriques; il suggère d'atteindre ces profondeurs à l'aide de tuyaux — rude besogne pour les ingénieurs — et d'attirer cette chaleur à la surface de la terre pour la distribuer dans les domiciles, à l'aide de conduits.

Enfin, il signale une expérience qui vient d'être faite en Italie, soit de boucher le cratère d'un volcan, mais d'atteindre l'intérieur de ce cratère par des tuyaux latéraux, dans lesquels les gaz accumulés se précipiteront. Ces gaz sont facilement convertissables en caloriques à l'aide de machines spéciales, et l'on pourrait s'en servir pour l'industrie et le chauffage des établissements et domiciles. Il dit que si l'on pouvait boucher l'orifice du volcan de Yellowstone Park, en activité on pourrait fournir la chaleur nécessaire à toute la côte du Pacifique. Les deux gravures ci-contre montrent l'installation faite au Texas pour intensifier la chaleur solaire, et le volcan de Yellowstone Pak en activité.

Tout cela peut être dans le domaine du possible, mais ne semble pas prêt d'être réalisé. Ces projets sont plutôt fantastiques et excessivement coûteux.

Le noir fatigue la vue, et dans un grand nombre d'écoles des États-Unis, on a remplacé le tableau noir par un tableau crème sur lequel on écrit avec de la craie bleu-ciel.

L'ORIGINE DU PAIN DE GUERRE

Il appert que le premier contrôleur des vivres dans l'histoire du monde pourrait bien être le prophète Ezéchiel, qui, lors du siège de Jérusalem, prédit aux Israélites désobéissants qu'ils allaient être obligés de manger du pain de guerre, dont il leur donnait la recette suivante: "Prenez du blé, de l'orge, des fèves, des lentilles, du millet et des pois chiches, mêlez le tout dans un même vaisseau, et faites-en du pain". La bible nous apprend de plus qu'il ordonna aux enfants d'Israël de peser leur nourriture, avant de manger, afin de savoir s'ils étaient conformes au système de rations établi. Les Hébreux de l'ancien temps devaient avoir de solides estomacs pour digérer des pains cuits d'après la recette ci-dessus, et il n'y a pas de doute que quelques tranches seulement d'un pain aussi substantif devaient gaver son homme.

NOS PERES ET LA MUSIQUE

IL Y A une quarantaine d'années, les manifestations musicales sérieuses n'étaient pas rares à Montréal. Une organisation fort populaire, sous la direction de Calixa Lavallée, l'auteur du chant "*O Canada*", monta "*La Dame Blanche*", de Boeldieu, et l'on applaudit dans les premiers rôles: Mmes Jehin-Prume, Aristide Filiatrault; Mlle C. Lavallée et MM. Tancrede Trudel, Frédéric Lefebvre, Labelle. Il y eut aussi un concours de musique militaires fameux, et l'on remarquait parmi les musiques inscrites deux corps de musique dirigés respectivement par le regretté Ernest Lavigne et M. Edmond Hardy, le directeur actuel de l'Harmonie de Montréal.

UN VOYAGE AU VÉRITABLE PALAIS DES FÉES EN ORÉGON

Combien parmi vous, lecteurs et lectrices, ne se sont pas dit bien des fois, surtout lorsqu'il fait un de ces froids sibériens comme nous en avons trop souvent, qu'il ferait bon d'aller faire une excursion en Californie ou dans les états du Sud environnants; enfin, au pays du soleil, de la végétation éternelle et des interminables promenades, sentimentales, sous les palmiers, les orangers ou les bananiers? Sans

ce qu'il y avait à voir au cours de leur lointaine excursion. Car, il n'y a pas à voir que des fleurs éternelles et une végétation gigantesque, dans ces contrées privilégiées.

Ainsi, qui d'entre nous peut se vanter d'avoir visité les fameuses grottes de marbre de la partie sud de l'Orégon, que les Américains ont appelées avec raison leur "Monument National naturel?"

Leur découverte ne remonte qu'à 1874, alors qu'un ancien pionnier du nom de Elijah Davidson, en suivant les traces d'un ours, pénétra jusque dans leurs profondeurs merveilleuses et inconnues. Éloignées des centres et situées à une très haute altitude, elles sont encore ignorées de plusieurs résidents de la côte du Pacifique.

Mais pour le touriste qui ne craint pas un trajet de 30 milles en chemin de fer ou en auto, depuis Grants Pass ou Medford, et un autre voyage d'au moins 10 milles sur une pente escarpée à dos de mules ou à pied, quel spectacle unique au monde. Heureusement qu'il y a des guides pour accomplir ce voyage, qui, sans eux constituerait un véritable danger pour le piéton qui tenterait de s'y aventurer.

Les guides ne coûtent pas cher, mais le visiteur doit se vêtir comme un grimpeur alpin et apporter avec lui assez de chandelles pour une excursion souterraine et féérique d'au moins trois heures. Les dames peuvent s'aventurer dans ces merveilleux palais naturels à condition de ne pas être embarrassées par des jupes.



Les admirables cavernes de marbre de Medford, Oregon, uniques dans le monde entier, par leur richesse et leur beauté, que tant de nos touristes canadiens devraient visiter, lorsqu'ils vont en Californie.

doute que quelques-uns d'entre vous ont pu réaliser ce rêve des séjours dans des lieux que nous ne connaissons chez nous que pendant si peu de temps, mais même ces touristes hardis n'ont pas du voir tout

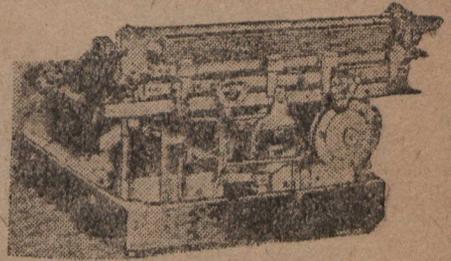
Il s'agit de visiter toute une série de grottes, d'une hauteur variant de quatre cinq et huit étages, sur une longueur de trois milles et demi. Le décor dépasse en richesse et en beauté de tons tout ce que l'imagination humaine peut enfanter. Ce sont de vastes salles ou des corridors dont les parois sont faits du marbre le plus pur et le plus riche. C'est un véritable palais des fées dont la grande salle de réception ne mesure pas moins de 500 pieds en longueur par 100 de hauteur. Les plafonds ne sont qu'amas de stalactites de toutes dimensions, se terminant au-dessus des têtes en gouttelettes si fines et si petites qu'on dirait des perles brillantes. Ailleurs ce sont de gigantesques tulipes blanches renversées, de solides et chatoyantes draperies sur les murs. On y remarque même tout un Niagara en marbre blanc, de formation naturelle, et jusqu'à un fleuve limpide qu'on surnomme le Styx qu'on peut traverser à la nage, dans des embarcations et même sur des ponts rustiques d'une grande originalité. On voit même tout un temple de Solomon sculpté par la nature dans le coeur même de la montagne aux abondants gisements de marbre.

C'est de l'inoubliable beauté jetée là à la suite d'un cataclysme terrestre qui a dû se produire il y a des milliers d'années, mais que ne sauraient manquer de contempler tous les touristes pour qui les voyages au loin sont tout le contraire d'une "noce perpétuelle".

Les perdrix ont l'habitude de manger les graines d'un grand nombre de plantes nuisibles et d'insectes destructeurs de plantes. Elles méritent donc d'être protégées.

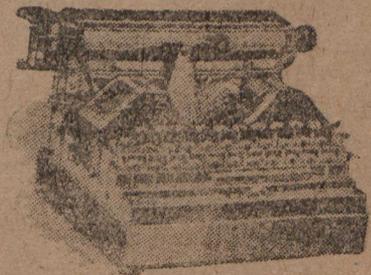
LA MACHINE A ECRIRE LA PLUS LEGERE

ON vient de fabriquer aux Etats-Unis une machine à écrire qui pourrait devenir fort populaire, avant longtemps. Elle ne pèse que 11 livres et trois quarts et est fa-



Arrière de la machine à écrire la plus légère

briquée avec de l'aluminium et de l'acier pressé. Elle ne comprend que trois parties: la base, l'action et le "carrossa"; elle permet à l'opérateur de voir ce qu'il écrit et est arrangée de telle façon que l'opérateur a non seulement autant de facilité qu'avec les machines à écrire les plus per-



Avant de la machine à écrire la plus légère

fectionnées, mais n'a pas même à s'occuper de son papier qui, une fois posé vis-à-vis le rouleau, se place de lui-même, toujours droit. Le ruban lui-même ne donne pas de tracas à l'opérateur. Enfin, on ajoute que cette machine portable ne fait

presque pas de bruit et peut se vendre meilleur marché que les autres, tout en étant aussi durable. Les vignettes ci-contre font voir l'avant et l'arrière de la nouvelle machine à écrire.

— o —

LA NAVIGATION ET LES SIGNAUX DE DETRESSE

Lorsqu'un navire est en détresse et a besoin du secours d'autres navires, ou de la terre, les signaux suivants doivent être employés et déployés par ce navire, soit ensemble, soit séparément, savoir: Pendant le jour: (1) Un canon ou autre signal explosif, tiré à des intervalles d'environ une minute; (2) Le signal de détresse indiqué par N. C. dans le Code international de signaux; (3) Le signal éloigné, composé d'un pavillon carré, ayant, soit en haut ou en bas, une boule ou quelque chose ressemblant à une boule; (4) Un son continu produit par un appareil de signal de brume.

Pendant la nuit: (1) Un canon ou autre signal explosif tiré à des intervalles d'environ une minute; (2) Des flammes sur le navire (telles que produites par des barils de goudron, ou d'huile, etc); (3). Des fusées ou obus, jetant des étoiles de toute couleur ou description, tirés un à la fois, à de courts intervalles; (4) Un son continu par un appareil de signal de brume.

— o —

On a inventé, en Europe, un acier pour coffre-fort sur lequel se brisent les meilleures pinces et qui est à l'épreuve de la flamme hydrogène-acétylène.

LA CHASSE AUX BRIGANDS MEXICAINS

AU Mexique, la police rurale et la police montée ont à peu près mis fin au brigandage. Il y a plusieurs années le gouvernement, reconnaissant la sagesse du dicton qui veut qu'un voleur soit pris par un autre voleur, promit pardon et protection aux brigands qui voudraient s'enrôler dans la police rurale. Un grand nombre s'enrôlèrent et la police rurale mexicaine devint vite très habile à faire cesser les pires brigandages. Ces anciens bandits sont d'intrépides cavaliers, connaissant les moindres recoins des montagnes, les moindres passes, les cavernes les plus secrètes. Lorsqu'ils s'acharnent après un hors la loi, ils sont certains de le prendre ou de le tuer. La police mexicaine montée peut être comparée, au point de vue de l'efficacité, à celle du Canada. Ces policiers sont, par leurs fonctions, exposés aux pires dangers, mais comme ils aiment par-dessus tout la vie d'aventures, le métier les réjouit. Ils ont plus de liberté que les agents des villes et ils ne cangeraient pas leur lit avec celui du soldat indolent de l'armée régulière.

— o —

GISEMENTS DE PHOSPHATE

D'après les géologues officiels des Etats-Unis, la pierre à phosphate des gisements connus de l'Idaho, de l'Utah, du Wyoming et du Montana, représente près de cinq milliards cinq cent mille tonnes.

— o —

On a inventé un phonographe qui joue automatiquement douze records cylindriques, successivement.



ETERNEL FEMININ

La Princesse de Rêve

Tout homme a dans son cœur une légende d'amour, vécue ou rêvée, mais légende d'amour quand même. Et, celle, que la première, il aima ainsi, même si les destinées se sont éloignées au lieu de se rencontrer, garde une auréole de beauté, de tendresse, d'originalité, de douceur et d'ardeur.

Le premier amour!

Le mari le plus cynique ou le plus sentimental des vieux garçons ne peut se défendre contre ces souvenirs des jeunes ans.

Le temps peut avoir effacé des noms, des physionomies, et il se peut qu'il y ait parfois confusion parmi la multiplicité des sachets contenant d'anciens parfums. Mais, pas un homme ne saurait affirmer que certains souvenirs d'autrefois ne remontent pas à la surface.

L'homme ordinairement organisé comparera peut-être au même dîner dégusté une deuxième fois, le deuxième roman vécu avec la même femme. Mais, le sensitif, le poète trouvera peut-être plus de piquant

et plus d'attrait dans la soudure d'un amour brisé pour une vétille. Pour l'être commun à tant d'autres, le nombre de romans d'amour importe peu, pourvu qu'il y en ait deux, quatre, six ou plus; c'est le collectionneur psychologique qui comme Haroun-Al-Raschid a sempiternellement son harem, et Barbe-Bleue ses placards. Pourquoi l'homme de nos jours n'aurait-il pas sa collection: toutes celles qu'il a aimées?

Cependant, il reste une grande vérité évidente: quelle que soit la succession ou le nombre des âmes soeurs, la première sera toujours inoubliable dans le coeur de l'être humain! Elle n'occupera certainement pas toujours la place prépondérante, puisque les hasards de la vie auront voulu les éloignements et les séparations irrémédiables, mais viendra toujours le moment où l'on rêvera, éveillé ou non, à celle qui réchauffe, enthousiasme nos coeurs, que le roman ait commencé sur les bancs de l'école ou à la maturité.

Celle-là est vraiment la princesse d'amour des contes bleus, au teint d'aurore et aux yeux d'étoiles, pour laquelle vous vous seriez fait hâcher comme jadis les preux chevaliers d'un âge immémorial. Qui de nous ne se souvient pas de s'être autrefois battu avec une petite écolière qui troubla nos jeux ou nos sports de jeunesse?

Qui de nous a oublié certaines confidences sentimentales dans les promenades sur les feuilles recoquevillées d'automne dans les chemins ombreux à peine éclairés par la clarté lunaire?

Qui de nous n'a pas senti l'indéfinissable impression suivie d'insomnies d'un premier et furtif serrement de main?

Sensations lointaines et vaporeuses sans doute, mais accompagnées de l'aveu tacite, dans un décor qu'après des années, le coeur n'a pu oublier. Et c'est ainsi qu'il arrive

que cette femme, parcequ'elle fut la première à eu les yeux troublants, les plus grisants, et que son sourire est encore plus ineffable que celui de l'immortelle Joconde.

C'est la dame de nos pensées. Elle n'est peut-être pas la compagne véritable de notre existence présente, et cette existence elle-même n'en est peut-être pas moins heureuse, mais elle est là, malgré nous, et c'est elle qui, parfois, la nuit, nous fait ouvrir les yeux sans qu'on lui en garde rancune.

Renversez les rôles et mettez à la place de la princesse de rêve un audacieux jeune homme, dans des décors identiques, vous trouverez toujours au fond de ces multiples pourquoi psychologiques, l'éternel féminin.

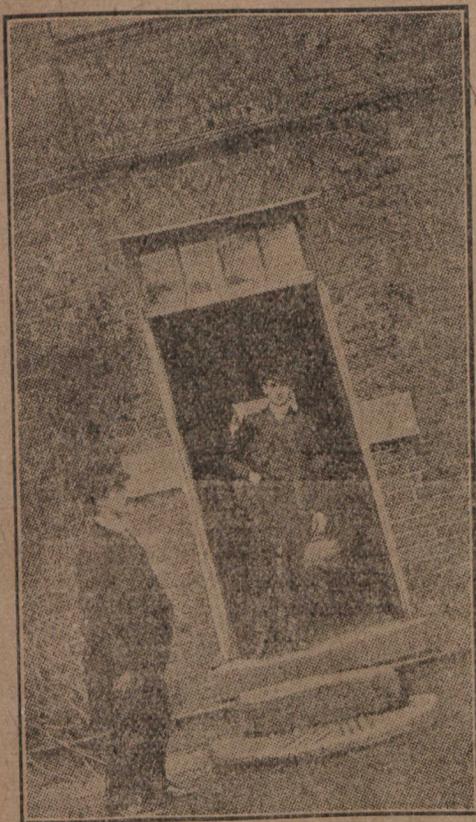
MANON.

NE TUEZ PAS LES SERPENTS

Jusqu'ici, on croyait que les serpents étaient tous nuisibles et qu'il fallait les tuer. Or il appert que le gouvernement américain vient de donner ordre aux organisations de la Y.M.C.A., d'instruire tous leurs "Boys Scouts" de ne plus tuer les serpents. Il appert que sur 111 espèces connues, il ne s'en trouve pas plus de 17 dont le venin est dangereux. Les autres sont inoffensifs et de plus ils tuent des rats, ces véhicules de maladies contagieuses. Pour cette dernière raison on admet leur grande utilité sur les fermes, et dans les endroits où il y a d'ordinaire un grand nombre de rats. Le tout est de savoir distinguer les serpents empoisonneurs des autres. Voilà qui diminue considérablement la belle témérité des charmeuses de reptiles!

UNE MAISON QUI A PERDU LE NIVEAU

COMMENT aimeriez-vous habiter une maison comme celle que vous pouvez voir dans la vignette ci-contre?



A Himley, Angleterre, toutes les maisons ont perdu le niveau, par suite d'un enfoncement du sol minier.

Sans doute allez-vous croire à une fantaisie bonne pour le parc Dominion ou Coney Island?

Détrompez-vous pourtant, il existe de par le monde, et pour préciser, à Himley, Angleterre, toute une petite ville où les habitations ont des aspects aussi extraordinaires. L'homme debout dans la porte

ne se tient pas penché de la sorte volontairement; c'est la maison même qui a cette apparence peu ordinaire. Cette maison, comme presque toutes les autres de cet endroit, du reste, n'a pas été construite comme cela, toute de travers. C'est que le sol a enfoncé à une de ses extrémités, mais non à l'autre. Le sol de cette localité est un sol minier que les mineurs, en cherchant la houille, ont miné au-dessous à un point trop rapproché de la surface. Alors la croute d'appui n'étant plus assez résistante, il en est résulté des enfoncements inattendus de terrain, à certains endroits seulement. Les constructions ont suivi les pentes nouvelles et il arriva qu'au bout d'un certain temps, presque tout le village ne comptait que des maisons penchées demeurées assez solides pourtant pour être habitables. Inutile de dire qu'il serait bien difficile de jouer au billard dans ces sortes de maisons bizarres.

— o —

LES OISEAUX IMITATEURS

Les oiseaux, des plus grands aux plus petits, sont des imitateurs. L'autruche est muette quand elle vit dans l'isolement, mais dans les pays où les lions abondent, elle rugit parce que, admirant la voix du roi des animaux, elle s'efforce de l'imiter.

Le geai est un grand imitateur. Certains oiseaux ont dans leur répertoire non seulement les cris et chants d'autres oiseaux, mais aussi le bêlement de l'agneau et le hennissement du cheval. Le rossignol lui-même imite. On reconnaît souvent dans son chant des ritournelles empruntées à d'autres oiseaux.

— o —



FORTIFIONS NOS ENFANTS.

DANS l'éducation moderne, le développement physique des enfants doit suivre parallèlement leur développement intellectuel. Mais il est dangereux, quand ils sont trop jeunes, de les exposer à la rigueur excessive de la gymnastique qu'exige des mouvements trop violents.

Les photographies ci-contre illustrent certains jeux très faciles et fort salutaires, ne demandant aucune installation à la maison, et de nature à amuser grandement bébé. Bien des pères y ont déjà pensé, sans réfléchir aux bienfaits qu'ils procureraient à leurs enfants. Ils faisaient de l'hygiène sans le savoir. Il est bon, chaque fois qu'on se livre à ces tours de force, d'ouvrir la fenêtre de manière à ce que les poumons aspirent l'air le plus pur possible, la respiration ayant une importance capitale dans tous les exercices.

Voici un choix varié de ces exercices. D'abord, la canne. (Fig. 1) L'enfant devra s'efforcer de soulever, à l'aide d'une canne, le pied de son père. La canne est maintenue par un pied sur le sol, tandis que l'autre jambe fait pression. Ce sont les muscles des reins qui travaillent alors principalement. Pour faire agir ceux des bras et des reins simultanément, le père se met à genoux par terre en se soutenant par les mains. L'enfant devra le renverser. C'est la lutte. (Fig. 2)

L'exercice suivant demande plus d'entraînement, mais il est merveilleux pour mettre en mouvement tous les muscles du corps. (Fig. 3) Il consiste, pour l'enfant, à s'étendre entre deux chaises, la tête et l'extrémité des jambes servant seuls de

supports. Il doit par la tension des membres et des muscles se tenir rigide et ne pas fléchir. Il faut essayer cet exercice avec précautions, car les efforts disproportionnés sont nuisibles, mais certains enfants le font très facilement après quelques essais. Il suffit d'employer, au début, beaucoup de ménagements.

L'autre exercice a pour but le développement des poumons. L'enfant étant étendu sur le dos, on lui prend les mains et on lui écarte les bras, suivant les mouvements de la respiration. (Fig. 4) Mais, bébé préférera infiniment s'amuser avec le rétablissement par le mouchoir. Il s'étend par terre et arc-boute ses pieds contre ceux de son père. Il saisit alors le mouchoir et doit se laisser relever sans plier sur les jarrets, ni sur les reins. Il y a une foule d'autres tours de force faciles que l'enfant accomplit en s'amusant et qui lui sont salutaires à tous les points de vue. C'est au père de les choisir lui-même.

RIEN DE NOUVEAU

Les Perses, 516 ans avant l'ère chrétienne, étaient parvenus à inventer un vernis transparent. Ils en avaient recouvert des rochers sculptés, pour les préserver des intempéries des saisons. C'était du vernis de première qualité, puisqu'il dure encore de nos jours, alors que le minerai à l'intérieur semble s'effriter.

L'ANIMAL LE PLUS BARIOLE DU MONDE

L'ÉTRANGE animal qu'on peut voir dans la gravure ci-contre, vient d'être reçu "empaillé", par le Musée d'histoire naturelle de New-York. Il vient du Congo belge, et c'est un don de M. Herbert Lang, explorateur américain, qui aurait bien voulu conserver vivant ce quadrupède inconnu en dehors de la partie de l'Afrique d'où il vient, et qui, à première vue, ressemble à un composé d'une demi-douzaine d'animaux différents.



L'Okapi a un pelage comprenant toutes les couleurs imaginables.

C'est un jeune okapi, espèce d'animal qui tient à la fois du zèbre, de la girafe et de quelques autres spécimens de la faune africaine. Si jamais on importe les peaux d'okapis en quantité suffisante pour alimenter l'industrie du vêtement au Canada, on peut être assuré que nos élégantes seront du coup déguisées en arc-en-ciels.

Voici la description exacte qu'en donne sir Harry H. Johnston, commissaire spé-

cial de l'Ouganda, sur le littoral occidental de l'Afrique: "L'okapi, dit-il, animal difficile à capturer à cause de son barilage, est inoffensif. Ses joues sont d'un blanc jaunâtre alors que le cou est d'un noir ébène; le facies est couleur châtaigne rouge, et les oreilles larges sont roses avec extrémités noires. Le front est rouge-vin et une ligne noire descend jusqu'au nez qui est jaune sépia avec narines rouges, et une moustache presque blonde au-dessus de la lèvre supérieure. Les épaules, les côtés, le dos et les hanches sont un mélange de noir, de sépia et de rouge viné, alors que le ventre est presque blanc. La queue est rouge châtaigne et se termine par une touffe noire. Les jambes sont crème ou blanches, avec zébrures orange et pourpre. L'okapi a la taille d'un zèbre."

Les manteaux d'okapi seront probablement peu portés en Amérique.

— o —

FECONDITE DES POISSONS

On savait depuis longtemps que certains poissons pondaient chaque saison d'énormes quantités d'œufs, mais le nombre d'œufs déposés par chaque poisson n'était pas connu. C'est le docteur Maunders qui vient d'en informer le monde des chercheurs. Selon lui, le maquereau dépose 454,651 œufs par saison; le hareng 36,960; la morue 3,686,760; mais le gade est le plus prolifique de tous avec 19,248,625 œufs. Que les pêcheurs se consolent, il reste encore du poisson.

— o —

L'un des moyens les plus faciles pour refroidir un four surchauffé est d'y placer un bassin d'eau froide.



L'EDUCATION DE NOS ENFANTS

“Non, je ne le ferai pas”.

Combien de parents ont déjà eu leurs plus douces heures gâtées par ces paroles de leur enfant ?

C'est déjà très mal pour un enfant de manquer de respect à ses parents, mais combien pire devant le monde !

N'oubliez-pas, parents, que si votre enfant vous manque de respect c'est un écho de votre manque d'énergie dans sa formation initiale. Vous auriez voulu être le père ou la mère d'un enfant modèle, mais vous avez manqué votre coup. Consolez-vous cependant, il n'est pas trop tard pour vous reprendre.

Une mère m'écrit : “J'ai bien du tracassé avec mon enfant de trois ans. Il est d'un

naturel assez docile, mais aussitôt qu'il se trouve avec d'autres camarades de son âge, il devient insupportable, se moque de moi, me fait des singeries dans le dos et mille grimaces certainement humiliantes pour mon autorité. Conseillez-moi.”

Il ne faut pas vous décourager, pauvre mère ; si votre jeune fils agit ainsi, c'est qu'il ne vous comprend pas. Il a dû se mettre dans l'idée que vous préféreriez le contredire pour favoriser les autres, ce qui n'est pas exact. A vous de le remettre dans la bonne voie. Donc, intéressez-vous davantage à ses jeux et amusements, surtout lorsqu'il n'y a pas d'autres enfants avec lui. Essayez de lui faire bien comprendre que vous êtes réellement sa “grande amie”

et que vous êtes toujours là lorsqu'il s'agit de le récréer. Votre enfant est trop jeune pour l'influencer par le raisonnement; donc, procédez par l'exemple. Accordez-lui toutes les permissions que vous pouvez raisonnablement lui accorder, et si vous avez à lui défendre quelque chose, faites-le d'un ton à la fois bienveillant et ferme.

Les caractères, pris aussi jeunes, sont malléables, et n'allez pas chercher des causes dans certains atavismes; l'éducation et la formation de vos enfants sont entièrement entre vos mains. Exercez-vous à toujours parler à votre enfant, sur un ton amical. Soyez toujours ferme, cependant. Riez avec lui, quand c'est le temps et encouragez ses efforts au jeu aussi bien que ses questions, même si elles sont souvent embarrassantes ou multipliées.

Et quand votre enfant se trouvera en compagnie de petite camarades tâchez de vous mêler aux jeux de tous et amusez-les. Croyez-moi, il ne faut pas plus d'une fois de ce sacrifice pour que vous deveniez vite l'idole de tout ce petit monde, dès que vous apparaissez. Alors, non seulement votre propre enfant, mais les autres vous respecteront.

Bien entendu, si vous avez des préférences à manifester, c'est d'abord à votre fils qu'elles doivent aller, mais n'exagérez pas non plus afin qu'il ne puisse se croire supérieur aux autres. Si votre enfant frappe un autre enfant plus petit que lui, faites-lui comprendre l'odiosité de sa conduite, sans cependant l'humilier et lui donner des motifs de vous garder rancune? Demandez-lui plutôt s'il ne se sent pas tout honteux de sa conduite?

En un mot si l'enfant a fait quelque chose qu'il ne devait pas faire n'insistez pas tant sur le fait accompli que sur la manière de s'y prendre, pour lui, à l'ave-

nir, dans de semblables circonstances.

Commencez cette éducation de persuasion dès l'âge le plus tendre et vous n'aurez presque jamais besoin d'avoir recours aux punitions exemplaires. De plus, vous vous serez fait de votre enfant, un véritable ami dévoué, dont la tendresse, l'affection et le dévouement se continueront jusque dans l'âge adulte.

Combien de criminels ne sont devenus tels que parce que leur éducation première avait été toute de coups, de horions, de mauvais traitements.

Il n'y a pas d'atavisme qui tienne contre l'amour éclairé d'une mère.

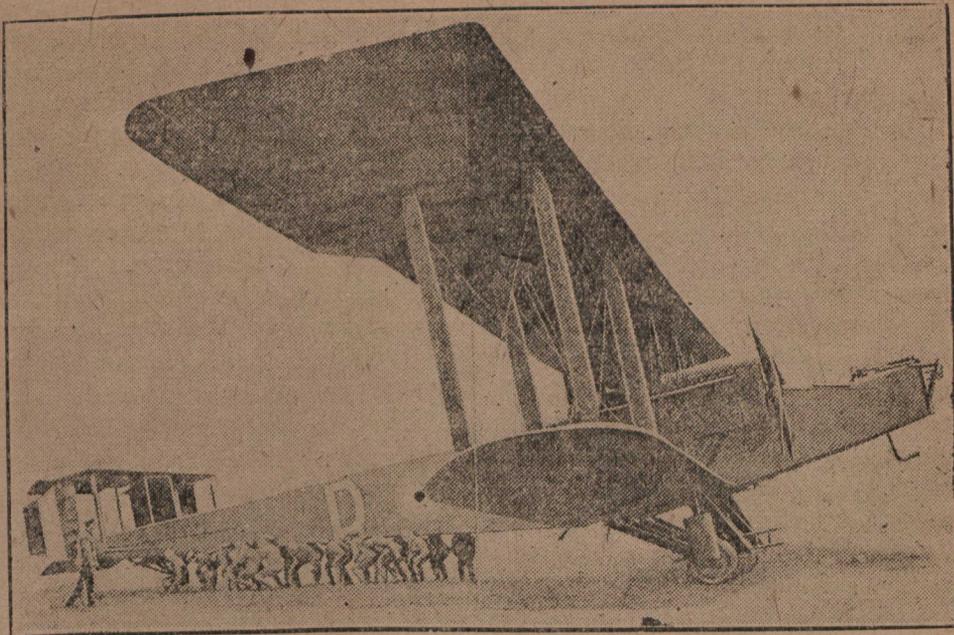
C. LAVIE.

— o —

ELOGE DE L'EGOISME

C'est un peu du paradoxe, mais une fois n'est pas coutume :

Il est clair comme le jour que toute action, quelle qu'elle soit, bonne ou mauvaise, appartenant à l'initiative individuelle, n'est autre chose que de l'égoïsme. Qu'une mère aime son enfant, ou pour elle ou pour lui, qu'importe, pourvu qu'elle l'aime et se dévoue? Qu'un sergent de ville m'arrache aux mains des voleurs, peu m'importe s'il agit par humanité, ou par devoir professionnel, ou par appréhension de perdre son emploi? Ces trois alternatives sont trois formes diverses de l'égoïsme, mais elles produisent le même et unique résultat, à savoir que je suis sauvé. La conclusion serait que l'égoïsme, tant calomnié, produit les crimes, comme les dévouements et les grandes actions. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on sait cela, que l'égoïsme est le principe de tout et que le reste est affaire de nature, de sentiment et d'éducation.



L'aéropalme géant destiné à la traversée de l'Atlantique et l'équipe nécessaire à sa manoeuvre, au départ.

LA TRAVERSEE DE L'ATLANTIQUE EN TRENTE HEURES

LA traversée de l'Atlantique en aéroplane! Le rêve que nos pères eussent traité de chimère, d'absurdité, de folie, et que nous-mêmes, il y a quelques années à peine, eussions cru un événement si éloigné de nous, est sur le point de s'accomplir avec toutes les chances de succès, grâce à la machine géante Handley-Page, de Londres, qui, comme coup d'essai, a franchi la distance de Londres à Constantinople, soit 2.000 milles, en quelques heures, il y a quelques mois à peine, avec deux arrêts dont elle eut pu se dispenser, à Paris et à Pise.

Deux mille milles en quelques heures et

sans accident, c'est à peu près les deux tiers de la traversée de l'Atlantique où, là non plus, les arrêts ne sont pas impossibles; et cela veut dire que l'immensité liquide qui sépare les continents, le monde nouveau de l'ancien, peut être franchie dans une journée. Rappelons comme souvenir seulement, que l'aéroplane géant Handley-Page descendit à Salonique en venant de Pise, mais que de Salonique à Constantinople, il vola, aller et retour, sans arrêt, se contentant de jeter des bombes sur le navire "Goeben", amarré au quai du bureau de la guerre ture.

Il revint de cette expédition avec un

seul de ces moteurs hors de service et 26 trous de projectiles dans son armature, après avoir parcouru d'une seule envolée, 624 milles sans arrêt.

C'était l'épreuve initiale qui devait faire songer à la possibilité de traverser l'Atlantique, épreuve que le général William Branker, expert anglais en aviation, a trouvé si concluante qu'il a admis la certaine possibilité de la grande randonnée rêvée.

Nautrellement, l'immense navire aérien qui tentera prochainement cette expérience si sensationnelle, sera d'une taille surpassant tout ce qui a été construit jusqu'ici. Ses piliers auront les proportions d'une colonnade de portique; il aura lui-même la longueur d'un wagon Pullman, et quatre hommes pourront y circuler à l'aise, même s'y coucher, si toutefois l'on peut songer à dormir lorsqu'il s'agit d'une expérience de cette importance. Les deux plans parallèles de cette machine énorme mesurent 98 pieds d'une extrémité à l'autre. La longueur de la machine est de 65 pieds de la queue au nez, et sa hauteur entre les deux plans est de 28 pieds. Deux moteurs de 12 cylindres et de 370 forces chacun actionnant cette puissante mécanique, et on les a déjà éprouvés en leur faisant porter 21 passagers, à 7,000 pieds de hauteur. La vitesse moyenne de cet engin est de 85 milles à l'heure, et l'on a prévu que la traversée de l'Atlantique, avec vents favorables, pourrait s'accomplir en une trentaine d'heures, à une altitude moyenne de 5,000 pieds. Cette machine volante est du type hydroplan et peut descendre à la surface des eaux, au cas de besoin, et même remonter, dans les cas de mer calme. Tout l'appareil est muni d'un télégraphe sans fil lui permettant de s'informer des navires rencontrés, de

sa direction ou des conditions atmosphériques plus loïn.

Quant au combustible, il a été calculé que 1295 gallons suffiraient pour le voyage, et que du reste il serait possible de renouveler ou augmenter l'approvisionnement aux Açores, ou à même un navire en pleine mer, et ensuite à Terre-Neuve qui n'est qu'à 1860 milles des côtes d'Irlande. Dans ces conditions les 3,000 milles qui séparent New-York des côtes d'Irlande pourraient être franchis dans une seule randonnée, dans environ une trentaine d'heures. C'est là la gigantesque expérience qu'on doit tenter dans un avenir très prochain. Et ce qu'on aurait traité de témérité sans nom, il y a quelques années à peine sera devenu tout à coup une stupéfiante réalité!

— o —

LES ARGUS EN UNIFORME

A la préfecture de police de Paris, on vient d'adopter, à la suggestion de l'un des principaux fonctionnaires, des lunettes fort avantageuses pour les agents. Elles permettent en effet à ces derniers, grâce à l'ingénieuse disposition d'un petit miroir, dans le coin de chaque verre, de voir même en arrière d'eux, et d'éviter ainsi toute surprise. Après seulement quelques essais, les agents ne se sentent pas le moins du monde gênés par ces lunettes nouveau genre. Avec les nouveaux Argus messieurs les apaches n'ont qu'à se bien tenir.

— o —

Les neuf dixièmes des mines d'or en exploitation, en Russie, appartenaient ou avaient appartenu au tsar.

Réflexions

— de —

Célibataires



FEMMES

IL n'y a pas de terrain neutre dans le mariage. Il faut être ou d'un côté ou de l'autre; c'est généralement de l'autre qu'on se trouve.

* * *

AVEZ-VOUS remarqué que l'argent économisé par le mari qui refuse des toilettes à son amour de femme n'a jamais pu être retrouvé?

* * *

QUAND une mondaine s'en va passer la belle saison aux eaux; elle place ses armoires dans une voûte de sûreté, ses fourrures en entrepôt frigorifique, son chien dans un chenil recommandé, mais elle laisse son mari en pleine liberté. Quelle imprudence...

HOMMES

Le coeur d'une femme est comme une salle de spectacle; l'entrée est facile, mais en cas de panique ayez soin de bien choisir votre issue.

* * *

MAINTENANT qu'on nous taxe comme les objets ou les animaux de luxe, nous devons avoir au moins le droit de penser... Donc, pensons.

* * *

LA vie d'un célibataire se passe toute entière dans les pensions, à l'église... hum! hum!... parfois au club ou au théâtre, rarement aux "five o'clocks", surtout autour des "limonades"; pourquoi préfèrent-ils encore cette monotonie aux imprévus du conjungo?

L'ÂPRE sentier de la vie est bien triste, s'il n'y a quelque part une tartine pour nous consoler et nous réconforter.

* * *

UN homme ne devrait pas avoir peur d'une balle ennemie, lorsqu'il a passé toute sa vie à affronter les tramways, les automobiles, les dettes, les parapluies de sa voisine, les longues épingles à chapeaux et les questions de sa femme.

* * *

ON dit que le mariage est à la fois un mal et une nécessité, mais s'il faut en juger par l'ennui qui s'empare des célibataires qui ont manqué leur coup, cela paraît être bien plus une nécessité qu'un mal.

* * *

LA phase psychologique la plus décisive chez la veuve, c'est lorsqu'elle a un soupçon de larme dans un oeil et un égal soupçon de sourire lui remontant de la lèvre jusqu'à l'autre oeil. C'est pourquoi il y a des vieilles filles qui se font passer pour veuves.

* * *

Nos économies constituent exactement la différence existante entre ce dont nous avons besoin présentement et ce que nous croyions absolument nécessaires par habitude. Celles qui ont cessé de s'imaginer qu'un mari était absolument nécessaire à leur existence devraient être des modèles d'économie.

* * *

LA vraie place de la femme c'est son foyer, soupire l'anti-suffragette. Fort bien, mais il faudra bien qu'elle n'entre chez elle qu'à six heures du soir, si elle devient *conducteur* de tramways ou *mécanicienne* d'ascenseur. On dit aussi que l'ombre avantage les blondes; mais si toutes nos blondes deviennent des fermières, il faudra bien qu'elles se tiennent au soleil.

SERAIT-CE possible que tant de soldats se mariassent avant de partir en guerre, uniquement dans le but de s'accoutumer au danger et de se guérir de la crainte? Une brique.

* * *

LA plupart de ceux qui se marient croient courir vers une aventure romanesque, mais ils ne tardent pas à accrocher leur lyre à un clou tout rouillé pour se contenter de la prose, la plus prosaïque.

* * *

JE ne crains rien au monde comme l'expérience. L'expérience c'est la banqueroute des illusions dorées, la fuite de la jeunesse d'un coeur encore transi devant l'intrusion de quelque chose qu'on tente en vain de nous faire croire d'aussi bonne qualité. Pas de substituts.

* * *

POURQUOI une femme paie-t-elle un salaire exorbitant à une servante qui la fait faire des galons de mauvais sang, et pourquoi va-t-elle ensuite trouver un spécialiste en "beauté" qui lui charge des sommes folles pour redonner la fraîcheur à son teint ravagé par ces scènes d'intérieur? Comment veut-on qu'après cela un mari fasse des économies en temps de guerre? Eternel féminin!

* * *

RIEN n'épouvante l'homme le plus calme que le silence de pierre d'une femme. Bien qu'il n'ait pas le sens de l'intuition aussi développé que la femme, il a comme une demi conscience que l'amour de son idole diminue considérablement à son égard, lorsqu'elle fait mine de se désintéresser au point de ne plus ouvrir la bouche. Un philosophe disait un jour à sa femme: "Engueule-moi, dis-moi des bêtises, mais dis quelque chose; ouvre au moins la bouche, ne sera-ce que pour la faire aérer".



Enorme amas d'ossements humains importés d'Alger et déposés comme engrais à Passaie River, N.-J.

DE LA MORT NAISSAIT LA VIE

L'ÉNORME amas de crânes, de tibias, fémurs et autres ossements humains, illustré dans la vignette ci-contre, se trouvait installé au grand jour, encore récemment, dans les prairies de Passaie River, New-Jersey. Les ossements humains étant riches en phosphore, en sels minéraux de toutes sortes, et constituant par ce fait un engrais de première qualité, des industriels avaient acheté et importé d'Alger cet énorme quantité d'ossements humains. Ils se trouvaient sur un rocher avoisinant la ville africaine, et avaient été entassés là à la suite d'un fleau qui avait fait des milliers de victimes, il y a plusieurs années.

Le nombre avait même été si considérable qu'on n'avait pas songé à enterrer les cadavres. Les ossements étaient restés et

des industriels du nouveau monde avaient eu l'intention de les utiliser pour enrichir le sol producteur des céréales sources de vie et de progrès. Ainsi, de la mort même une vie nouvelle eut résulté si les résidents de ce macabre dépôts et de l'usine où l'on préparait ces restes ne se fussent si fortement opposés que l'industrie nouvelle dut être abandonnée, il y a à peine quelques mois.

— o —

A Rybintz, en Silésie, on a réussi, il y a quelques années, à creuser un puits de 6,630 pieds dans le sol. A cette profondeur on a rencontré une température de 150 degrés Fahrenheit.

UNE LEGENDE DE L'AUTRE MONDE

...La fête de l'empereur Napoléon Ier fut célébrée le 15 août 1807 avec un éclat extraordinaire, digne des grandes victoires qui l'avaient précédée.

Au milieu du peuple immense qui remplissait pendant la journée les Champs-Élysées inondés de lumière, un épisode, d'ailleurs presque inaperçu, excita une certaine émotion parmi ceux qui en furent témoins

—Arrêtez, arrêtez! c'est un assassin! criait un homme appartenant évidemment à la haute société, décoré de la Légion d'honneur, et entre les mains duquel se débattait une sorte de nain, bossu, hideux, sordide, digne du crayon de Callot et de Goya.

Des agents de police accoururent, saisirent le bossu, et sur les réquisitions express du personnage décoré, le conduisirent au plus prochain bureau de police. Des explications échangées devant le commissaire, il ne ressortait qu'une chose, c'est que le bossu avait tenté de voler le mouchoir ou la bourse du plaignant, et que celui-ci, sentant une main se glisser dans sa poche, l'avait rudement saisie au passage. Néanmoins, son accusateur persistait à parler d'assassinat, et demandait que, sur l'heure, on conduisit le bossu chez le préfet de police M. Dubois, se réservant de lui faire à cet égard d'importantes et mystérieuses révélations.

Le personnage s'étant nommé,—c'était M. Méhul, membre de l'Institut, inspecteur de l'enseignement musical, demeurant au Conservatoire, rue Bergère, le commissaire de police déféra aux désirs de l'auteur du *Chant du Départ*, d'*Euphro-*

sine, de *l'Irato*, de *Joseph*, et le bossu fut dirigé sur le dépôt de la préfecture de police.

Le récit qu'entendit M. le Conseiller d'Etat, préfet de police de l'Empire, était des plus étranges. Qu'on en juge!

En 1797, un ami intime de Méhul, M. B..., jeune négociant, rapidement enrichi par des spéculations hardies, était parti pour l'Allemagne, en vue de réaliser par lui-même une opération fructueuse. En ce temps-là, où les routes étaient mauvaises, les voitures détestables et lentes, beaucoup de particuliers voyageaient à cheval, ne portant avec eux qu'une légère valise. C'est ainsi que M. B... s'engagea sur la route d'Allemagne, par Meaux.

Dix ans s'étaient passés; on ne le revit jamais, et toutes les recherches entreprises par sa famille désespérée demeurèrent infructueuses.

M. Méhul, doué d'une âme tendre et d'une sensibilité malade, ressentit profondément le chagrin d'avoir perdu son ami. Pendant longtemps, une oppression douloureuse troubla son sommeil par de sinistres visions. Enfin, une nuit,—Méhul a toujours affirmé qu'il ne dormait pas—il aperçut près de son lit une figure, un spectre: c'était M. B... qui lui montrait sa poitrine traversée par une horrible blessure et qui le regardait avec des yeux suppliants.

Il n'y avait pas à se méprendre sur leur expression: le spectre disait: "Venge-moi! Venge-moi!..."

M. Méhul sentit ses cheveux se dresser sur sa tête; d'abord immobilisé par une écrasante terreur, il parvint, d'un effort désespéré à sauter hors de son lit; il sonna, et lorsque les gens de service accoururent, ils le trouvèrent étendu par terre, sans connaissance.

Les mêmes apparitions se succédèrent d'année en année.

La dernière avait été accompagnée de circonstances terribles... Le spectre avait changé d'attitude... il regardait avec une effrayante fixité l'embrasure de la fenêtre... et Méhul, dont le regard suivit celui du spectre, avait distingué comme une silhouette difforme et monstrueuse, celle d'un nain contrefait, qui cherchait à se cacher dans les plis amples et profonds des rideaux, où se jouait un rayon de lune. Puis, le spectre s'était retourné vers Méhul, et l'avait menacé du doigt, comme pour lui dire: "Malheur à toi, si tu ne me venges pas!"

A la suite de cette dernière vision, M. Méhul fut en proie à une fièvre ardente qui, pendant plusieurs semaines, le tint entre la vie et la mort. Il relevait à peine de cette crise, lorsqu'une vague curiosité, ou le besoin de cette solitude particulière que les penseurs trouvent sous la pression des foules, l'avait conduit aux Champs-Élysées dans la soirée du 15 août 1807. Il s'y promenait, absorbé par ses rêveries, lorsqu'il se sentit frôlé et bousculé, comme si un chien de grande taille voulait lui passer entre les jambes. Au même instant, il s'aperçut qu'on le volait; il saisit la main du coupable, et ce fut grand miracle si la surprise et l'émotion ne lui firent pas lâcher prise... Il reconnaissait dans son voleur le nain bossu de sa chambre à coucher, le gnome dénoncé par le spectre!

Le récit de M. Méhul produisit une singulière impression sur le préfet de police. La sincérité de M. Méhul ne pouvait faire un doute; mais quelle importance fallait-il attacher aux hallucinations nées d'un état particulier d'excitation et de névrose?

M. Dubois se borna d'abord à prescrire

le nécessaire: à savoir que le bossu fût remis entre les mains d'un juge d'instruction, pour qu'il fût procédé contre lui comme prévenu de tentative de vol. Et, tout en réfléchissant aux invraisemblables confidences de M. Méhul, le préfet ordonna des investigations à la fois sur les antécédents du bossu et sur les circonstances de la disparition de monsieur B.

Tout cela prit du temps. On découvrit que le bossu, qui était un ouvrier tailleur, avait un dossier judiciaire de menues condamnations pour vols et escroqueries; rien cependant de décisif, mais assez pour aggraver les perplexités du préfet de police, et donner un singulier relief aux déclarations persistantes de M. Méhul.

Le prisonnier, observé de très près, n'avait montré d'abord que la plus parfaite insouciance. Il comptait sur une condamnation à trois mois ou six mois de prison, et s'y résignait philosophiquement. Mais, à mesure que sa détention se prolongea, et que les interrogatoires se multiplièrent, lorsqu'enfin il comprit que la justice criminelle s'attachait sérieusement à lui avec cette obstination que surexcite chez elle la prescience d'un problème à résoudre, le bossu perdit son flegme et sa gaieté. Bientôt une inexplicable langueur le saisit, il tomba malade.

A l'infirmerie, où l'on dut le conduire, les symptômes d'une fièvre hectique, ordinairement mortelle, se déclarèrent. Alors le malheureux, averti de sa fin prochaine, fit appeler M. Dubois, à qui il avoua qu'il avait assassiné et volé M. B... dans la forêt de Bondy, et qu'aidé d'un complice, il avait enterré le cadavre dans un bouquet de bois qu'il désigna.

Ses indications furent vérifiées, et furent reconnues exactes.

Cette anecdote, que beaucoup de lecteurs prendront pour un conte bleu, m'a frappé par des détails qui feraient certainement honneur à l'imagination d'un romancier. Je la raconte, malgré son apparente invraisemblance, parce qu'elle a ce mérite d'être authentique, et que je la tiens directement d'un ami intime de la famille Méhul, où elle était acceptée comme rigoureusement vraie.

Je ne me charge d'ailleurs de rien expliquer dans ce récit que je me borne à transcrire avec la fidélité la plus scrupuleuse.

— o —

MOYEN DE RENDRE LES CHAUSSURES DE CHASSE IMPERMEABLES

Faites fondre par parties égales du suif, de la graisse de porc, de la cire jaune, et ajoutez-y un mélange d'essence de térébenthine et d'huile d'olives dans la proportion de 3½ onces par livre de corps gras et de cire. À l'aide d'un morceau de laine, on étend cette composition chaude sur les chaussures, en ayant soin de frotter vigoureusement pour la bien faire pénétrer dans le cuir et dans les joints.

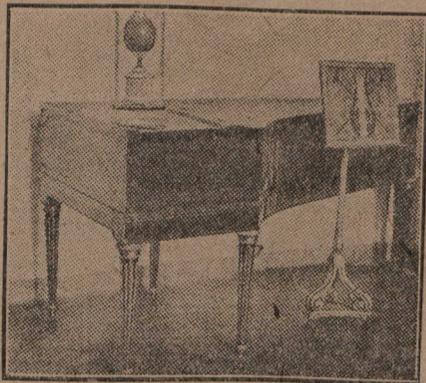
— o —

LES INSTRUMENTS ANCIENS

IL Y A fort peu de pianistes contemporains qui savent exactement ce que c'est qu'un clavecin, pour l'excellente raison que cet instrument qui faisait les délices de nos aïeux des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles, ne figure plus qu'à l'état de relique, dans les grands musées. Et ceux qui le dénigrent pour avoir entendu parler de son son grêle et sec, oubliant que des maîtres

tels que J.-S. Bach, Couparin, Rameau et autres écrivirent des chefs-d'oeuvres pour cet instrument, François Couperin défendit ainsi le clavecin :

“Le clavecin est parfait quant à son étendue et brillant par lui-même”. Et il ajoutait : “L'usage m'a fait connaître que les mains vigoureuses et capables d'exécuter ce qu'il y a de plus rapides, ne sont pas toujours celles qui réussissent le mieux dans les pièces tendres et de sentiment; et

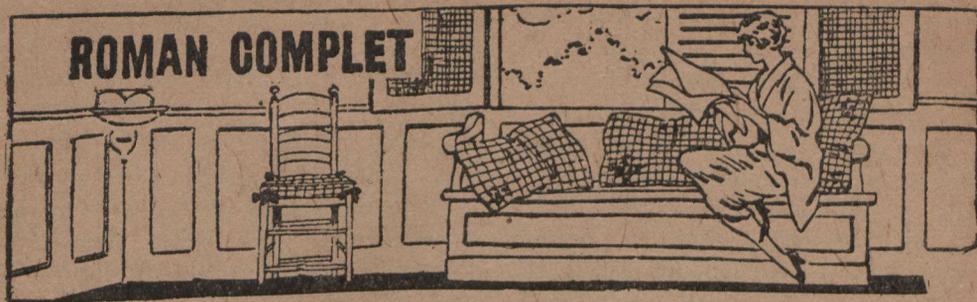


Le Clavier de Marie-Antoinette, reine de France, à Trianon.

j'avouerai franchement que j'aime beaucoup mieux ce qui me touche que ce qui me surprend”.

Il est naturel que le clavecin avec ses délicates rangées de sautereaux, ses fines plumes, ses cordes ténues, ses pédales sensibles, ses registres subtils, ait répondu plus profondément peut-être, à des mains moins vigoureuses que celles dont parle Couperin et plus susceptibles d'expression sincère.

C'était l'instrument favori de Marie-Antoinette, et c'est l'authentique photographie du clavecin de la malheureuse reine de France que nous reproduisons ci-contre.



POSTE RESTANTE

Par Paul BERTNAY

I

UN BEAU KRACH

Le déjeuner venait de finir.
C'était au New-Aéro Culb.

Au milieu d'un groupe où il semblait jouir d'une considération due peut-être à son nom qui était beau et qu'il portait bien, mais plus probablement encore à sa fortune qu'on savait considérable, le vicomte Olivier de Chateaufieux tenait tête à deux ou trois camarades qui le taquinaient en lui montant une petite scie dont il riait de toutes ses dents.

— Alors, insistait son ami Robert de Vincey (qui dans l'intimité répondait au nom de Bob) alors, décidément, l'amour enchaîne le dernier des Chateaufieux?

— Comprends pas... comprends pas les devinettes.

— Ne fais donc pas le malin. C'est de Blanche Monsigny qu'il est question... de la blonde divette qui nous émerveille tous les soirs en dansant le tango et en chantant, pendant ce temps-là, des choses délicieuses dont nous ne comprenons pas un traître mot.

— Je ne pense même pas que nous y per-

dions beaucoup, fit le petit Estorval avec son air de pince-sans-rire.

Et Bob de Vincey appuya :

— Blanche Monsigny qui ne quitte jamais plus de l'oeil notre avant-scène... quand tu y es... Mais comme tu t'y installes dès que le rideau se lève... et que tu y restes jusqu'à ce qu'il soit baissé...

... Après quoi, vous filez pour des pays inconnus où le diable ne vous retrouverait pas...

— Allons... vous voyez bien que je finis par reparaitre.

— Ici... à midi... oui.

Ça ne suffit donc pas à votre bonheur? Moi, quand je vous quitte... eh bien, je vous avoue... je suis bien aise d'espacer un peu...

— Est-il insolent! Il a la félicité agressive, ce Chateaufieux!

— Et ostentatoire, ajouta un gros, un jovial garçon... Pierre Savarel qui jusqu'à ce moment écoutait en riant.

... Vous avez vu, hier soir, les perles que Blanche Monsigny avait en pendentif...

— Des oeufs... qui ne sont pas d'autruche, mais presque.

— Eh bien, dans l'après-midi, je passais rue Royale devant l'étalage de Forestin. Je m'arrête... et qu'est-ce que je vois?

Chateauvieux qui tenait ces petites choses à la main... qui les élevait à hauteur de son oeil pour en bien voir l'orient et la transparence...

— Que venais-tu faire là?... avoue que tu voulais aussi en acheter.

— Non, mon bon ami, je ne suis pas orphelin, moi, et affligé d'une centaine de mille livres de rente... J'ai un père, moi... qui me donne parcimonieusement la matérielle que j'engraisse un peu par le moyen loyal de quelques emprunts... de quelques dettes pas trop criardes.

— Tu te trahis... tu venais faire une affaire avec Forestin.

— Merci bien. Il vend trop cher. Je perdrais trop à revendre sa ferblanterie à un autre mercanti...

... Non... je passais... et souviens-toi, Olivier de Chateauvieux, la porte du magasin était ouverte.

— C'est vrai... et je t'ai parfaitement vu. Mais comme j'étais occupé avec Forestin...

— Très exact. Tu lui disais: — "C'est entendu, je le prends à vingt mille..."

... Et le soir l'idole apparaissait avec vingt mille balles de plus sur sa blanche poitrine. C'est beau, la fortune!...

Mais voilà que, juste à ce moment, un nouveau venu arrivait, tout essoufflé.

Et le groupe, en chœur:

— Tiens, Sidney... Nous nous demandions ce que tu étais devenu...

— Demandez-moi d'où je viens... et le fait divers... sensationnel que je vous apporte, mes petits enfants, fit-il en essayant de reprendre sa respiration, — ce sera plus intéressant... je vous en donne mon billet.

— Alors... cause.

Et le jeune Sidney qui avait glissé un rapide... un mauvais regard à Olivier de Chateauvieux avec qui il avait eu maille à partir, un jour... avec qui on l'avait ré-

concilié... mais à qui il gardait une sournoise dent...

— Voilà; vous n'avez pas vu Saint-Perdoux...

— Non, pas ce matin, mais hier.

— Hier soir, précisa Chateauvieux. Il est venu nous annoncer que sa dernière affaire de caoutchouc... la plus formidable... la grande rafle... le coup de filet de dix-sept millions...

— Oui... celle pour laquelle vous avez tous marché...

— Naturellement. Il ne s'en cacha pas... nous non plus... Nous l'aidons de nos capitaux. Dix-sept millions... personne n'a ça dans sa poche... quelque soit la fortune dont il dispose. Or, il ne s'en cache pas non plus, son truc, c'est d'acheter au comptant, par énormes quantités et dans d'exceptionnelles conditions, ce qu'il revendra ensuite, à terme, avec un bénéfice... énorme aussi, nous en savons quelque chose...

— Oui... tu causes bien... cause toujours, fit Sidney d'une voix dont il commençait à ne plus dissimuler l'ironie.

Et Chateauvieux haussant les épaules:

— J'ai fini... Saint-Perdoux est venu hier soir annoncer au père Grumbert, à Vannoy... à Fellet-Duvernet... enfin à tous les gros pontes qui marchent avec lui...

— A toi aussi, qui marches au pas avec les autres...

— A moi aussi, qui suis entré dans l'affaire avec ces messieurs...

— Il vous a annoncé...

— Que l'opération était faite... admirablement réussie, comme les autres...

— Et qu'il n'y avait plus qu'à attendre le moment où les alouettes tomberaient toutes rôties.

— Comme tu dis.

— Et il ne vous a pas annoncé autre chose?

— Non.

— Alors... c'est qu'il aura oublié.

Et sa voix était devenue si sarcastique qu'Olivier de Chateaufieux s'écria, tout impressionné...

— Ne te fais donc pas arracher les mots! Qu'a-t-il oublié de nous annoncer?

— Que, ce matin, au saut du lit, on lui mettrait la main au collet.

— Qui ça?

— Les agents de la Sureté, mon pauvre ami... Il est bel et bien coffré au moment où je te parle.

— Lui! Quelle stupide plaisanterie!

— Stupide... Tu as des mots vifs, mon cher... Enfin, je mets ça sur le compte de ton émotion. Non, je ne plaisante pas. J'ai su l'affaire un peu avant qu'elle ne s'ébruite... mais attends la première édition des journaux du soir...

Et se retournant vers les autres qui en restaient bouche bée:

— Oui, mes enfants, notre génial collègue... le grand promoteur de l'aviation scientifique... celui qui disait volontiers, avec sa modestie: "Le New-Aéro Club, c'est moi..." Saint-Perdoux est au dépôt.

— Dis-nous au moins pourquoi... Qu'a-t-il fait?

— Escroquerie, banqueroute frauduleuse, faux en écritures publiques et privées... toute la lyre...

... Il vous a escroqué vingt-cinq millions... Et il n'a pas fait une seule des opérations dont il vous montrait les bordereaux paraphés des plus officielles signatures. Pas une opération... pas une seule... C'est vous qui lui donniez les capitaux dont il extrayait les soi-disant bénéfices avec quoi il vous appâtait comme on appâte des volailles pour les boulotter plus grasses...

... Vos vingt-cinq millions n'ont pas acheté cinq cents grammes de caoutchouc... vous êtes des poires... et voilà le potin que

je rapporte du commissariat de police...

... Pensez-vous qu'il en vaut la peine?

Il y eut un brouhaha, des exclamations, des stupéfactions...

— Quand les gros pontes vont savoir ça!...

Et voilà qu'on remarquait:

— Justement, voyez donc... il n'en est pas venu un seul, aujourd'hui.

— C'est qu'ils doivent déjà avoir des tuyaux...

— Alors, ils sont en train de chercher un truc pour sauver leur mise.

Et comme, sans mot dire, on voyait Olivier de Chateaufieux se lever brusquement de son rocking-chair et gagner la porte...

— Justement... vois Chateaufieux qui se défile à la muette.

— Il va aussi au plus pressé.

— On dit qu'il est engagé jusqu'au cou.

— Ah! mon pauvre ami, jusque par-dessus la tête.

— Oh! là, là! ce bouillon qu'il va boire!

— S'il n'y reste pas noyé...

.. .. .

Pendant ce temps, le vicomte de Chateaufieux sautant fiévreusement sur sa canne et son chapeau descendait... dégringolait... le grand escalier du New-Aéro Club...

Il faisait signe à un auto-taxi... il indiquait au chauffeur un numéro du Faubourg-Saint-Honoré...

— Vite... Je suis très pressé...

Et cinq minutes après, l'auto s'arrêtait à la porte d'une maison où brillaient les panonceaux dorés d'un notaire.

Il paya le chauffeur, monta quatre à quatre jusqu'au premier étage au-dessus de l'entresol... parce que, vraiment, il y a

des instants où l'ascenseur fait l'effet d'une tortue...

Et il entra dans l'étude.

— Monsieur Ducoudray?

— C'est à lui personnellement?...

— Oui... à lui... tout de suite...

— C'est que M. Ducoudray est avec un client... Si monsieur veut attendre...

— Alors... prévenez-le. Voici ma carte. Et dites-lui que c'est urgent, très urgent.

Le clerc avait à peine disparu qu'il reparaisait tout empressé:

— Si monsieur le vicomte veut prendre la peine d'entrer.

— Alors... et l'autre client? fit Olivier de Chateaueux très étonné.

— M. Ducoudray a dit que ça ne faisait rien... au contraire.

Et Olivier, de plus en plus surpris, franchit la porte capitonnée de cuir vert qui séparait de l'étude le cabinet de M^e Ducoudray.

Ce fut pour s'écrier, au comble de la stupéfaction:

— Ah!... mon oncle Stéphane!... Si je m'attendais!...

Oui, dans ce cabinet, — installé sur le fauteuil des clients... de l'autre côté du bureau où le notaire se tenait lui-même, — il y avait le comte Stéphane de Chateaueux.

Un gros homme... tout près de la soixantaine s'il ne l'avait pas dépassée... rural aux mains parcheminées et calleuses... un habereau qui, dans la tournure pas plus que dans le costume, n'avait rien de Parisien... oh! non — et qui tenait une grosse canne — préhistorique comme lui — sur le corbin de laquelle il avait posé son grand feutre gris...

Cependant, en dépit de sa défroque, de son hâle et de ses façons de paysan du Danube, il avait tout de même une certaine allure...

Et c'est aussi bien au notaire qu'à Olivier, immobilisé par son étonnement au milieu de ce cabinet plutôt austère, — que le gros homme répondit en clignant ses yeux bridés:

— Eh bien... quand on parle du loup... ou du pigeon... Bonjour, mon neveu. En réalité ce garçon ne l'est qu'à la mode de Bretagne... Mais je me figure que j'arrive ici pour jouer les oncles en vrai...

Il haussa ses larges épaules:

— Je vois à ta mine déconfite... tu viens aux renseignements... Tu sais déjà...

— Je sais... je viens d'apprendre au cercle... Mais c'est de la folie, n'est-ce pas, monsieur Ducoudray?... On parlait là-bas de vingt-cinq millions...

— Je viens de téléphoner au Parquet. Il s'agit maintenant de quarante...

— Vous avez dit?...

— Ce gaillard-là a soutiré — et à des gens, ma foi, très avertis, — un total de quarante millions.

— Dont il ne reste plus que...

— Dont il ne reste rien du tout. Il n'y a pas un sou... pas un centime actif. Tout est dissipé ou dissimulé...

— Alors... moi...

— Vous avez été d'une imprudence folle, mon pauvre enfant... permettez cette appellation à un ami de feu monsieur votre père.

— Pas plus imprudent, vous le savez bien, que ces messieurs...

— Qui courent la ville à cette heure, pour chercher la combinaison qu'ils ne trouveront pas...

... Tout ce que vous avez confié à ce gremlin est perdu... Toutes les valeurs aussi qui son déposées chez moi et que vous avez données en garantie des deux millions que vous teniez à sa disposition...

— Et ça représente à peu près toute ta fortune patrimoniale, petit malheureux...

s'écria le cousin Stéphane en levant ses grosses mains au ciel.

— Malheureux!... Dites idiot!... car j'ai été encore plus bête que ça... Je lui ai signé des papiers!

— Quels papiers?

— Est-ce que je sais seulement! Je voyais marcher des gens comme le père Grumbert qui est si dur à la détente... comme le baron de Vannoy qui est président du conseil de la Peninsular Bank... Alors, j'avais confiance, moi aussi...

— Enfin... tu as donné des signatures, pour combien?

— Pour tout ce qu'il a voulu.

— Et, faisait le notaire avec une grimace significative... de toutes ces signatures l'autre a fait de l'argent... vous pouvez en être sûr...

— Et toi, mon garçon, tu es débordé, flambé... fichu.

— Eh bien quoi, murmura farouchement Olivier... je me ferai sauter!

— Ah! non! — ici j'interviens.

Et le cousin Stéphane avec une autorité brutale... presque aussi farouche que la résolution qu'il voyait naître dans l'esprit d'Olivier:

— Tu es le dernier des Chateauxvieux, mon petit... attendu que je ne suis plus qu'un chapon dans la basse-cour, moi... Et je ne veux pas que le nom s'éteigne.

... Tant que tu ne faisais que jeter par les fenêtres l'argent que ton grand-père et ton père ont gagné à Paris... dans un tas de combinaisons que je n'ai jamais essayé de comprendre...

— Cet argent... je le jetais... pour le faire rentrer par la porte... Mais figurez-vous donc; demain... je devais toucher cent cinquante mille francs... mes intérêts d'un trimestre... j'en avais touché il y a trois mois tout autant...

— Seulement ton homme est coffré au

jourd'hui. Et toi... tu commences déjà à dire des bêtises...

... Enfin... il y a une providence... J'ai eu par bonheur — et ça m'arrive rarement, tu le sais, — j'ai eu affaire à Paris et chez Ducoudray pour une difficulté... une chicane qu'on me cherche au sujet d'un titre contesté qui était dans son étude...

... Il ne s'agit d'ailleurs pas de ça... et je reviens à mon sujet.

... Vous autres, de la branche cadette, vous aviez donc fait fortune à Paris, pendant que nous, — ceux de la branche aînée, — nous nous contentions de remplacer les pierres de Chateauxvieux quand elles étaient par trop effritées.

... Chateauxvieux bien amoindri après 93... et puis pendant l'Empire... et puis après 1830... et puis en 48, n'est plus qu'un maigre domaine montagneux d'où je tire péniblement quelques milliers de francs... si l'année n'est pas trop mauvaise.

... Mais la vieille maison et les terres sont à moi... elles ne doivent rien à personne... J'en suis le maître et je peux en disposer comme je veux.

... Ah! si je m'étais marié... si j'avais un fils... mais il y a eu une histoire dans ma vie... une histoire qui ne regarde personne... et il s'ensuit que je suis resté vieux garçon.

Il se tourna vers Maître Ducoudray.

— Eh bien, notaire, c'est, je crois, une bonne occasion pour vous demander la formule d'un testament par lequel je lèguerai à cet écerelé...

— Mon oncle!

— Laisse-moi donc dire!... Je lui lèguerai Chateauxvieux pour qu'après avoir abandonné, hélas! toute sa fortune à ses créanciers, il aille immédiatement y habiter — et en jouir après moi "en bon père de famille".

— Mon cher oncle...

— Attends donc; ce legs devant constituer pour lui et ses héritiers une libéralité incessible et insaisissable.

— Je ne puis que vous approuver, opinait le notaire.

— Et cela fait, nous partons. Plus tôt, mon garçon, je t'éloignerai de la grande Babylone, mieux ce sera. Et puis, là-bas, — incessible et insaisissable autant pour les Chateauxvieux à venir que pour toi — je serai tranquille.

— Eh bien, ce soir, entre cinq et six, je passerai chez vous, rue Montaigne, n'est-ce pas? Je jeterai un coup d'oeil sur tout cela... Je prendrai les clefs... Vous aurez fait maison nette... Et vous pourrez partir; je me charge du reste. A ce soir, messieurs.

II

LIQUIDATION

Le cousin Stéphane et son cousin à la mode de Bretagne prirent le chemin de la rue Montaigne.

Ah! c'est dur de revoir, pour la dernière fois, un appartement où jamais on ne reviendra.

— Allons, fit Olivier en se raidissant... nous ne sommes pas ici pour nous attendre.

Et il appela: Firmin!

Son valet de chambre s'empressait.

— Firmin, je quitte Paris... pour quelque temps... longtemps peut-être. Nous allons faire deux malles de vêtements et de divers objets.

... Voici votre mois et deux autres en plus.

.. .. .

Ils étaient en plein travail, quand il y

eut à la porte d'entrée une sonnerie trépidante, — interminable.

— C'est madame Monsigny, fit sans hésiter Firmin.

Et Olivier, à la muette interrogation de l'oncle Stéphane:

— Une artiste... une amie...

— Bon, j'ai compris... Une autre liquidation. et comme, pendant ce temps, je ne ferais que t'embêter, je cours à mon hôtel, me préparer et régler. Ce ne sera pas long... et dans une heure...

... Par où passe-t-on pour sortir sans être vu?

— Par ma chambre.

Et pendant que le cousin s'esquivaît par la porte indiquée, Firmin ouvrait celle du fumoir où s'étaient, béantes, deux malles à demi pleines...

— Mademoiselle Blanche Monsigny, annonça-t-il de sa plus belle voix.

.. .. .

La jeune femme était entrée en ouragan... en tempête.

Une mignonne, toute blonde, toute jolie...

Elle était danseuse et chanteuse de son état, cette gentille créature qui, sur les affiches, se nommait Blanche Monsigny, — grande étoile dans un petit théâtre où, si on la payait mal, on lui faisait une formidable réclame.

Lui, il était, pour cette gamine blonde, en pleine foucade d'une fantaisie qui devenait insensiblement et sans qu'il s'en doutât du réel attachement...

Elle aussi, elle avait l'air de l'aimer de tout son coeur de petit oiseau chantant et sautillant sur les branches.

Et voilà que Blanche courait à Olivier, tout affolée, un journal à la main:

— Saint-Perdoux en prison... on vend ça dans la rue... Tu as lu?... Tu sais!...

Et lui, — qui ne l'avait peut-être jamais vue si jolie qu'en ce moment, — lui se raidissant pour résister à son émotion... à ses regrets... à toutes les petites capitulations... tous les petits atteroiements qui ne seraient que des lâchetés au moment où il fallait prendre un parti héroïque...

— Je sais, oui, ma pauvre Blanchette.

— Et... c'est vrai, tout ce qu'on dit ?

— Hélas !...

— Tout l'argent que vous aviez mis dans son affaire... c'est ratiboisé !...

— A fond.

— Et toi... tu en avais mis... beaucoup ?

— Combien donc t'emporte-t-il ?

— Tout ce que je possédais.

— Oh !... pauvre chéri !

... Alors... tu n'as plus rien ?

— Et tu vois... je fais mes malles.

— Où vas-tu ?

— Je quitte Paris.

— Pour longtemps ?

— Pour toujours... Je suis ruiné, ma petite Blanche. Et si mon vieux cousin ne me donnait pas asile dans sa maison... notre maison familiale de Chateaufieux...

— Votre bicoque, là-bas, en Dauphiné...

— Je n'aurais plus qu'à me faire sauter, comme je lui disais tout à l'heure.

— Non... non... ne répète pas ça, jamais. C'est abominable... Mais là-bas... sur cette montagne... qu'est-ce que tu feras, mon pauvre chéri ?

— J'y redeviendrai un paysan comme mes grands-pères... J'aurai des guêtres de cuir... Je labourerai... ou du moins, je regarderai labourer les gens de la ferme... parce qu'on ne m'a rien appris que des choses inutiles...

Il y eut un grand soupir :

— Fini, le joli rêve... Et le réveil est dur, va...

— Il n'y a donc plus moyen ?

— Mais réfléchis un peu, ma petite

Blanche... Songe qu'entre nous deux, il y a maintenant la vie... la vie féroce... la vie où tout coûte les yeux de la tête... Je ne peux plus te donner ce luxe dont tu as l'habitude... dont tu as besoin...

— Alors... bien sûr... tu ne peux plus ?

Et comme il secouait la tête :

— Ah ! oui, s'écria-t-elle, c'est vrai que la vie est bête... Moi qui venais te demander justement... parce que j'avais promis... Eh bien, elle pourra se taper, la modeste...

Il eut un sourire crispé... De sa poche, il tira son portefeuille... il y prit quelques billets de banque qu'il lui tendit et qu'elle glissa dans son sac à main, d'un geste qu'on aurait dit machinal.

— Et le bijoutier ? demanda-t-elle en hésitant.

— Forestin... oui, il est payé... Rassure-toi. On ne viendra pas te reprendre tes perles...

... Mais c'est fini, ma petite Blanche. Je suis au bout du rouleau... Allons... sois courageuse pour me laisser le courage dont j'ai tant besoin... Disons-nous gentiment adieu... Embrassons-nous bien fort...

En dépit de sa volonté, ses yeux s'étaient mouillés.

— Non, s'écria-t-elle en se jetant dans ses bras, pas adieu !... Au revoir... Parce que je suis bien sûre, moi... tu trouveras un moyen de sortir de ce guépier...

— Il est tout trouvé, ma pauvre chérie... C'est de m'enterrer à Chateaufieux et d'y vivre dans une honorable pauvreté...

— Ah ! oui, répétait-elle en pleurant, la vie est bête... elle est dégoûtante...

— Que veux-tu ?... On ne paye pas les robes avec de belles phrases, ma petite Blanche.

— Et les chapeaux, sanglotait-elle, qui n'ont jamais été si chers... Toutes ces aigrettes coûtent un argent fou... fou...

— Et il faut bien se mettre comme les autres, pas vrai? Alors... moi qui n'ai plus le sou...

Elle le regarda jusqu'au fond les yeux :

— Plus rien du tout?... C'est vrai... C'est bien vrai?...

— Ce brigand m'a raclé jusqu'à l'os. Et tu vois, je pars ce soir... Mon oncle va venir me chercher tout à l'heure... J'attends le notaire aussi.

— Qu'est-ce qu'il vient faire celui-là?

— Prendre les clefs de l'appartement. Le mobilier ne m'appartient déjà plus.

— Et Firmin?

— Je l'ai réglé. Il va partir lui aussi... Allons... dis-moi adieu, ma petite Blanche.

— Non... pas adieu... pas adieu... Je ne veux pas que ce soit fini, nous deux...

— Mais je t'ai expliqué...

— Je ne veux pas!... Je t'en supplie... donne-moi le temps de tirer des plans... Je suis si malheureuse aujourd'hui, ça m'élève les idées... mais je trouverai un moyen, moi...

— Un mauvais moyen, Blanche...

— Non... très chic, tu verras... Tu seras étonné... enchanté...

Et brusquement Blanche demanda à Olivier :

— Il y a un bureau de poste, dans ton patelin?

— A Chateaufvieux? Certainement.

— Alors on peut t'y écrire poste restante?

Il la regarda avec étonnement.

— Tu veux donc m'écrire?

— Ma lettre sera pour t'annoncer ma visite.

— A Chateaufvieux!... tu n'y penses pas. C'est impossible!

— A Grenoble, mon chéri... Tu m'as dit que c'était une petite promenade pour y descendre... A Grenoble!... Et je te dis

que je trouverai le moyen de te prouver que je t'aime... Tu veux bien que je t'écrive poste restante... tu veux... dis!...

Elle avait une si jolie supplication dans ses yeux bleus :

— Oui, fit-il en hésitant encore.

— Alors... va tous les jours t'informer au bureau de poste... et tu verras bientôt que je ne suis pas comme toutes ces poupées qui t'auraient déjà plaqué... pauvre chat... Mais moi, quand j'aime...

Et ses sanglots éclatèrent.

— Oh! que je suis malheureuse!

.. .. .

III

À CHATEAUFVIEUX

On arriva à Grenoble.

C'était le matin — un matin beau et sec avec une petite bise.

— Joli temps pour rentrer chez soi, fit l'oncle Stéphane en humant voluptueusement l'air natal.

Il s'était hâté d'aller "marquer" deux places d'impériale de la patache, qui attendait là-bas, dans la cour de la gare et qui emporterait aussi les malles et la bicyclette d'Olivier.

— Nous ferons les mauvaises montées à pied. Ça soulagera les chevaux de Laurent et ça nous dérouillera les jambes.

... Mais en attendant qu'on parte — parce qu'il n'est jamais pressé ce vieux Laurent, garnissons-nous l'intérieur, mon garçon.

Ils étaient devant un petit café tout près de la gare, un café plus que modeste.

— Tiens, là, nous serons très bien.

Olivier avait fait une grimace involontaire.

Mais l'oncle qui l'observait du coin de l'oeil :

— Ah ! mon cher, c'est fini jusqu'à nouvel ordre, les terrasses du boulevard. En mettant le pied sur la terre du pays nous sommes redevnus des paysans... La vie de paysans commence...

Et il appela le garçon :

— Deux mazagrans, bien chauds, avec une "griche" pour casser la croûte.

Une griche, là-bas, c'est un petit pain long qui coûte deux sous.

Et quand ils furent réchauffés et lestés :

— Tiens, voilà Laurent qui nous fait signe. En route.

Ils grimpèrent sur l'impériale où ils étaient seuls en compagnie des malles et de la bicyclette d'Olivier...

Et au trot infiniment sage des deux vieux canassons ils longèrent l'Isère, en traversant les faubourgs... pour arriver aux premières pentes du mont Saint-Eynard.

Là, c'était Chateaufort — la maison forte qui avait donné son nom au village voisin.

Peu à peu, les descendants des seigneurs du fief étaient allés chercher fortune à la Cour, dans les emplois, dans l'armée — les cadets surtout que le droit d'aînesse réduisait, au pays, à la mendicité.

Et, de même qu'Olivier était le seul représentant de ces Chateauforts qui avaient fait fortune en laissant leurs aînés s'enkyster dans cet alvéole de pierre branlante...

... De même la branche aînée — celle qui s'y était obstinément terrée, en y devenant de plus en plus pauvre, — n'était représentée maintenant que par le comte Stéphane de Chateaufort.

Il vivait là, vieux célibataire, avec une extraordinaire servante qu'on appelait la Michonne parce qu'elle était veuve d'un homme qui se nommait Michon...

Et l'oncle Stéphane, dans sa bicoque, se déclarait plus libre que Robinson dans son île.

... ..

— Eh bien, garçon, tu ne dis rien, fit l'oncle en s'apercevant qu'Olivier regardait — oh ! certainement sans le voir — ce paysage alpestre dont sa pensée en ce moment était à cent lieues.

— J'essaye de m'habituer, mon oncle... C'est dur, tout de même...

L'oncle haussa les épaules.

— Fiche-moi donc la paix. C'est ici la vraie vie... avec une veste de velours et des souliers ferrés. Je suppose que tu aimes la chasse ?

— J'avoue... c'est un sport que je ne pratiquais pas beaucoup...

— Un sport ! Tu me fais rire. Les braconniers te diront ici que c'est la bonne manière d'avoir du gibier dans son garde-manger. Il y a aussi la pêche, là-haut, dans le torrent. C'est fameux quand on y a pris la main, mais il faut un apprentissage. Les truites sont rusées.

— Oui... il faudra, n'est-ce pas devenir un paysan... capable de connaître si le fermier cultive la terre comme il doit la cultiver...

— Ah ! ça, c'est le principal. Mets-moi bien dans la tête que toutes nos petites rentes sont dans la terre dont tu parles.

— Et comme il n'y en a pas lourd...

A ce moment, arrivant sur le chemin pour les contre-passer un monsieur... Oui, ce gros bonhomme au cou de taureau et au vaste chapeau de paille (un manille, genre panama) devait être un monsieur du pays.

L'homme apercevant l'oncle juché sur son impériale avait esquissé un salut assez compassé... à quoi celui-ci répondait avec sa jovialité plus épanouie :

— Bonjours, monsieur Deshumiers. Ça va bien chez vous?

— Je vous remercie, monsieur le comte, fit l'autre avec un subit empressement. Vous avez fait bon voyage?

— Et je ramène ce jeune coq pour garnir mon vieux poulailler. C'est mon neveu à la mode de Bretagne...

Les voitures se contre-passaient... et l'oncle se retournant:

— Tous mes compliments à Madame et à Mademoiselle Deshumiers...

— Elles sont infiniment honorées, monsieur le comte...

L'oncle Stéphane cligna de l'oeil à son neveu.

— Tu disais donc tout à l'heure qu'il n'y a pas lourd de terres et de rentes à Chateaufieux. En effet, quand j'étais seul, il fallait y aller doucement... et maintenant que nous sommes deux...

— On aura toujours les causeries au coin du feu, n'est-ce pas, pendant les soirées d'hiver... Que voulez-vous, mon oncle... c'est déjà du luxe de ne pas grelotter.

— Et puis, pour te distraire, il y a, dans la tour des livres que les grands-pères ont laissés et qui se mangent aux vers. Mais je me demande si tu ne serais pas comme moi... et si tu aimes tant que ça la lecture.

— Faute de mieux...

— Tu le dis d'un ton... Ah! tu ne cherches pas à cacher ta pensée... Oui, tu as vingt-sept ans, je sais bien... et ce qu'il te faudrait... ce ne sont pas des livres... c'est de l'amour, hein?

— Alors?... interrogea Olivier qui n'avait pu s'empêcher de soupirer au souvenir de cette petite Blanche qui avait une cervelle d'oiseau mais qui, au dernier moment, s'était montrée gentille.

Et l'oncle Stéphane tout guilleret:

— Alors? Eh bien il faut chercher autre chose. Tu es au plus bel âge de la vie. Moi, je ne compte plus. Tu es donc le dernier des Chateaufieux. Il ne faut pas que ce nom-là périsse. C'est à toi de le transmettre.

— A qui, seigneur Dieu? Vous venez de me dire qu'il y en aura à peine pour nous deux. Avec quoi nourririons-nous la vicomtesse et les petits vicomtes?

Mais l'oncle Stéphane qui suivait son idée:

— Assurément il te faudra, pour cela, quelques milliers de francs de rentes en plus de ce que je laisserai... oui, au moins une douzaine... pour élever tes fils et marier tes filles... Sans compter les réparations de la bicoque... qui coûteront cher... et qui deviennent chaque jour plus urgentes...

— Eh bien... où prendrions-nous tout ça, mon oncle?

— Ecoute, mon neveu. Ce monsieur qui vient de passer en tilbury a eu des origines plus que modestes... Je te raconterai son histoire. Retiens seulement, aujourd'hui, que par des moyens absolument honorables, il a gagné vingt mille livres de rentes en bonnes terres qui sont mitoyennes avec celles du château.

Sa fille est une fille unique... et le père Deshumiers n'hésiterait pas à disposer de tout ce qu'il possède pour que Mademoiselle Céline fût vicomtesse de Chateaufieux.

... Et puis, tu verras, quand nous nous rencontrerons avec ces dames, — ici, tu dois te douter que les rencontres sont faciles — tu verras que mademoiselle Céline est une bonne grosse et jolie fille...

.. .. .

A ce moment, on traversait le bourg de Chateaufieux.

Et comme l'oncle répondait au coup de chapeau du facteur Dupont :

— Mon oncle, fit Olivier auquel cette pensée revenait tout à coup, — la poste... c'est bien là-bas, dans cette rue transversale ?

— Oui, la mère Berthelier est même sur le bas de la porte.

— Qui ça, la mère Berthelier ?

— La receveuse. C'est un tout petit bureau, ici... nous n'avons pas seulement le télégraphe... alors on nous a donné une femme... fort désagréable du reste... Au surplus, ça n'a aucune importance.

IV

LA BICOQUE

Enfin, la patache venait de s'arrêter.

C'était à quelques cents mètres du bourg. Une construction carrée flanquée de tourelles aux quatre angles... avec un toit en terrasse... et, pour y accéder, une espèce de porche ogival qui avait dû être fortifié par un fossé, maintenant comblé...

Une bicoque décrépite, lézardée... solide encore cependant.

Au bruit de la patache et des coups de fouet que le père Laurent faisait claquer en batterie d'appel, un chien d'abord avait apparu...

Une bête jaune qui donnait de la voix, sans colère, par habitude — et pour faire arriver la Michonne.

Presque aussitôt, en effet, celle-ci venait voir pour tout ce tapage.

C'était une femme d'âge... une petite vieille ratatinée, ridée comme une pomme, un peu bossue, — alerte tout de même et qui glapissait d'une voix perçante :

— Ah!... C'est monsieur le comte!...

— Lui-même, répondit l'oncle Stéphane. Et tout en descendant avec précaution

de cette impériale escarpée :

— Il y a des malles, appelez Benoît.

— Mon cher garçon, voilà notre fidèle Michonne.

... Voilà le brave Benoît.

... Allons... allons... à bas, scélérat de Voltaire!...

Et il expliquait aux deux Dauphinois qui regardait ce jeune monsieur avec une curiosité un tant soit peu méfiante :

— C'est M. Olivier... mon neveu à la mode de Bretagne... Vous l'avez déjà vu, Michonne... mais il était bien petit...

— Ah! pechère, s'écria la vieille... M. Olivier, le fils de votre cousin germain... qui est défunt, le pauvre!

— Mais mon neveu qui est bien vivant et bien portant, Dieu merci, revient au pays... pour ne plus nous quitter... Ce sera votre futur maître, Michonne...

— Où faut-il mettre tout ça, monsieur le comte? demanda Benoît.

— Dans la grande chambre du premier ce sera celle de monsieur le vicomte... Elle est vaste... le lit a un sommier.

— Il manque un carreau à la fenêtre, lui rappela tout bas la Michonne.

— Eh bien, on le remplacera, fit noblement l'oncle Stéphane. En attendant, collez un papier. Mon neveu sait fort bien qu'à la campagne on ne peut pas avoir les chose aussi vite qu'à Paris.

... Quant à vous, Michonne, soignez le dîner. Nous avons faim... Douze heures de chemin de fer... ça fait descendre l'estomac dans les talons.

— Alors... il y a la poule...

— Oh!...

— Celle qui ne pond plus, ajouta-t-elle pour le rassurer.

— Eh bien, conclut jovialement l'oncle Stéphane, faites-la bouillir. Nous avons le temps d'ici midi...

Il frappa gaiement sur l'épaule d'Olivier.

— Allons, c'est grand gala à Chateauvieux dont le maître d'aujourd'hui ouvre la porte au maître de demain.

.. .. .

C'est ainsi qu'Olivier entra dans la bicoque... oh! oui, bien nommée. Tout, là-dedans, redevenait doucement poussière.

On avait mangé la poule. Elle était d'un dur!

On l'avait arrosée d'un petit vin de la propriété... Il était d'un aigre!...

Et l'oncle Stéphane qui, pour se livrer à ces agapes, s'était hâté de quitter le vêtement de cérémonie réservé pour ses voyages à Grenoble et ses rares excursions à Paris, — l'oncle s'était hâté de se réintégrer dans sa veste de chasse aux boutons formant des têtes de loups et de sangliers, et de sceller aux mollets ses housseaux de cuir assortis à ses grosses bottines fauves.

Et voyant qu'Olivier avait gardé son costume de voyage:

Eh bien... tu ne fais pas comme moi?... Tu ne te mets pas à ton aise?

— C'est que... je ne suis pas outillé, mon oncle.

— Tu n'as pas apporté de vêtements de chasse... de montagne?... Qu'as-tu donc mis dans tes malles?

— Bien des choses... mais pas de vestes de velours.

— Ah! saprelotte! C'est le premier vêtement dont tu as besoin ici, mon pauvre petit.

... D'ailleurs, rassure-toi... une tenue comme celle-là ne te coûtera pas cher... une quarantaine de francs tout au plus, à Grenoble.

... Je te dis ça, parce que tu m'as confié

que tu avais dans ta bourse une somme assez rondelette.

— Oui... un peu plus de deux mille francs. C'est d'ailleurs toute ma fortune. Vous pensez donc qu'à Grenoble.

— Tu trouveras ça tout de suite... Il y a des magasins dans la Grand'Rue... sur la place Grenette...

— Eh bien, je vais y aller... ça me fera digérer.

— La voiture a déjà repassé, mon pauvre ami.

— Combien y a-t-il de kilomètres?

— D'ici à Grenoble?... Quinze... Tu ne veux pas les faire à pied...

— Non... à bicyclette.

— Excellent pour y aller... moins bon pour revenir... Tu as vu les grimpettes... celles surtout avant d'arriver aux premières maisons du bourg... méfie-toi.

— Eh bien... si c'est trop dur, je descendrai et je prendrai ma monture par l'oreille. Je ne suis pas chasseur, mon oncle, mais un peu de sport ne me fait pas peur.

Sur quoi Olivier alla déballer sa bicyclette... Un moment après, il était parti.

.. .. .

Il n'y avait pas à se tromper. Il fallait prendre le chemin qu'ils avaient suivi pour venir...

Et comme le village est sur un plateau, ça marchait d'abord très bien. La route était bonne, peu de pente... Le poids des jambes sur les pédales suffisait à régler la vitesse... on pouvait aussi faire de la roue libre. C'était parfait.

Mais voilà que, brusquement, le village passé, c'était une descente rapide, assez longue, indiquée d'ailleurs par un écriteau du Touring-Club.

A peine s'y était-il engagé qu'il partait d'une vitesse folle.

— Oh! fit-il en ouvrant la main pour

prendre le frein, modérons cette allure...

Il saisit la poignée d'acier qui court contre le guidon... il serra... c'était raide...

— Ah! j'aurais dû huiler.

Il serra plus fort... Ce fut comme un craquement... Le frein resta dans sa main sans élasticité... sans résistance...

La tige venait de se rompre...

Et sur cette route en pente rapide, il paraît plus follement encore... incapable de modérer l'allure qui s'accélérait toujours... cela devenait critique...

Mais enfin, il était sportif.

Il ne s'occupa que de bien garder son équilibre, jusqu'au moment où il vit, sur sa droite, près d'un bouquet d'arbres, que le ruisseau qui bordait la route était peu escarpé et assez herbeux...

— C'est ici, fit-il sans pouvoir s'empêcher de sourire, en dépit de son impatience éternelle, — c'est ici qu'il faut ramasser une pelle de première classe. Allon-y.

Il donna un coup de guidon... et il roula aussitôt dans le fossé... Oui, la pelle était sérieuse.

Et là-bas, du fourré, on entendait une jeune voix crier, tout éperdue:

— Ah! le pauvre garçon!... Il ne se relève pas... Il doit avoir bien du mal!

V

Mlle BERTHELIER

Sortant du petit fourré, courant de toutes ses forces, la jeune femme qui avait poussé ce cri de frayeur se précipitait au secours de ce pauvre bicycliste... oh! oui, qui devait avoir bien du mal...

Dans tous les cas il était à moitié étourdi par le choc, lorsque, faisant effort pour se relever, il vit, tout près de lui, cette femme, — une jeune fille certainement, — qui l'aidait de son mieux et qui lui répé-

tait, un peu moins affolée à présent qu'il avait les yeux ouverts et qu'il remuait les bras et les jambes:

— Oh! pauvre monsieur... vous vous êtes fait bien du mal en tombant?

Olivier eut presque honte d'être ainsi plaint par cette inconnue qui, positivement lui parlait comme à un vieil éclopé.

Et, se relevant — sur ses genoux d'abord — puis sur ses pieds où il titubait légèrement quand il fut debout...

— Ce n'est rien, mademoiselle... Je vous remercie beaucoup... beaucoup... du secours que vous m'apportez... si aimablement...

— Mais je vois avec plaisir... il aura été plutôt indiscret que nécessaire, fit-elle en riant.

Pendant qu'elle parlait, Olivier s'était tout à fait ressaisi...

C'est l'épaule qui avait porté... elle lui faisait même diablement mal... mais enfin rien de cassé... rien de foulé.

Et il répondit, en riant aussi, d'un rire le moins grimaçant possible:

— Oui, vous avez été témoin d'une de ces pelles qui disqualifieraient un bicycliste. Mais voyez, j'ai une excuse.

Il lui monta la tige de son frein qui pendait lamentablement.

— Il s'est cassé... quand j'avais le plus besoin de lui... C'est dans ces moments-là qu'on est lâché par les amis qu'on croyait les plus solides...

Tout en parlant, il la regardait... et il la trouvait jolie... jolie...

C'était une brunette, d'une vingtaine d'années tout au plus... avec de grands yeux dont le bleu grisâtre, très clair, se sertissait d'une ligne noire qui donnait aux prunelles un éclat singulier.

Elle était mince, svelte dans son petit tailleur à carreaux minuscules...

Et, pendant qu'il la regardait, tout char-

mé... elle, plus occupée maintenant de la bicyclette que de lui :

— Oui... la tige est en deux morceaux.

— Et je me demande comment je vais faire pour continuer ma route...

... Parce que, fit-il en frottant vigoureusement son épaule endolorie, je m'aperçois qu'il ne faut pas plaisanter avec les descentes dans ce beau pays...

— Ça vous fait toujours bien mal, monsieur ?

— Oh ! ce n'est pas une torture... et nous en verrons bien d'autres... Avec une bonne friction... une douche là-dessus... Seulement, voilà : il faudra pouvoir arriver à Grenoble...

— Anginier vous raccommodera votre frein, monsieur. Il est adroit... il a l'habitude... ce sera tout de suite fait.

Olivier ouvrit des yeux d'interrogation.

— Qui ça, Anginier ?

— Le serrurier... le mécanicien qui est au bas de la côte... Vous ne le connaissez pas ?

— Je ne connais personne ici, mademoiselle.

— Oh ! je vois bien que vous n'êtes pas du pays... Mais comme tous les touristes connaissent Anginier...

— Non, fit Olivier, jamais je n'étais venu ici... du moins avec une bicyclette... Et puis j'avais huit ans quand j'y passais...

... Enfin... j'y reviens... Je crois même que je vais en être... du pays... Et vous, mademoiselle ?

— Moi, j'en suis, fit-elle en riant. A votre service, monsieur, quand vous prendrez une autre pelle.

Et sans répondre autrement à la question de cet inconnu qu'elle trouvait peut-être un peu indiscret :

— Adieu, monsieur. Anginier est là-bas à trois cents mètres.

— Mademoiselle...

Et plutôt "épaté" tout de même par l'aisance rieuse de cette petite fille qui, positivement, profitant de ce qu'il n'avait pas de mal pour se moquer de lui, — il la regarda s'éloigner, légère, dans la prairie qui les séparait du petit bois d'où elle avait accouru à son secours.

.. .. .

Olivier prit sa bicyclette par le guidon... par l'oreille, comme ils disent... Il dévala la pente...

Et en effet, au premier tournant, il aperçut une baraque où une enseigne annonçait aux passants :

— *ANGINIER* —

mécanicien-ajusteur, fait la serrurerie

et les réparations.

De l'intérieur de la forge vitrée on voyait passer tous ceux qui allaient et venaient sur le chemin.

Et quand Olivier se dirigea vers la porte, le vieux bricoleur l'ouvrait déjà, et avec son plus avenant sourire :

— Bonjour, monsieur. Il y a quelque chose à votre service ?

— C'est pour mon frein que j'ai cassé.

— Le temps de démonter le frein... un petit quart d'heure. Pas plus.

— Alors... vous pouvez... tout de suite ?

— Donnez-vous seulement la peine de vous asseoir.

Et Olivier s'installa sur une chaise assez branlante où, pour passer le temps, il prit une cigarette dans son étui... et Alluma à son briquet...

Olivier dit entre deux bouffées :

— J'étais rudement embêté, là-haut, quand j'ai eu cet accident.

— Vous êtes tombé, monsieur?

— Dieu merci, sans me faire trop de mal.

... Et je me demandais où diable j'irais pour cette réparation.

— Ah! vous ne saviez pas? fit le bricoleur qui, tout en répondant au client, se gardait bien d'interrompre son travail, on ne vous avait jamais parlé du père Anginier?

— Comment voulez-vous? Je suis arrivé ici de ce matin... je n'y connais personne... Et si une jeune fille ne s'était pas trouvée là, qui m'a dit votre nom et indiqué où vous demeurez...

Il précisa :

— Une jolie fille d'ailleurs, une brune, aux yeux clairs avec un petit costume à carreaux qui lui allait, ma foi, très bien.

— Une demoiselle alors?

— Assurément.

— Des carreaux noirs et blancs... tout petits.

— Oui.

— Ça doit être mademoiselle Berthelier. Une qui a des dents toutes menues, bien blanches?

— Oui, oui.

— Avec un petit air de se fier du monde, quand elle rit?

— Parfaitement.

— Alors je disais bien, c'est mademoiselle Berthelier... mademoiselle Denise...

— Qu'est-ce que c'est que ces Berthelier?

— Ah bin, on voit, en effet, que vous ne connaissez rien du pays. C'est la receveuse de la poste, madame Berthelier.

— Une forte femme... haute en couleur. Ah! vous voyez bien que je commence à connaître les personnes marquantes.

— Marquante, fit Anginier en rigolant, la mère, tout de même, ne marque pas si

bien que la fille... Ça ne l'empêche pas d'être une brave femme.

— Il y a longtemps qu'elle est ici?

— Oui, déjà pas mal de temps. Quand elle est arrivée, la demoiselle avait encore des jupes courtes et elles étaient en deuil du père.

— Ah! il venait de mourir... Que faisait-il, ce monsieur Berthelier?

— Il avait été, de son vivant, professeur au lycée de Grenoble... Pas un grand professeur, non, mais il tenait une classe élémentaire... et il paraît qu'on était content de lui parce que c'était un homme qui avait beaucoup de capacité...

... Seulement, vous savez, il y en a qui n'ont pas de chance...

... Il est mort subitement. Voilà sa femme à la misère, avec une fillette qui grandissait.

... Alors, ces messieurs du lycée, de l'académie, se sont occupés d'elle... et on lui a fait avoir, — ça devient même plus difficile que dans le temps, de procurer ça à des femmes — on lui a fait avoir cette recette où elle pouvait gagner sa vie et celle de sa demoiselle...

... Et voyez... quand la chance revient, elle revient pour tout de bon. Il n'y avait pas six mois qu'elles étaient installées à Chateaufort que Mme Berthelier faisait un héritage, d'un cousin... sur quoi elle n'avait jamais compté...

... Ça les a mises à leur aise, vous pouvez croire, les dames de la poste... et ça ne nuira pas, vous pensez, au mariage de la demoiselle.

— Elle est bien jolie, murmura Olivier. Mais le bricoleur, qui venait de donner son dernier tour de clef anglaise :

— Voilà votre bécane retapée, monsieur.

... ..

La jeune fille riant toujours était allée

là-bas, dans le fourré prendre le petit sac à main qu'elle y avait laissé, lorsqu'elle était accourue en hâte au secours de ce blessé... qui n'avait point de mal.

Et elle reprit le chemin de la poste, encore tout égayée de l'effarement de ce monsieur quand, pour couper court à ses questions, elle lui avait tiré sa plus belle révérence en lui promettant qu'à sa première pelle — si elle était encore dans le voisinage — ? elle ne manquerait pas de lui porter secours...

Mais enfin il fallait être juste: ce garçon était tout à fait bien.

Grand, distingué, très distingué... avec cette façon de dire les choses qui révélait tout de suite un homme bien élevé...

... Mieux que ça: un homme racé et habitué, dès l'enfance, à des délicatesses de ton... de pensée aussi... qui ne sont pas celles des premiers touristes venus, pédalant sur les chemins dauphinois.

Il lui avait déjà dit qu'il n'était pas du pays...

Ah! elle l'avait bien vu... dès ses premiers mots... en reconnaissant ce joli accent des Parisiens qui parlaient bien... pas celui des faubouriens, qui traîne et prend tout de suite des airs canailles... mais celui des gens comme il faut... qui donne au langage une souplesse un peu chantante et qu'on a plaisir à entendre quand on est réduit, pour régal ordinaire, à l'accent dauphinois... si ce n'est au patois rocailleux des paysans de la montagne.

Qu'est-ce qu'il faisait... qu'est-ce qu'il était, ce jeune homme?

Quand il avait dit: "Je ne suis pas du pays", il avait ajouté: "Mais je vais en être".

Il venait donc s'installer à Chateavieux... Pour y faire quoi?

On parlait, en ce moment, de la route qui va, par la Grande-Chartreuse, jusqu'à

Aix-les-Bains. Il était question de l'élargir... de la rectifier...

Ce jeune homme était peut-être un des ingénieurs... des conducteurs...

Non... il n'avait pas l'air de ça.

Et cette petite Denise Berthelier avait beau chercher... elle ne trouvait au problème aucune solution satisfaisante...

Elle était fine et déliée, cependant... très intellectuelle... trop intellectuelle peut-être...

Mais cette éducation-là, c'est son père qui, jusqu'à la veille de sa mort, la lui avait donnée, avec joie, avec amour — avec un grand orgueil de semer en un terrain où la récolte germait, si prompte et si belle.

Et il ne prévoyait pas, le pauvre homme, que sa petite orpheline devrait s'adapter, du jour au lendemain, à un vie toute nouvelle: — celle de Mademoiselle Berthelier, fille de la receveuse des postes de Chateavieux — et qui se marierait peut-être... uniquement parce que sa mère avait eu la chance de faire un modeste... oh! bien modeste héritage...

VI

À LA POSTE

Le long de la Grand'Rue de Chateavieux s'ouvrent deux ou trois petites rues transversales qui vont se perdre dans les prairies, voilà tout.

C'est dans une de ces rues, tout près de la mairie, qu'on lisait sur la devanture d'une boutique, en lettres blanches sur fond noir: *Bureau de Poste*.

Parce qu'à Chateavieux il n'y a pas encore de télégraphe.

Et quand Denise entra dans la petite salle à manger qui faisait aussi salon derrière le bureau de la poste, ce fut pour y

trouver en compagnie de sa mère une vieille voisine, madame Michelin, qui était amie... mais amie... avec madame Berthelie.

— Bonjour, madame Michelin.

— Bonjour, ma mignonne. Venez que je vous embrasse.

C'était une vieille dame de campagne... en même temps paysanne cossue et bourgeoise étriquée. Avec ses cheveux très blancs, elle avait une bonne figure de septuagénaire...

Et la brave femme en posant ses lèvres ridées sur les joues en fleur de Denise :

— Ah! j'en sais un qui voudrait bien être à ma place, pauvre garçon...

La jeune fille, un peu rougissante, se mit à rire et madame Berthelie avec empressement :

— Je n'ai pas encore eu le temps de vous demander... Vous arrivez... Donnez-nous vite de ses nouvelles... Il vous a écrit, depuis l'autre jour, votre grand François?

— Je crois bien... tous les trois jours... il n'y manque jamais... Il n'oublie pas sa bonne maman...

— Il n'a plus que vous, madame Michelin... Vous remplacez ses pauvres parents.

— Il n'y a qu'une gentille petite femme qui manque toujours à la maison... fit la vieille dame en riant, mais je crois que si Denise veut nous aider, nous la trouverons... pas bien loin...

Et c'est encore madame Berthelie qui répondit pour sa fille :

— Vous savez bien qu'ils se conviennent, madame Michelin...

— Ah! le pauvre petit... Je vous lirai sa lettre... Elle vous fera plaisir, Denise...

— Elle l'enchantera... Et puis... voilà le moment où monsieur François va revenir.

— Encore quelques semaines...

Et Denise, obéissant à un rapide regard de sa mère : un regard qui signifiait nette-

ment : "Tu vas dire un mot, j'espère..."

— Alors, fit-elle, monsieur François passe son examen...

— A la fin du mois prochain, ma chère petite.

— Et il reviendra aussitôt de Montpellier?

— Vous verrez sa lettre : il compte les heures.

— Eh! ça fera bien près d'un an qu'il est parti, comptait madame Berthelie.

— Dis moi. Jugez de ce qu'il nous aurait coûté si nous n'avions pas eu là-bas ma fille cadette...

— Tout de même, insistait la grosse femme, j'admire comme les choses sont bizarres et comme elles finissent par s'arranger.

— Oui, ma chère dame, il y a des miracles dans la vie. Voilà notre François qui n'avait jamais quitté le pays... qui n'était allé qu'à l'école de Chateaufieux...

Et Denise :

— Un peu imprudent... un peu bizarre, ce qu'avait fait là monsieur Michelin.

— Mon fils?... Ah! ma pauvre petite, si vous l'aviez connu!—mais il était déjà mort depuis deux ans quand vous êtes arrivées ici — mon fils n'était pas dans les idées où on est maintenant. Il prétendait que les gens de campagne doivent rester des campagnards... que pour cultiver ses terres, on n'a pas besoin de parler latin... et jamais il n'avait voulu envoyer François au lycée de Grenoble.

— Ce qui ne lui avait cependant pas donné le goût de la terre...

— Non, bien sûr. Tout de suite après la mort du père, il m'a tourmentée pour que je mette un fermier dans la propriété.

— Vous n'avez pas beaucoup résisté.

— J'ai cédé quand j'ai vu qu'il n'y entendait rien et qu'il n'y aurait fait que du dégât.

... Alors il n'avait plus de quoi s'occuper... Il s'ennuyait... et il a voulu entrer comme clerc chez le notaire.

... Monsieur Desjardins l'a vu travailleur, intelligent... Vous n'avez pas d'idée comme il apprenait vite et comme il comprenait tout de suite les choses.

... Vous riez, petite espiègle... vous avez l'air de dire que je le trouve parfait parce que je suis sa grand'mère... Eh bien... monsieur Desjardins me l'a souvent répété: Beau garçon comme il est, votre François a toutes les perfections...

— Et je le dis aussi, appuya madame Berthelier.

— Alors... vous vous rappelez comme j'ai été fière — et embarrassée aussi, — quand monsieur Desjardins est venu m'expliquer que François, depuis trois ans, avait terminé ce qu'ils appellent le stage... qu'il n'avait plus qu'à aller dans une faculté de droit prendre le certificat de capacité qu'on donne aux jeunes gens qui n'ont pas passé par les baccalauréats — et qui suffit pour être notaire.

— Notaire! mais où? mais comment?

... Monsieur Desjardins disait bien qu'il s'arrangerait avec François pour lui vendre son étude et qu'on prendrait tous les arrangements qu'on voudrait pour le payement...

— N'empêche... ça vous faisait peur, cette dette... oui, je me rappelle...

— C'est alors, madame Berthelier, que vous m'avez levé cent kilos de dessus l'estomac en me montrant ces deux enfants qui semblaient si bien se convenir et que vous m'avez dit: Denise apportera vingt mille francs à son mari... Ah! oui, vous m'avez levé là cent kilos.

— Et il est parti pour Montpellier chez votre fille...

— Et il va revenir.

— Et il sera notaire.

— Et tout ça, ma petite Denise, vous savez pourquoi ça le rend si heureux...

— Oh! fit-elle en riant, tout ça, il le fait parce que c'est un ambitieux et qu'il veut tous nous éblouir...

Sur quoi elle se sauva dans sa chambre pendant que son rire perlé scintillait toujours.

.. .. .

Quand, le lendemain, Olivier de Chateaufieux inaugurant, ce matin, sa veste de chasse en velours côtelé, — celle qui, par avance, l'oncle Stéphane déclarait inusable — se présenta au bureau de poste, il n'y avait là que madame Berthelier.

— C'est pour une lettre madame, qui doit m'être expédiée poste restante.

— A quel nom monsieur?

— Au vicomte Olivier de Chateaufieux. Elle regarda, étonnée, ce Chateaufieux qui ressemblait si peu au comte...

Etonnée et aussitôt pincée et hostile.

Elle avait une dent — une vieille dent — contre le propriétaire du château... Cela datait de loin: une discussion à propos d'un mandat, cela s'était envenimé... A la direction de Grenoble on avait donné raison à monsieur de Chateaufieux... de ce jour, c'avait été la haine.

Et la receveuse affectant maintenant la correction la plus administrative:

— C'est vous, monsieur, qui vous appelez ainsi?

— Oui, madame.

— Une pièce d'identité, je vous prie.

— C'est que... fit-il, un peu embarrassé... je n'ai sur moi que des cartes de visite.

— Le règlement porte que pour retirer une lettre poste restante, une carte de visite suffit, articula Mme Berthelier, comme si elle récitait une formule.

Il tira de son portefeuille la carte demandée, — elle la prit, y jeta les yeux, la

rendit à son propriétaire.

— Nous allons voir.

Et après avoir gravement ouvert un tiroir qui était on ne peut plus vide...

— Je n'ai pas de lettre poste restante à l'adresse de monsieur le vicomte Olivier de Chateaufieux, fit-elle avec une impassibilité où il y avait cependant comme une nuance de moquerie...

Et Olivier s'en retourna à Chateaufieux, un peu plus déçu qu'il n'aurait pensé, de ne pas encore posséder la lettre que le petit oiseau chanteur lui avait promise, si tendre et si réconfortante...

.. .. .

Denise qui s'occupait dans la salle à manger était entrée, en ce moment, dans le bureau de poste.

Olivier qui refermait la porte vitrée et qui mettait déjà le pied dans la rue ne s'était pas seulement douté de son arrivée.

Et la brunette qui tout de suite, à travers le double vitrage, l'avait reconnu :

— Tiens, qu'est-ce que ce monsieur est venu faire au bureau? demanda-t-elle à sa mère.

— S'informer s'il avait une lettre poste restante.

— Il en avait une?

— Non.

— Pauvre monsieur, fit-elle en riant, il n'a pas de chance. Il t'a dit comment il s'appelait?

Et madame Berthelien avec un geste de parfait dédain :

— Ah! ce n'est pas le Pérou, va.

— Pourquoi donc ça?

— Parce que... prends les uns, prends les autres... Non... j'aurais voulu que tu entendes celui-là me répondre avec son petit air pincé... Oh! ces nobles... ces nobles ruinés... ils seraient insolents jusque sur l'échelle de la potence...

— Mais à qui donc en as-tu, fit la brunette en riant plus fort, — elle riait toujours cette petite Denise; — et de voir sa mère monter ainsi sur ses grands chevaux, ça lui semblait si bizarre...

— J'en ai... j'en ai... fit madame Berthelien en se calmant un peu... et en haussant les épaules d'avoir ainsi débordé comme une soupe au lait, — j'en ai après ces hobereaux qui n'ont rien oublié... rien appris... qui nous méprisent comme si la Révolution n'était qu'un rêve... et qui ne veulent pas s'apercevoir que depuis cent vingt-cinq ans on a fait du chemin... tout de même...

— Mais qu'a-t-il donc à apprendre ou à oublier, ce monsieur qui venait te demander une lettre et que je trouve plutôt gentil?...

— Ils n'en diraient pas autant de toi pauvre petite... pas de danger... Vois si son parent... ce doit être son cousin... n'a jamais pris garde à toi. Plutôt que de se détourner poliment, il t'aurait passé sur le corps... Il l'aurait fait, même en automobile... Par bonheur, il n'en avait pas... et il est trop gueux pour en avoir jamais.

— Mais tu le fais exprès, maman... pour m'apprendre la patience... Ce monsieur... qui est-ce donc?

— Celui qui sort?... C'est aussi un Chateaufieux.

— Un parent de l'autre?

— Naturellement.

Denise riait à présent comme une folle.

— Ah! je comprends... Tu penses à ton ennemi... au comte... tu ne lui pardones pas...

— Les insolences du vieux ci-devant?... Jamais, jamais... Et comme celui-ci est exactement son portrait...

— Ah! bien, non! Je proteste au nom de la vérité, maman. Il est très très poli, ce jeune homme.

— Qu'en sais-tu?
 — Je le connais.
 — Toi!
 — Je l'ai vu hier.
 — Tu lui as parlé?
 — Il fallait bien. Il venait de tomber de bicyclette... il était dans le fossé... je ne savais pas s'il allait remuer ou s'il était complètement fracassé... Je l'ai aidé à se relever...

— Où ça?
 — Sur le chemin de Grenoble... à peu près en face du petit sentier qui conduit chez les Fournierol.

— Tu étais donc chez le docteur?
 — J'en revenais.
 — Avec mademoiselle Claire?
 — Non... les dames Fournierol font la lessive depuis deux jours.

— Et... de quoi avez-vous parlé avec cet autre hobereau?

— Oh!... ça n'a pas été très long. Quand j'ai vu que la bécale avait plus de mal que le cyclista, je lui ai dit qu'Anginier ferait cette réparation, très bien. Alors, il m'a répondu qu'il ne connaissait pas Anginier, qu'il n'était pas du pays... et il a ajouté qu'il allait en être... Moi... je ne lui ai pas demandé d'explication et je lui ai indiqué la forge d'Anginier...

— L'explication, c'est qu'il vient loger chez le vieux.

— Et que, sans doute, fit Denise en riant toujours, il ne veut pas que le vieux comte sache de qui il reçoit des lettres.

— Il doit, lui, arriver de très loin.
 — Sûrement, cela se reconnaît tout de suite à l'accent. Il est Parisien.

— D'autant qu'ils habitent Paris, les autres Chateauxvieux, ceux qui sont riches.

— Eh bien! tu vois, maman... celui-là est Parisien... riche... très aimable quand il veut s'en donner la peine.

— Il a donc voulu avec toi?

— Mais oui, maman... il a même été bien étonné quand il me demandait... oui, peut-être un peu trop sans façon... si... j'étais du pays.

— Étonné, pourquoi?

— Parce que je lui ai fait un beau salut et je lui ai répondu: oui, monsieur, à votre service quand vous prendrez une autre pelle...

Sur quoi, je lui ai fait une seconde révérence, encore plus belle et je suis partie.

C'est Mme Berthelier qui riait maintenant de tout son cœur.

— Très bien... très bien... C'est comme ça qu'il faut les tenir à leur place, ces nobliaux qui prétendent que leur sang n'est pas de la même couleur que le nôtre...

... Alors, toi, tu revenais de chez le docteur Fournierol?

— Oui, maman.

— Tu y étais déjà allée avant-hier.

— Et j'y retournerai demain... tous les jours...

... Figure-toi... Claire a décidé qu'elle se mettrait à l'anglais... Comme le pauvre père me l'avait fait apprendre...

— Tu peux même ajouter que tu es arrivée à le parler presque aussi bien que le français.

— C'est monsieur Fournierol qui a eu l'amabilité de le constater... et quand je me suis offerte à donner des leçons à Claire... monsieur Fournierol m'a promis que dès qu'elle saura ses verbes, il me fera cadeau d'un beau sautoir... comme celui de Claire...

— Et tu es ravie.

— Toi aussi, tu dois être contente.

— Oui. C'est très honorable de gagner comme professeur un beau sautoir... Je suis sûre que François sera ravi quand tu le lui apprendras.

— Oh!... François... fit-elle avec une petite moue.

— Eh bien... tu n'étais pas enchantée, hier, en lisant sa lettre? Il t'aime, ce garçon... beaucoup... Et toi?... Tu ne l'aimes donc pas? Tu serais difficile, ma petite.

— Mais oui, maman, je l'aime... Et tu m'as assez souvent dit qu'il avait toutes les qualités pour que je le crois.

— Monsieur Michelon, notaire... le notaire de Chateaufieux!

... — Oh! qu'il aurait été surpris, et joyeux, le pauvre père... Je ne parle pas de moi... Tu sais le sacrifice que je fais pour que ce rêve se réalise...

— Je t'en suis bien reconnaissante, maman.

— Alors, sois donc plus aimable avec madame Michelon et parle-lui avec plus d'élan de François. Parce qu'enfin, tu l'aimes... tu as bien compris...

— Mais oui, maman... J'ai bien réfléchi. Celui-là ou un autre... il faudra se décider... Eh bien oui, j'aime autant... allons, ne frotte pas tes gros sourcils. J'aime mieux celui-là.

VII

CHEZ LES DESHUMIERS

Olivier regagnait Chateaufieux. Il allait obliquer pour prendre le chemin un peu plus en pente qui conduit, en faisant un lacet, jusqu'au portail de la vieille maison forte...

Il s'entendit appeler:

— Olivier!

Il tourna la tête.

L'oncle Stéphane était sur la porte d'une autre maison de bourgeoisie apparence, derrière laquelle on voyait s'épaissir les cimes des tilleuls d'une salle de verdure.

Avec son oncle, il y avait un gros homme qu'Olivier avait déjà reconnu.

C'est celui qu'ils avaient rencontré, la

veille, conduisant son tilbury.

Et le comte tout en jovialité:

— Viens donc faire connaissance avec un de nos meilleurs voisins.

— Et, pour sûr, tout à votre service, messieurs, protesta le gros homme.

Aussitôt d'ailleurs, l'oncle qui ne perdait pas le Nord:

— Mon cher voisin, c'est mon neveu à la mode de Bretagne, le vicomte Olivier de Chateaufieux, l'unique enfant de feu mon cousin germain, le vicomte Gauthier de Chateaufieux.

... Olivier, c'est notre excellent voisin, monsieur Deshumiers, dont je t'ai déjà parlé...

— Et que nous avons rencontré hier... Enchanté, monsieur, fit aimablement Olivier.

— Moi de même, monsieur le vicomte, fit avec empressement Deshumiers. Je me rappelle bien que monsieur votre père était venu ici, il y a une quinzaine d'années...

— Il y en a dix-huit ans, monsieur... et j'étais du village.

— Comme le temps passe! Eh! oui, on bâtissait ma maison... J'étais encore dans les affaires...

... Oh! de petites affaires à côté de celles qui occupaient votre pauvre papa... et où il ramassait des mille et des mille...

— Malheureusement, fit l'oncle avec un accent paternel qui forcément mettrait du baume sur la plaie qu'il allait rouvrir, — malheureusement ces affaires-là étaient compliquées. Elles se sont liquidées assez mal... et finalement, mon neveu est revenu chez moi parce qu'il sait que chez moi c'est chez lui...

— Naturellement, monsieur le comte, puisque vous n'avez pas d'enfant.

— Entre nous, mon cher voisin, Olivier est mon héritier. C'est ici qu'est sa petite

fortune en même temps qu'il devient d'aujourd'hui un habitant de Chateaufort. C'est là qu'il borne son horizon... là qu'il se créera une famille pour rendre heureux ses derniers jours.

... Oui, c'est là qu'il fera choix d'une petite vicomtesse qui ne redoutera pas notre médiocrité et trouvera au contraire qu'elle est bien compensée par un des plus beaux noms de la province.

... Parce qu'enfin, mon cher ami, la fortune, c'est bien, mais la considération c'est encore mieux, n'est-ce pas votre avis?

— Ah! monsieur le comte, je n'aurais pas parlé autrement, fit, d'un chaleureux élan, monsieur Deshumiers, Dauphinois finaud et qui avant même que l'oncle eût achevé se disait:

— Ouvrons l'oeil... Le vieux me propose peut-être une superbe affaire.

Il était de force à se mesurer avec l'oncle Stéphane, le père Séraphin Deshumiers.

Il avait, pendant trente ans, mené la terrible bataille de ceux que la vie a rejetés dans l'ornière, qui se disant: "Moi aussi j'aurai ma place au soleil", et qui finissent par la conquérir.

Son service achevé, il s'était embauché comme maçon et il était allé dans les Hautes-Alpes où on construisait, à ce moment, la ceinture des forts où des milliers d'ouvriers trouvaient de l'ouvrage.

Il était solide... il avait une volonté de fer. Avec cela, infatigable et hardi.

En peu de temps, il était devenu expérimenté dans un métier plus fatigant que difficile. Et il avait mis quelques sous de côté.

Alors l'ouvrier maçon, devenu sous-traitant, avait à son tour embauché une modeste équipe pour exécuter un petit lot de constructions sur lequel il avait gagné un peu d'argent...

Et quand sa réputation avait été faite dans ce monde d'ingénieurs, de conducteurs, de piqueurs où on a vite toisé un homme et sa valeur, Séraphin Deshumiers était devenu un entrepreneur... de plus en plus hardi, de plus en plus habile à flairer l'entreprise où il y avait de l'argent à gagner.

Alors, il s'était marié à une fille du pays qui, tout en faisant la soupe à lui et souvent aux ouvriers qu'il logeait et nourrissait lui avait donné une fille, la petite Céline.

Les entreprises de Séraphin Deshumiers allaient de mieux en mieux. On avait pris une bonne. La petite, recommandée aux Soeurs qu'on comblait de cadeaux, était élevée à leur école comme dans un pensionnat.

Alors la chance — la grande chance — était arrivée.

Deshumiers, hardi et un peu aventureux, avait placé ses premières économies dans des valeurs à lots.

Une obligation était sortie; il gagnait deux cent cinquante mille francs.

De ce jour une nouvelle idée fixe devait diriger sa vie.

Il voulait devenir un bourgeois... un gros... un vrai bourgeois... pareil à tous ceux qui affectaient de le regarder toujours de haut... comme lorsqu'il maniait la truelle...

Il s'était déjà bâti une maison confortable à la place même où était la masure et le petit b'en des pauvres vieux.

Il agrandit et embourgeoisa la maison... il arrondit... arrondit... arrondit la propriété au point d'en faire une des plus belles du pays...

Alors, monsieur Deshumiers — qui, au compte de l'oncle Stéphane et des autres malins du pays, devait avoir une vingtaine de mille francs de rentes au soleil, —

avait fait peau neuve... candidat modéré aux élections municipales — ami du curé — engagé jusqu'au cou dans la manifestation causée par l'expulsion des Chartreux.

Et cependant sa fille Céline préparait ses dix-huit ans, ses vingt, ses vingt et un ans ... et elle restait obstinément demoiselle.

Cela venait-il des souvenirs encore trop récents des grands-parents, pauvres diables dont la fin avait été si équivoque.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que la bourgeoisie ambiante hésitait à accueillir dans ses rangs cette famille qui avait tant envie d'y pénétrer.

Et, depuis l'autre jour — dans l'étude de Me Ducoudray — l'oncle Stéphane, frappé d'un éclair de lumière, s'était dit :

— Pour sauver Chateaufort et lui donner un renouveau de prospérité il y a un moyen... Je le tiens... A quelque chose malheur est bon. Et nous allons voir l'effet qui fera l'espoir d'un vicomte en vrai... dans le pays... sur les convoitises d'un gaillard qui n'ambitionnait qu'une alliance bourgeoise — et qui n'y parvenait pas.

.....

Au surplus, les joueurs en présence, — le vieux hobereau et l'ancien maçon — étaient des Dauphinois de pur sang, gens qui se comprennent, qui se devinent à une intonation de voix... à un clin d'oeil...

Et monsieur Deshumiers avait aussitôt élargi son sourire pour dire de son air le plus bonhomme :

— Mais, monsieur le comte, nous parlons, nous parlons, nous nous fatiguons à rester debout et nous oublions que c'est l'heure où les braves gens prennent l'apéritif.

... J'espère que vous voudrez bien, avec monsieur votre neveu, goûter l'eau de noix de madame Deshumiers. Avec une goutte de bon cognac, c'est avant le déjeuner,

un vrai velours sur la poitrine... Allons, messieurs, sans façon.

— Et avec plaisir, mon cher voisin.

C'était la première fois que l'oncle Stéphane entraît chez les Deshumiers...

Amenait-il—enfin !—un mari à Céline.

Et quel mari !

Séraphin Deshumiers y perdait son sang-froid.

Mais l'ancien maçon avait trop souvent joué le tout pour le tout, dans ses entreprises des forts de la frontière — ça lui avait donné de l'estomac.

Et au moment où il faisait passer ces messieurs dans l'intérieur de la maison, il se disait — tout comme l'oncle Stéphane d'ailleurs :

— Jouons serré !

.....

C'était bien l'habitation que supposait Olivier.

Séraphin Deshumiers avait compris cela en paysan qui se demande si on se moque de lui, quand on lui parle de style ou d'harmonie.

Tout était bien, pourvu que cela pût servir à l'usage à quoi on le destinait.

Quand Deshumiers introduisit ses hôtes dans la salle à manger ouverte sur la salle d'ombrage — la pièce méticuleusement propre où il y avait eu de tout temps... où il y aurait toujours une grande table ovale à rallonge, une douzaine de chaises de paille et puis rien autre que son bureau... son vieux petit bureau du temps de ses premières entreprises, — il eut, dans l'oeil, un éclair de satisfaction à constater que tout cela était bien en ordre.

— Donnez-vous la peine de vous asseoir, messieurs, à moins que vous ne préfériez, là-bas, sous les arbres...

— Oui, nous y serons très bien... et puis on pourra fumer sa pipe.

— Oh! ici ou là-bas...

— Non... les dames n'aiment pas qu'on les enfume...

Et pendant qu'ils allaient s'installer à une table de jardin entourée de chaises rustiques...

— Nous ne les dérangeons pas, au moins, ces dames?

— Vous voulez rire, monsieur le comte.

Et Séraphin Deshumiers appela, de ce nom que si souvent, là-bas, les maris donnent à leur femme:

— Eh! maman!

— Eh! maman!

A cet appel, d'une autre porte qui donnait aussi sur la cour ombragée, sortit une femme sans âge, sans signalement, une créature amorphe, de celles qui n'ont ni volonté, ni décision — humbles servantes de celui qui est le maître, qui l'a été et qui le sera toujours.

— Tiens, je t'amène deux voisins qui veulent goûter ton eau de noix.

— Oh! monsieur le comte... fit-elle, tout éberluée.

— Et monsieur le vicomte son neveu. Offre-nous ta marchandise et appelle ta demoiselle.

— C'est que... elle est dans sa chambre.

— Eh bien! va la chercher, ou envoie-lui la bonne.

— J'aime mieux... moi-même...

— Et allez donc!

Il se tourna vers l'oncle comme pour le faire juge:

— Elle veut toujours tout faire. Toute sa vie elle a été comme ça... Elle dit que c'est pour montrer aux domestiques... Et c'est notre petite qui est obligée de lui répéter toute la journée que lorsqu'on a une bonne c'est pour s'en servir.

.. .. .

Cependant, assez lestement, aidée de la bonne qui avait fini par se montrer — une forte gaillarde, tout ébaubie, elle aussi de servir ce vieux noble qui, pour la première fois, franchissait cette porte — elles avaient couvert la table du jardin de bouteilles, de carafes et de verres.

Et aussitôt, madame Deshumiers s'était esquivée.

— Je vais chercher Céline!

— Et ne sois pas si longue que lorsque tu l'adonises pour aller à la messe.

— Oh! si on peut dire!

Mais l'entrepreneur savait bien ce qui allait se passer.

Madame Deshumiers était restée longtemps... interminablement.

Et quand elle reparut, suivie de sa fille — on voyait bien que mademoiselle Céline avait mis de l'ordre dans sa coiffure et passé rapidement une blouse brodée qui n'était même pas complètement boutonnée.

Elle n'était ni bien, ni mal, cette mademoiselle Céline. Un peu beaucoup maniérée comme les timides qui ont peur de n'être pas assez correctes et exagèrent.

...Blonde d'une nuance filasse... avec une peau blanche et rose qui ne demandait qu'à se ponctuer de grains de son... Grande et bien faite, d'ailleurs, avec de jolis yeux marron clair et des mains — elle venait de les tremper rapidement dans l'eau, — des mains fines et petites...

... Des mains, dont Séraphin Deshumiers avait eu bien vite l'occasion de dire:

— Ce sont des mains de paresseuses. On voit bien qu'à part son piano, elle ne fait rien de ses dix doigts.

— Ah! mademoiselle joue du piano, demanda aimablement Olivier qui commençait — en dedans — à trouver l'aventure plutôt drôle et qui étudiait en amateur Mlle Deshumiers.

— Ah! s'écriait le père en riant, je vous crois qu'elle nous casse la tête avec... Enfin, quand ça m'embête trop, je m'en vais. La maman dit que ça l'amuse.

— Bien sûr, fit placidement Mme Deshumiers. Et puis nous savons bien que le piano fait partie de l'éducation d'une jeune fille...

— Alors, je suis sûr. Vous ne voulez pas le dire, monsieur Deshumiers, mais mademoiselle doit être très forte.

— Vous comprenez... je n'y connais rien. Tout ce que je sais, c'est que le professeur me coûte les yeux de la tête.

— Mais oui, mon ami, insistait orgueilleusement Mme Deshumiers, il me disait... tiens, la dernière fois... que Céline serait bientôt de la force d'une artiste.

— Oh! non, maman, protesta la blonde enfant. Il a dit que je pourrais bientôt essayer des morceaux de la force d'artiste.

— Ça revient au même, mademoiselle, quand on est arrivée à ce degré-là.

— Vous êtes musicien, monsieur?

— Un peu, oui... oh! pas trop!

Et l'oncle Stéphane cueillant au voi une idée géniale:

— Vous devez faire de la musique d'ensemble, mademoiselle...

— Avec mon professeur... quelquefois... oui, monsieur.

— Eh bien, Olivier... toi qui me parlais de ça, en chemin de fer... quand nous faisons le programme de ta nouvelle vie de campagnard... Je suis sûr que monsieur et madame Deshumiers t'autoriseraient à faire quelquefois un peu de musique avec mademoiselle Céline...

— C'est que... je ne suis pas d'une force d'artiste, moi. Une valse... un boston... un tango, je ne dis pas... Je m'en tire... mais je suis sûr d'avance que mademoiselle va me coller au mur... avec de la musique classique, hein! du Beethoven, peut-être...

ou du Schumann, pour varier... Alors moi je suis *knouck out*, tout de suite.

— On pourrait, insinua la jeune fille, commencer par de petits morceaux à quatre mains.

— Alors... fit-il galamment, pour petites mains, comme on dit dans les catalogues... Et à vous, mademoiselle, les morceaux sont toujours pour petites mains... parce que les vôtres... Vous devez ganter du cinq et demi?...

— Six et quart, fit-elle en souriant d'aise, tant elle trouvait le compliment bien amené.

— Oh! six et quart!... à Grenoble... où les gants sont honnêtes. Mais à Paris d'où j'arrive, on triche sur les numéros comme sur le reste. Vous gantez un six parisien, mademoiselle...

.. .. .

Et pendant que les enfants jacassaient maintenant et que la maîtresse de la maison s'occupait fébrilement, dans tous les coins, à des choses aussi indispensables qu'inutiles — les deux chefs de famille fumèrent.

L'oncle Stéphane se dit que le moment était venu d'engager une première escarmouche.

VIII

DONNANT, DONNANT

Olivier et Mlle Céline étaient là-bas, un peu plus loin, sous les arbres... Ils causaient... musique toujours...

L'oncle cligna de l'oeil comme pour mieux les voir... et se tournant vers son hôte:

— Regardez donc, voisin, s'ils feraient un joli couple et, maintenant qu'ils sont

tout près l'un de l'autre, comme le blond et le brun des cheveux se marient bien.

— Malheureusement, répondit Séraphin Deshumiers du tac au tac, c'est votre garçon qui ne songé pas au mariage.

— Lui! s'exclama l'oncle Stéphane... Vous voulez rire. Voyez donc la situation: il s'établit ici. Je vous ai dit que de la fortune de son père, il ne faut pas en parler. Olivier est mon héritier. Il aura ce que je laisse... pas un sou de plus. Eh! voisin, ça me donne le droit de parler en père, pas vrai?

— Comme de juste, approuva Deshumiers.

— Et s'il n'y songeait pas déjà, au mariage... je suis là pour y songer, moi.

Il s'interrompt en les montrant encore d'un clignement d'oeil.

— Seulement... voyez... il n'a pas l'air de s'ennuyer avec Mademoiselle Céline...

... De sorte que, si je lui dis un de ces jours...

Il s'arrêta encore.

— Au fait... qu'est-ce que je lui dirais? Le vieux habereau et l'ancien maçon se regardèrent... à la dauphinoise.

Et Séraphin Deshumiers qui comprenait bien que la bataille s'engageait:

— Il faudrait lui dire... Vous savez depuis longtemps, monsieur le comte, que moi, je ne suis jamais en retard pour payer l'équivalent de ce qu'on me donne... Chateaufvieux serait-il dans le contrat?

— Incessible et insaisissable. Pour que ses enfants soient assurés de l'avoir à leur tour.

— Ah! oui... c'est dans vos idées de noble. Vous tenez à cette bâtisse...

... Elle ne vaut cependant pas beaucoup d'argent.

— Les terres en seraient... naturellement.

— C'est du terrain médiocre, au-dessus du château.

— Je sais...

— Et il y en a pour?...

— Mettons soixante mille francs.

— Oh!

— Ça vaut même plus, puisque ça me rapporte, bon an, mal an, entre quatre et cinq mille francs... savoir si vous les trouveriez... L'argent ne va pas là, à cette heure... mais je ne veux pas chicaner là-dessus. Vous dites soixante mille... C'est donc soixante mille francs — et en bon argent moi... en argent comptant... que j'alignerais le jour du contrat.

Et sur une grimace expressive de l'oncle Stéphane:

— Après moi, les enfants trouveraient le reste.

— Oui. Vous avez cinquante ans... Vous êtes taillé pour aller à quatre-vingt-dix ans... Ils auront le temps de tirer la langue... —

— Ah! j'ai bien aussi mes petites misères...

— Et puis je ne veux pas chicaner non plus. Soixante mille francs, ça représente la valeur du château.

... Mais, ajouta-t-il avec un sourire pas rassurant du tout, — la valeur du petit écusson qui est sur la porte, nous n'en parlons donc pas?

Pris de court, Séraphin Deshumiers n'arriva pas, cette fois, à la réplique, pendant qu'avec le même sourire inquietant, l'oncle Stéphane expliquait:

— Vous savez bien, le petit écusson surmonté d'une couronne, qu'on pourra broder — oh! je sais comment les choses se passent — qu'on brodera sûrement sur les nappes, les serviettes et les draps de lit de madame la vicomtesse de Chateaufvieux...

Et la voix de l'oncle martela:

— Il vaut cent mille francs.

— Où voulez-vous que je les prenne!
s'écria l'ancien maçon épouvanté par avance de cette formidable brèche...

Mais le vieux habereau, tout en bonhomme:

— Moi?... Je ne veux rien, mon cher voisin. Nous causons... en bons amis que nous sommes et que nous resterons, quoi qu'il arrive. La sympathie qui semble naître entre ces enfants nous a amenés à échanger des idées... à ébaucher des projets qui sont surtout des rêves... tout à fait agréables...

... Et en attendant, fit-il en prenant son verre, à votre santé, à celle de Mme Deshumiers... et surtout de votre charmante fille... Car elle est charmante, heureux père...

Et élevant la voix:

— Eh bien, Olivier, tu n'as pas l'air de t'apercevoir que le temps passe...

— Quelle heure est-il donc?

— Il doit y avoir longtemps que le déjeuner est prêt et que la Michonne se mange les sangs à la cuisine... Fais tes adieux à ces dames...

— Pas adieu... mais au revoir, j'espère bien.

Et ils s'en allèrent du côté de la Michonne et de son déjeuner.

... ..

— Eh bien, faisait le vieux Dauphinois en regardant son neveu à la dérobée, qu'en dis-tu?

— Je dis qu'il y a des moments où nous devons être tous assez grotesques...

— Veux-tu bien retirer ce mot malsonnant... petit misérable...

Il baissa la voix:

— Tu ne te doutes donc pas que je le tiens déjà à cent cinquante mille...

— Cent cinquante mille... quoi?

— De dot, enfant dénaturé... Et je veux arriver à deux cents... et j'y arriverai... et il y aura encore de beaux jours pour Chateauxvieux!

... Entends glopir la Michonne qui nous appelle...

... ..

Et au même moment, dans la maison des Deshumiers:

— Comment le trouves-tu, Liline? demandait l'ancien maçon à mademoiselle sa fille.

— Il a l'air gentil... un peu trop moqueur.

— Comme tous les Parisiens. Alors... il te conviendrait?

— C'est lui qui ne voudrait jamais de moi... un noble...

— Un vicomte, parfaitement... avec une couronne que sa femme broderait sur ses draps de lit et sur ses chemises... Enfin... te conviendrait-il?

Mlle Céline haussa les épaules:

— Bien sûr. Mais tu me fais parler pour ne rien dire...

Et Séraphin Deshumiers regarda sa fille du même regard que l'oncle Stéphane avait en ce moment pour son neveu.

— Savoir... fit-il entre ses dents... Savoir, ma blonde...

IX

L'AUTRE BLONDE,

Mais cette blonde... ah! non!... elle n'empêchait pas Olivier de laisser aller sa pensée à une autre...

... A une blonde qu'il avait laissée à Paris... un bel oiseau rieur et chanteur... avec cette triomphante inconscience des jolies filles qui ont une mentalité d'oiselle...

... Une blonde qui était follement prodi-

gue sans être vilainement intéressée... et qui avait été gentille... très gentille avec lui, au moment où il partait, assommé, désespéré.

Cette petite Blanche!...

Oui, elle était bien capable de faire la nouvelle folie qu'elle lui avait annoncée... mieux que ça: promise.

Si l'idée lui en chantait, elle pouvait parfaitement être à Grenoble un de ces jours... demain...

Ce serait absurde... Une folie de vingt-quatre ou quarante-huit heures... qui lui coûterait, à lui, les yeux de la tête!...

Et elle, sans qu'elle parût seulement s'en douter, elle lui jetterait par les fenêtres de l'hôtel le plus clair de sa petite réserve... ses dernières cartouches...

Et cependant... il aurait été content de la revoir...

Il fallait renoncer à tout cela — courageusement, loyalement — puisqu'il avait accepté l'existence que lui faisait l'oncle Stéphane... celle qui l'amènerait peu à peu... insensiblement... à accepter l'idée d'un mariage avec cette grosse blonde qui, par chance, avait au moins des yeux agréables et de petites mains.

Ah! Dieu! que c'était mélancolique, ce pis-aller!... et que Blanchette, avec son gazouillis d'oiseau de luxe serait gentille de le lui faire oublier pendant quelques heures!

Le lendemain matin, après le premier déjeuner, Olivier arriva à la poste.

C'est un jeune visage — il l'avait aussitôt reconnu — qui apparaissait au guichet.

Et lui, tout aise d'être accueilli par ce sourire brun qui ressemblait si peu au placide sourire blond-filasse de mademoiselle Deshumiers:

— Bonjour, mademoiselle... Vous allez bien, depuis l'autre jour?

— Et vous, monsieur? répondit-elle, aussitôt égayée au souvenir de sa fâcheuse posture quand ils avaient fait connaissance. C'est à vous qu'il faut demander ça.

— Moi?... Très bien... intact... Je n'ai même pas un bleu...

— Vous pouviez vous casser quelque chose.

— Oui, c'est évident. Mais, vous savez, rien n'arrive qu'à son heure. Ce n'était pas écrit.

— Alors... vous êtes fataliste?

— Je suis... Je ne sais pas trop ce que je suis, ni ce que je serai demain, fit-il avec un sourire — celui-là, assez mélancolique. Cependant, pour le quart d'heure, je représente un monsieur qui vient voir s'il a, poste restante, une lettre à son adresse... Monsieur...

Elle ne lui laissa pas achever.

— Monsieur le vicomte de Chateauvieux... Je sais... Je sais...

— Alors, vous ne me demandez pas de pièces d'identité, mademoiselle Bertheliet?

— Mais non... Ici, tout le monde se connaît. Vous voyez bien que vous me connaissez aussi...

Tout en parlant, elle regardait dans le tiroir... le tiroir que déjà sa mère avait ouvert, la veille, sachant très bien qu'elle n'y trouverait rien.

Mais, cette fois, il y avait quelque chose au fond...

— Voilà, monsieur, fit la jeune fille en tendant à Olivier une lettre dont il prit possession avec un plaisir qu'il ne songeait pas à dissimuler.

— Je vous remercie, mademoiselle, au plaisir de vous revoir...

Et tout léger, se retenant pour ne pas déchirer déjà l'enveloppe, — il sortit lire sa lettre.

Pendant que la brunette:

— Ils sont vite faits, ses compliments, aujourd'hui.

.. .. .

Olivier prit le premier chemin qui, de la grande rue de Chateaufieux, mène dans la campagne... Il ouvrit sa lettre...

Et c'est lui qui avait maintenant un sourire attendri en savourant ces premiers mots:

“Mon chéri aimé”,

Puis il continua pendant que peu à peu le sourire changeait d'expression:

“Tu dois déjà être, dans ton Chateaufieux, un propriétaire rural qui ne pense plus qu'à ses foins et à ses moutons, mais qui ne se souvient guère de sa petite poulette blanche...”

“Oh! je ne t'en veux pas. Je sais bien que la vie ne peut pas être une joie perpétuelle et que les affaires sont les affaires.”

“Depuis deux jours on ne parle ici que de Saint-Perdoux, de toi et de ton krack.”

“Ceux de la bande usent leur salive à raconter que tu as été ratissé jusqu'à l'os, que sans ton vieux cousin, tu faisais le plongeur, et qu'au moins, tu es sûr, maintenant, de ne pas mourir de faim, en attendant de tuer le premier mandarin que tu rencontreras...”

“Ca, mon chéri, c'est Sidney qui le dit, quand il nous fait rire... parce qu'il peut se vanter de nous en avoir envoyé de bonnes, Sidney, depuis deux jours! Dieu! ce qu'il est rigolo!”

“Et puis gentil quand il veut. Tu ne te douterais pas comme il s'est inquiété de moi... comme il m'a dit de compter sur tui si j'étais dans la mouise... Enfin, un

tas de choses délicates et qu'une femme n'oublie pas.”

— Oui, murmura Olivier, c'est lui qui s'est offert le plaisir de m'annoncer ma ruine. C'est lui qui s'offre la joie de me faire oublier... bonne nature!...

... Mais ce n'est pas de ce cher ami qu'il s'agit... Vient-elle?

Et il reprit sa lecture:

“En causant avec lui et avec les autres, j'ai même compris que si tu deviens un homme sérieux... un propriétaire... je te rendrais un bien mauvais service...”

— Ah!

“... en venant te déranger au moment où tu ne songes pas plus à Paris, qu'à ta pauvre petite amie, monstre!”

— Et alors?

“Je me suis donc dit qu'il ne fallait pas lutter contre la destinée. Ce qui est fait est fait, mon pauvre chat. On s'est bien aimé, on s'aime bien, on gardera toujours l'un de l'autre, le souvenir chic, épatant... avec un gentil petit battement de coeur quand Olivier pensera à Blanblan et quand Blanchette pensera à Loli...”

Et elle avait signé:

“Ta petite Blanblan pour la vie.”

.. .. .

Olivier froissa la missive... et d'un geste dont il ne cherchait pas à dissimuler l'agacement et le dépit, il la fourra dans la poche de sa veste de velours.

— Eh bien quoi... C'est moi qui étais un imbécile de supposer qu'elle ne serait pas comme les autres. Allons donc! Toutes les mêmes; un homme à la mer, — un homme à liquider.

... Et puis, soupirait-il, elle a raison... cruellement raison.

... C'est dès à présent que je deviens, un paysan de Chateaufieux... comme mon oncle... comme tous les arrières-grands-pères.

X

LA BRUNE

Olivier marchait toujours.

Sorti du village, il s'était engagé dans un petit chemin, presque un sentier, qui s'en allait par là-bas, vers les futaies... il ne savait pas où...

... Mais où, derrière lui, voilà qu'il entendait un pas léger qui criait à peine sur le sable très sec.

Il se retourna.

C'est mademoiselle Berthelie qui était derrière lui.

Alors — et tout naturellement, — ce n'est plus au sourire de mademoiselle Deshumiers — oh! combien oublié! — que songea le vicomte de Chateaufieux — mais à celui dont l'accueillait la petite brunette de la poste...

Et avec un empressement que sa nervosité expliquait sans peine:

— J'ai de la chance aujourd'hui, mademoiselle... voilà que nous faisons le même chemin.

— Je suis même un peu pressée... je vais là-bas... jusqu'à cette maison derrière les arbres... vous connaissez?

— Rien, je ne connaissais rien du tout. Vous le savez bien. J'arrive ici chez le comte de Chateaufieux.

— C'est monsieur votrec ousin, je crois.

— Oui. Je l'appelle mon oncle... Je devrais dire "mon père" car, dans ma vie, il a joué plutôt le rôle de père adoptif... Je vais me fixer ici.

— Pour longtemps?

— Pour toujours... Et je venais à peine d'arriver quand je suis tombé de bicyclette et que vous avez procédé à mon sauvetage...

— Allons... vous n'étiez pas bien malade.

— Je n'en ai que mieux vu combien vous étiez bonne et secourable, mademoiselle Berthelie.

... Ça vous étonne que je sache déjà votre nom?... Eh bien, l'homme chez qui vous avez eu la charité...

— Oh!...

— Oui, c'est le mot qu'il faut dire: la charité de m'envoyer...

— Eh bien... Anginier?

— Quand je lui ai parlé de cette inconnue qui m'avait secouru d'abord... et puis tiré d'embarras... il vous a reconnue tout de suite.

— Vraiment!

— Oui, mademoiselle. Quand je lui ai dit que vous étiez brune... que vous aviez un charmant sourire... un peu moqueur... des dents admirables... il s'est écrié sans hésiter: "C'est mademoiselle Denise."

... Après quoi, il a ajouté que mademoiselle Denise, c'était mademoiselle Berthelie.

... Et de tout ce qui se passe plus loin que la maison de monsieur Deshumiers, notre plus proche voisin, je ne sais encore que ça...

... C'est certainement le plus joli de l'histoire, mais c'est peu.

... Alors, cette maison où vous allez?

Denise Berthelie n'était pas habituée, — oh! non, bien sûr, — à cette aisance souriante, galante et réservée à la fois... Jamais, si gentiment, on ne lui avait dit ces petites banalités de la politesse...

Et elle répondit à cet aimable garçon en lui montrant à nouveau le sourire

qu'il trouvait si joli :

— C'est la maison du médecin... du docteur Fournierol... Il a une fille, Claire, qui est mon amie.

... Et en ce moment, fit-elle orgueilleusement, je suis son professeur.

— Oh! de quoi?... Ce n'est pas indiscret, au moins?

— D'anglais, monsieur. Et je vais tout de suite aller m'assurer... parce que je ne suis par certaine de la trouver. Ces dames attendaient un mot de la grand'maman de Claire qui demeure à Lancey... sur le bord de l'Isère. Alors, si elles sont parties, ma leçon est flambée... Au revoir, monsieur.

— Au grand plaisir de vous revoir, mademoiselle.

.. .. .

Elle était partie... légère... décidée.

Et lui qui avait repris son pas de promeneur, il la regardait s'éloigner.

Oh! oui, quelle différence avec les poupées de Paris!

— Ah! Dieu! quelle différence aussi avec l'autre qui n'avait dans les idées que la mesquinerie de sa mère et la vulgarité de Séraphin Deshumiers.

L'autre qui entreprenait de jouer du Schumann comme son père aurait entrepris de construire les murs de soutènement d'une route.

Tandis que celui-là!

La voilà qui reparaisait... venant cette fois à sa rencontre...

Ils se prirent à rire tous les deux.

— Et cette leçon?

— Je l'ai manquée, Claire est à Lancey.

— Voilà un cachet de perdu.

— Non... Ça se paye en bloc.

— Ah! si c'est un prix fait...

— Mais oui, monsieur. Je peux même dire combien...

— Je vous assure que je ne demande pas...

— Je le dis tout de même. Claire a un sautoir qui me rend malade d'envie.

— Il est joli?

— Une merveille. J'en suis malade, je vous dis... Et je serai très fière de mon sautoir... Bien plus heureuse surtout que si ma pauvre maman s'était gênée pour l'acheter.

— C'est gentil... vous l'avez dit bien sincèrement, mademoiselle. Je suis sûr que vous l'aimez beaucoup, cette maman.

— Ah! monsieur... Elle le mérite si bien, Elle hésita... et puis, bravement:

— Elle a été un peu... raide, avec vous, hier matin...

— Vous croyez?... mais non.

— Eh bien, monsieur de Chateaufieux...

— Chateaufieux... Je ne sais jamais si c'est à moi, ni de qui vous parlez... Et il me semble que c'est mon oncle Stéphane qui a droit au nom de famille... Moi, je m'appelle Olivier, mademoiselle Denise.

— Eh bien, fit-elle, gentiment, monsieur Olivier, il ne faudra pas être très surpris quand votre oncle vous dira qu'il n'est pas ami... oh! mais pas du tout... avec maman.

— Oh! pourquoi?

— De même qu'il ne faudra pas vous apercevoir que maman prend pour vous parler l'air qu'elle devait avoir hier matin... et qui n'est pas son air habituel... je vous assure.

— Mais pourquoi... pourquoi?

Denise répondit:

— Maman et monsieur de Chateaufieux ont eu, voilà déjà longtemps, une histoire. Oh! pour une bêtise... à propos de la régularité d'un mandat... Ça s'est envenimé... C'est devenu dramatique... c'est allé à la direction, à Grenoble... et jamais ils ne se sont réconciliés...

— Je vais dire à mon oncle... commença Olivier...

— Ne lui dites rien, je vous en prie. De quoi aurais-je l'air, de vous avoir raconté ce cancan de village?... Et je me doute en effet que j'ai peut-être eu tort de vous en parler et que je ne suis qu'une petite sotte...

— Ah! je vous assure que non.

— Et puis, fit-elle en riant, c'est votre oncle qui a eu raison... à la direction... et c'est maman qui a reçu des reproches... Alors lui, il aurait beau être porté à l'oubli... au pardon... il y a maman...

— Qui ne désarme pas.

— Hélas!

— Eh bien, prenons-en notre parti. Il y a, comme cela beaucoup d'exemples dans l'histoire, vous savez. Il y a eu Rodrigue et Chimène, il y a eu Roméo et Juliette... il y a journellement, tous les enfants qui trouvent stupide d'épouser les querelles de leurs parents, surtout si elles sont absurdes...

... Et puis vous verrez que tout fini toujours par s'arranger...

XI

UNE ALERTE

Olivier s'en alla, lui, du côté de la Petite-Combe dont on voyait, d'en bas, s'éclairer la tache verte — et où il devait retrouver l'oncle Stéphane et Benoît.

Il fallait bien s'intéresser au domaine.

C'était maintenant son unique moyen d'existence... Trois ou quatre mille francs de rente... Cinq mille, quand la récolte était superbe.

Et c'était même l'avenir, ça... jusqu'au moment où une demoiselle de village... une demoiselle Deshumiers...

Est-ce que les quatre ou cinq mille

francs de rentes qui avaient cependant fait vivre l'oncle Stéphane... qui l'avaient fait vivre pauvrement, chichement c'est vrai... mais dignement, mais fièrement, — est-ce que cela ne valait pas mieux que cette fortune... que ces deux cent mille francs de dot qu'il faudrait payer en vendant à ces gens-là Chateauvieux... le nom... et lui-même!...

Et, encore cette fois, voilà que levant les yeux, il eut là-bas... déjà bien loin... la vision de la brunette aux joues d'ambre qui trottnait de son pas agile... de son pas décidé, toute petite, à présent, dans le chemin...

— Ah! murmura-t-il... rien que trois mille francs de rentes dans le château décrépit où chanteraient la jeunesse et l'amour...

Il n'acheva pas.

Il eut un soupir de regret...

Mais avec un autre soupir... celui-là d'indifférence et de résignation:

— Allons retrouver l'oncle Stéphane.

Olivier fut bientôt au pied de la petite colline que, là-bas, ils appellent une combe.

L'oncle était là, surveillant sans mot dire son métayer Benoît qui fauchait du regain de luzerne.

— Ah! te voilà, fit-il, en apercevant Olivier. Si tu n'avais pas dû venir, je serais rentré depuis un bon moment.

— Pourquoi donc?

— Je ne sais pas ce que j'ai... je suis tout patraque.

— Vous n'avez pas pris froid?

— Non. C'est, je crois, ce vent qui me fatigue... ce petit biset qui souffle de là-haut depuis ce matin. Ah! quand on devient vieux...

Et haussant les épaules pendant qu'il se levait un peu péniblement...

— Bah! c'est des bêtises de tant s'écouter que ça... viens que je te montre.

Il parlait... il s'enthousiasmait, oubliant son oppression et sa courbature... car rien ne l'avait jamais intéressé, celui-là, que la terre... la terre qui n'apporte de richesses qu'à celui qui la violente.

Mais cependant, à bout de souffle:

— Non... décidément, ça ne va pas. Je suis las, je suis lourd, je n'ai point de jambes... Ah! que c'est bête de devenir une vieille loque!...

... Enfin, après dîner, ça ira mieux.

... ..
Mais après le repas du midi, auquel d'ailleurs l'oncle avait à peine touché, ça n'allait pas du tout.

Mal de tête, frissons, courbature...

Et Olivier tout inquiet:

— Voulez-vous qu'on aille chercher le médecin? demanda-t-il au malade qui geignait maintenant en toussotant dans son vieux fauteuil.

— Dépenser cent sous pour cette fichaise? Allons donc!

Et il grommelait en claquant des dents:

— J'ai dû prendre froid... Je ne sais pas où ni quand, par exemple... oui... c'est un froid... j'ai froid jusque dans la moelle des os.

Et la Michonne qui n'était pas mieux d'avis que son maître d'aller manger de l'argent chez le médecin:

— Il faut vous coucher, monsieur... Et puis une bonne brique aux pieds, bien chaude... trois couverture sur le corps... et dans l'estomac un bol de bourrache plus chaude encore que la brique...

... Vous allez suer comme un cheval... Je viendrai voir pour vous changer de linge... et demain matin vous n'aurez pas plus de mal que moi...

— Elle a raison. Et toi, mon garçon, laisse-nous faire toutes nos petites cuisines... tu mes gênes... à demain.

— Enfin, Michonne, si vous avez besoin de moi... je ne sors pas de ma chambre.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur Olivier, j'ai l'habitude... et une bonne suée, voyez-vous, c'est souverain.

... ..
Mais le lendemain matin, il allait encore plus mal.

Le pauvre homme enfoncé dans ses couvertures montrait un visage tout congestionné, tout ardent de fièvre... La courbature était devenue plus générale, l'oppression plus douloureuse... une toux sèche, secouait, torturait sa poitrine pendant qu'il haletait péniblement.

— Ça me déchire... Est-ce que je vais y rester... cette fois?

— Oh! tant pis, fit Olivier à la Michonne qui constatait avec stupeur... avec consternation... combien peu d'effet avait produit son remède souverain, — tant pis, nous allons faire venir le médecin.

— Ma foi... c'est peut-être bien pensé... mais jamais je n'aurais cru... Je vais dire à Benoît qu'il y passe tout de suite.

— Non, il a trop le pas montagnard. ...Je ferai la course bien plus vite que lui.

— Vous savez où c'est, monsieur Olivier?

— Oui, je sais.

... ..
L'instant d'après, il arpentait le chemin — qu'il connaissait depuis la veille... celui où il avait rencontré mademoiselle Berthelier.

Par bonheur le médecin n'était pas encore sorti pour aller à ses visites.

Et Olivier aussitôt introduit dans son cabinet :

— Je me présente moi-même, monsieur le docteur. Je suis le cousin du compte de Chateaufieux.

... Et je viens à vous, parce que depuis hier soir, nous sommes dans l'inquiétude, — mon oncle... oui, je l'appelle mon oncle... s'est senti malade... on l'a couché...

— Eh bien... nous allons voir...

Il prit son chapeau... appela sa bonne :

— Je rentrerai avant midi. Si on vient pour me parler... faites attendre.

Ils sortirent...

Et ils n'avaient pas fait dix pas dans le sentier qu'un homme — un homme qui était certainement du pays, — arrivant sur eux :

— Ah! j'allais chez vous, monsieur Fournérol.

— Mais vous n'êtes pas malade, j'espère bien, mon brave Morissel?

— Moi? oh! non. C'est la patronne qui ne va pas bien.

— Madame Deshumiers?... Qu'est-ce qu'elle a donc?

— Ce qu'elle a? Ils n'en savent rien et c'est même pour cela que je viens vous chercher, monsieur le docteur.

... Madame a eu comme un coup de froid. Ce qu'on lui a fait toute la nuit pour la soulager ne paraît pas plus que sur la main... Et elle est dans son lit qui grelotte la fièvre...

— Eh bien, répondit le docteur, j'y passerai en sortant de chez monsieur de Chateaufieux où je vais de ce pas.

— Ah! monsieur le comte est malade aussi, fit le domestique tout surpris.

— Je me figure même que son mal et celui de madame Deshumiers se ressemblent beaucoup...

— Alors... ils se le seront donc passé avant-hier...

— Est-ce qu'ils étaient ensemble?

— Oui, docteur, confirma Olivier.

Mon oncle est allé avec moi chez ses voisins avec qui il voulait que je fisse connaissance. Nous y sommes restés assez longtemps.

— Dans ces conditions, oui, la contagion est possible...

... Et puis j'en ai déjà trois autres dans le même cas... C'est une petite épidémie d'influenza... que le vent de nord-est nous a apportée, ces jours derniers, de ce village qu'on voit là-haut et où la grippe sévit depuis plus d'une semaine...

... Vous venez donc, monsieur de Chateaufieux, cultiver ceux de votre oncle.

— Oui, docteur. Je reviens habiter la vieille maison des aïeux.

— Eh bien, je vous en fais mon compliment. C'est excellent, pour le corps aussi bien que pour l'esprit, de reprendre pied dans sa province originale.

— Quand on était déraciné depuis trop longtemps, n'est-ce pas?

— Mais oui. Les hommes, comme les arbres, se trouvent mieux du sol natal que de tous les autres. Vous le verrez... et bien vite, monsieur de Chateaufieux.

.. .. .

Tout en causant ils étaient arrivés à destination.

Le docteur Fournérol examina, auscultait, percuta le malade qui, maintenant, grelottait la fièvre qu'il suait tout à l'heure, — et qui ne cessait de répéter :

— Ça n'en vaut pas la peine... c'est un coup de froid...

Mais quand le médecin eut terminé son examen :

— Non, monsieur de Chateaufieux, c'est une forte grippe que vous avez attrapée là. Je m'en doutais d'avance... et je me doute aussi que je vais avoir, ces jours-ci,

pas mal de besogne. La grippe se promène dans toutes les maisons de l'agglomération.

Et le docteur formula son ordonnance.

...A demain, monsieur de Chateaufieux. Je vais chez votre voisin, monsieur Deshumiers.

— Il est malade... aussi?

— Pas lui, madame.

— Qu'a-t-elle?

— Oh! je me doute bien... Comme vous.

Vous allez tous y passer.

— Olivier, fit l'oncle Stéphane, en tournant péniblement les yeux vers son neveu... tu iras demander des nouvelles...

— Oui, oui, mon oncle.

— C'est entendu... mais nous nous occupons d'abord de vous.

— Oh!... moi...

Et le malade eut une bizarre grimace...

... Une grimace qui voulait peut-être dire:

— Moi... mon testament est fait et bien fait... je peux m'en aller... C'est là-bas qu'il faut que l'affaire marche.

.. .. .

Lorsque Olivier reconduisit le docteur jusqu'au portail de Chateaufieux que la Michonne ouvrait cérémonieusement:

— Enfin, lui demandait-il, ce n'est pas inquiétant?

— Quel âge a votre oncle?

— Je ne vous dirai pas au juste... mais il a passé la soixantaine.

— A cet âge-là, on ne peut pas pronostiquer avec certitude les suites d'une maladie si insidieuse que l'influenza, surtout quand elle est un peu intense, comme celle-là.

... Une grippe infectieuse, à cet âge, peut si vite devenir une pneumonie... ou s'attaquer à tant d'autres points faibles de l'organisme...

... Mais je ne veux pas vous effrayer. Votre oncle est solide. Il faut l'empêcher de faire des imprudences — et alors tout ira bien.

... En revenant de chez M. Deshumiers, ça ne me détournera pas de mon chemin... puisque c'est tout à côté... et j'appliquerai la teinture d'iode moi-même.

.. .. .

Une demi-heure plus tard le docteur reparaissait.

— Eh bien, demanda Olivier au docteur, madame Deshumiers?

— Oui, c'est aussi l'influenza. Je crois même la pauvre dame encore plus sévèrement touchée que monsieur de Chateaufieux.

— Oh! vous redoutez...

— Mais non... D'abord si je redoutais quelque chose, le secret professionnel m'interdirait de vous le dire...

Le docteur poursuivit:

— Et dans le cas de madame Deshumiers je ne prévois rien que ce que nous devons normalement prévoir.

XII

AU GRAND AIR

C'est ainsi que l'épidémie d'influenza se promena dans presque toutes les maisons du village — épargnant cependant assez visiblement ceux et celles qui, de confiance aux drogues du docteur Fournrol, s'aseptisaient le gosier avec le gargarisme dont il ne perdait pas son temps à leur indiquer la formule.

Voilà pourquoi Olivier de Chateaufieux passa à travers les microbes de la grippe et qu'il y fit aussi passer la Michonne, assez disposée, par tempérament, à essayer

les remèdes... surtout quand ils étaient mystérieux...

De sorte que la plus élémentaire prudence, doublée des formelles recommandations du docteur Fournierol, interdisait d'aller — sans une nécessité absolue — respirer, auprès des malades, les miasmes dont ils étaient un réceptable épidémique...

Et les rapports entre les Deshumiers et les Chateavieux se bornaient, chaque matin, à cet échange de politesses entre la Michonne, qui sonnait à la porte de l'entrepreneur, et Morissel, qui venait l'entrebâiller :

— Comment ces dames vont-elles aujourd'hui ?

— Ces dames remercient beaucoup monsieur le comte; mais elles sont toujours bien "fatiguées". Et lui, comment va-t-il ?

— Ah! pèchère, pas fort non plus.

— Et Benoît ?

— Toujours à plat de lit.

— Enfin... concluait-ils tous les deux, il faut bien supporter ce qu'on ne peut pas empêcher...

... Va-t'en quand même au bon air, Olivier... Ça vaut mieux que tous les gargarismes de ton Fournierol, grognait l'oncle.

.. .. .

Olivier alla donc se promener, et il s'en alla machinalement, ce jour-là, dans ce petit chemin qui commençait à lui devenir familier depuis que, l'autre matin, il y avait fait cette jolie... oui, cette exquise rencontre...

Et quand il y fut engagé, c'est mademoiselle Berthelier qu'il y rencontra encore...

Mademoiselle Berthelier qui débouchait du petit sentier qu'on prend pour aller chez le docteur Fournierol... et qui revenait toute désappointé, — c'était bien visible.

— Oh! mademoiselle, s'écria-t-il, vous avez une contrariété?...

— Ça se voit donc? Bonjour, monsieur de Chateavieux.

— Bonjour, mademoiselle Denise... Vous constatez que moi... je me rappelle les noms... les noms de baptême...

— Moi aussi, fit-elle en riant.

... Mais, tout de même... ce n'est pas une raison... Voilà quatre fois que nous nous rencontrons... et sur les quatre, il y en a deux qui ne devraient compter que pour une... Je vous assure, après cette sommaire intimité, on peut encore dire "monsieur de Chateavieux".

— Enfin... vous riez... alors, c'est que votre contrariété n'a pas été bien grosse, mademoiselle Berthelier.

— Dieu merci, non... Toujours pour ma leçon d'anglais. Je viens de la rater.

C'est lui qui se mit à rire.

— Ah!... c'est encore à cause de ça ?

— Mon Dieu oui... Oh! il faudra bien que vous en preniez l'habitude. — Ici, les incidents de la vie sont toujours les mêmes... on arriverait presque à les pressentir... à les deviner...

Il riait de plus belle :

— Vous allez voir comme c'est vrai, ce que vous dites.

... Vous venez de chez le docteur... où on vous a répondu que mademoiselle Fournierol était au lit avec 39 degrés de fièvre et que ce serait très imprudent d'aller vous exposer à prendre son mal.

— Très exact. Vous étiez donc caché dans un coin ?

— ...Pas même invisiblement... J'aime mieux manquer de prestige et avouer la vérité. C'est tout bêtement le docteur qui nous a appris, ce matin, en venant voir mon oncle, que sa fille avait pris elle aussi l'influenza et qu'elle était au lit avec une forte fièvre...

— C'est vrai, monsieur de Chateauvieux est malade...

— Comme tant de gens...

— Comme madame Michelon...

— Connais pas.

— Une amie de maman.

— Comme madame et Mademoiselle Deshumiers.

— Vos voisins.

— Oui. Mais au moins, chez vous, il n'y a personne d'atteint?

— Non, maman va bien.

— Demandez donc au docteur de ces gouttes qu'il fait prendre en gargarisme.

... Moi qui suis entre mon oncle et son métayer Benoît, tous les deux au lit, je n'ai pas de mal... et la Michonne, notre servante, qui prend aussi des gouttes, n'en a pas plus que moi.

Elle le regarda avec ses grands yeux un peu moqueurs:

— Vous voyez bien que vous ne savez pas tout. Madame Fournierol m'en a donné des gouttes... Je me suis même gargarisée chez elle tout à l'heure. Voici le flacon.

Du petit sac qu'elle tenait à la main elle sortit la minuscule fiole:

— Je vais en faire prendre à maman... Et nous dirons à la grippe: Grippe, que me veux-tu?

— Seulement... jusqu'à nouvel ordre les leçons d'anglais...

— Eh bien... en attendant, j'irai me promener...

— Justement, le docteur me le recommandait; par ce temps-là, il faut beaucoup prendre l'air...

... Pas par là-haut, faisait-il en montrant le village perdu dans la montagne.

... C'est de là-haut qu'elle arrive, l'épidémie...

— C'est bon à savoir. J'irai en bas... Il y a des petits endroits d'où on a, sur la

vallée du Graisivaudan, une si merveilleuse vue...

— C'est vrai... vous les connaissez, vous, les bons endroits... Sont-ils loin? demanda Olivier.

— Bien sûr que non... Il y en a un tout près... à quelques pas d'ici, répondit Denise.

— J'ai peur d'être indiscret en vous demandant de m'indiquer...

— Allons... venez... vous m'avez trop gentiment signalé le remède contre l'influenza...

... Et puis je suis bien aise d'avoir votre impression...

... Vous me direz, monsieur de Chateauvieux, si nous nous vantons quand nous affirmons que le Dauphiné est le plus beau pays du monde...

... Venez... c'est à deux pas.

... ..

Un moment après, ils étaient au tournant d'où l'on découvre brusquement l'incomparable vallée que l'Isère traverse en sinuosité miroitantes — comme s'il y coulait un large ruban d'étain.

— C'est admirable, fit Olivier.

— Ce pays est le plus beau de la terre, murmura-t-elle avec une émotion profonde.

— Vous êtes Dauphinoise?

— Je suis née là-bas... à l'extrémité de la vallée.

— En ce moment, fit-il, tout ému lui-même, je suis heureux d'y être. C'est la vie, la vraie vie...

— Et ça ne vous a rien fait, de quitter Paris?

— Si... on est bête... sur le moment, ça m'a fait.

— Alors... pourquoi donc êtes-vous venu?... Elle rougit tout à coup...

— Oh! je vous demande là des choses...

— Et il vaut bien mieux que je vous les dise, moi... oui, bien mieux que si on les racontait tout bas, quand je passe... en supposant que je les cache...

Elle le regardait maintenant avec ses grands yeux étonnés...

Et lui:

— Je suis venu... parce qu'il fallait... il le fallait même absolument.

Non... elle ne comprenait pas... pas du tout...

Et elle disait à mi-voix... comme se parlant à elle-même:

— Quitter Paris... la grande ville... des arts, du luxe, du plaisir... Quitter Paris quand on est libre... quand on est riche...

Il secoua la tête.

— Je ne suis pas riche, mademoiselle Denise. Je suis ruiné.

— Oh!...

— J'ai perdu tout ma fortune...

— Perdu...

— Oui, comme ça... en vingt-quatre heures... Un monsieur me l'a volée... un monsieur très chic... et qui en a volé bien d'autres que la mienne... Il s'est offert son petit krack de quarante ou cinquante millions...

... Et quand bien même ce monsieur — ou les gendarmes — me rapporteraient tout ce qui m'a été volé, — (une simple supposition qu'il n'est pas même, hélas, une espérance), — je vous assure que je n'en prendrais guère envie d'y retourner, à Paris. Le pays natal est plus sain.

Denise n'en croyait pas ses oreilles.

Elle s'était imaginée... comme sa mère... comme tout le monde autour d'elle... que ce vicomte de Chateaufieux revenait chez son vieux parent pour s'entendre avec lui... pour se faire régulièrement attribuer le château... pour y reconstituer le grand domaine d'autrefois... celui dont les anciens

du pays avaient, dans leur jeune temps, entendu les vieillards d'alors raconter la splendeur qu'eux-mêmes n'avaient pas connue.

.. .. .

La petite Denise regardait avec des yeux charmés — tout nouveaux — ce Chateaufieux qui semblait, en parlant, descendre d'une cime inaccessible pour se rapprocher d'elle.

Et quand Olivier lui demanda d'un ton très doux avec cette bonne humeur, oui, parisienne, derrière laquelle on ne sait plus s'il y a un attendrissement ou une plaisanterie:

— Ça vous ferait peur, à vous, un mari qui serait un petit cultivateur et qui vous aimerait mieux qu'un grand propriétaire?

Elle rougit encore... et brave et franche:

— Il ne faut pas me le demander, parce que... je ne suis pas fiancée, non... mais maman m'a dit que je ferais bien d'épouser un monsieur... Alors... inutile de bâtir des châteaux en Espagne...

Il avait eu instinctivement le coeur serré et le rustaud qui devait être là... tout près... faisant la cour à la mère pour obtenir plus aisément sa fille...

— Un jeune homme... d'ici?..

— Oui.

— Votre égal par les dons de l'esprit... par la hauteur de l'éducation?

— C'est le fils d'un paysan. Aidé de ma petite dot, il aura une belle situation... Il est très intelligent... pas très instruit, pas très affiné... positif comme ils le sont tous, ici... Mais je crois qu'il est bon... J'espère qu'il m'aimera...

— Et vous, vous l'aimez?

Elle ne répondit pas. Il répéta avec plus d'instance et, une soudaine émotion:

— Vous l'aimez?

Elle eut un mouvement de tête presque imperceptible... mais qui répondait : non.

Et lui qui se sentait aussi, en ce moment, un irrésistible besoin de franchise... Pourquoi?... Ah! le savait-il seulement?... Lui, il dit à la jeune fille... doucement... presque tendrement :

— L'amour, mademoiselle Denise, il ne peut s'installer au foyer que lorsqu'il y a trouvé cette égalité qui identifie l'idéal de l'un et celui de l'autre.

... L'amour, il n'y en aurait jamais entre la jeune fille à laquelle on m'a présenté, un peu par surprise, il y a trois jours.

— ...Et qui a la grippe aujourd'hui... fit Denise sans pouvoir s'empêcher de sourire.

— Vous avez deviné. Soyez discrète, je vous prie. Je ne voudrais pas désobliger ces braves gens qui n'ont manifesté à mon égard que des intentions... très flatteuses.

... Mais voyez-vous, malgré la fortune de cette jeune fille... une fortune qui est considérable, prétend mon oncle, — j'aime mieux les quelques milliers de francs que je trouverai en remuant le sol de Chateauvieux... et je ne ferai pas s'envoler à jamais l'espoir du bonheur que le hasard — je dis mal — que la Providence peut mettre demain... peut-être aujourd'hui... sur ma route.

... Faites comme moi, mademoiselle Denise, ne barrez pas votre route au bonheur de demain.

Olivier avait spontanément tendu la main à Denise.

Elle y mit la sienne qui s'y posa avec un frissonnement d'aile d'oiseau.

Et il répéta doucement :

— Le bonheur de demain, mademoiselle Denise, ne le perdons pas par faiblesse... par lâcheté...

... Je viendrai demain après-midi voir ce beau site devant lequel j'ai encore mieux

retrouvé mon âme dauphinoise.

... Je n'ose pas vous demander...

Et elle, toute troublée :

— J'y viendrai peut-être aussi.

XIII

IDYLLE

Qu'était-il alors arrivé?

Ils avaient pris tout naturellement... tout instinctivement... la gentille, puis la charmante... puis la délicieuse habitude.

Là-bas, dans le village devenu une véritable infirmerie, les commères avaient assez affaire de soigner leurs malades.

On était trop occupé pour prendre garde à ces amoureux qui se rencontraient... oh! pas en secret, pas en mystère... simplement au bord du chemin qui tourne tout à coup.

Il est vrai qu'il n'y en avait que bien peu qui passaient par là, l'après-midi, où, quand il fait beau, tous les gens valides sortis de chez eux sont aux champs.

Et dans ce chemin public — qui était presque toujours exquisement solitaire — Denise Berthelier, depuis le commencement du mois, avait fait un grand voyage.

Olivier, lui aussi, était parti de tout son désir... et puis de toute sa sincérité... à la conquête d'un bonheur qu'il ne voyait plus maintenant que sous la forme d'une brune aux yeux gris sertis de noir — qui viendrait changer en paradis le vieux château délabré après l'avoir fleuri de toutes les fleurs de sa jeunesse et de son amour.

Voilà déjà des jours et des jours, — non pas qu'ils ne se cachaient plus rien... puisque du premier moment ils s'étaient fait leurs confidences — mais qu'ils parlaient de l'avenir — comme s'il leur appartenait déjà, merveilleusement semblable à leur rêve.

Et, ce jour-là, voyant Denise arriver presque en même temps que lui, il avait eu, tout autour — un rapide regard pour s'assurer s'ils étaient seuls...

— Bonjour, Denise chérie.

— Bonjour, Olivier...

Sur ses mains un peu craintives, il avait mis un long... très long baiser...

Et pendant qu'elle se blottissait sur les pierres du bord de la route, tout près de lui :

— Rien de nouveau chez vous ?

— Rien... et chez vous ?

— Mon oncle va beaucoup mieux. Le médecin lui a permis d'aller au soleil dans le jardin... Les poumons sont en bon état... Et il paraît qu'il a été bien malade... C'est seulement aujourd'hui que le docteur le dit.

— Il vous a donné des nouvelles de Claire ?

— Ça traîne un peu... ça va du bon côté, cependant... Mais cette épidémie est si bizarre... le mal dure indéfiniment... Tenez... nos voisins ne peuvent pas se remettre d'aplomb.

— Alors... tous les matins, votre Michonne va faire sa visite...

— ...A Morissel, oui...

— Et votre oncle écoute son rapport.

— Enfin... dans quelques jours, il pourra y aller si le cœur lui en dit... maintenant qu'il est immunisé...

— Et quand il voudra vous y mener ?...

— Il ne voudra pas, ma chérie.

— Oh ! pourquoi ?

— Parce que, avant sa première sortie, demain peut-être, je l'aurai mis au courant.

... J'ai attendu... je ne vois pas trop pourquoi... je sais bien que le docteur disait : Evitez les émotions... mais il me semble qu'il ne parlait pas des désagréables.

— Sera-t-elle agréable, celle-là ?

— Allons, il n'est pas fou. Il sera émerveillé... ébahi de ma bonne chance...

— Alors... il faut que je me hâte aussi de le dire chez nous.

— Et ce sera la fin du joli petit mystère...

— Oh ! Olivier... un mystère qui ne se cache pas beaucoup... Je me demande même comment on n'est pas encore allé faire des racontages à maman.

— Il vaut tout de même mieux que ce soit vous, ma Denisette.

— Vous savez bien pourquoi je ne m'y décidais pas...

— La brouille...

— Oui, cette bêtise... ça m'a retenu... et j'ai eu tort... mais enfin... à la première occasion, moi aussi... ce soir peut-être...

— Alors, on sera des fiancés, Denisette. On commencera à faire des projets.

— Oh !... il me semble qu'on ne fait pas autre chose, ami cher...

— Oui... seulement, ils ne sont pas officiels... Il manque une formalité. L'oncle Stéphane n'a pas encore dit : C'est ici que vous vous installerez... c'est là que je conserverai mon chez moi.

... Chérie, nous serons des paysans, nous. Et ce sera bon... ce sera délicieux d'être des paysans attachés à la terre...

... Honneur à Chateaufieux, petite Denise toute en vaillance !

— Et puis vous savez bien, Olivier, j'ai ma dot...

— Ne parlons pas de ça.

— Pourquoi... voilà assez longtemps que maman la prépare... Dame... elle n'est pas grosse... mais enfin...

— Non... n'en dépouillons pas votre mère. Bien entendu, elle ne restera pas à son bureau... Nous la prendrons avec nous... Alors, il vaudra mieux qu'elle puisse apporter sa part... cela lui semblera plus ho-

norable... Nous arrangerons cela... vous verrez.

— Cher Olivier... Vous ne l'avez pas revue?

— Si... l'autre jour. Le père Dupont...

— Le facteur...

— ...m'a dit que j'avais une lettre poste restante. Je suis allé la chercher.

Il riait maintenant de bon coeur:

— Petite Denise, c'était mon billet de sortie de l'enfer parisien... la dame m'apprenait qu'elle avait repris sa liberté. Oui, c'est ainsi que les choses se passent à Paris... On se dit au revoir... et l'affaire n'a pas plus d'importance.

Elle le regardait du coin de l'oeil.

C'avait été une de ses craintes au début de leur rapprochement, cette pensée qu'il arrivait ici, après avoir mené à Paris une vie de plaisir... et qu'il la regrettait peut-être plus qu'il ne voulait l'avouer.

Mais non: jamais il n'avait parlé de tout cela qu'avec un parfait détachement.

Et il en avait parfois sur les lèvres, comme une petite crispation d'écoeurement...

Ah! pourvu que ce fût vrai, cela, que ce fût bien vrai!

— Sur quoi, petite Denise, si l'oncle va bien demain, je commencerai le récit que vous viendrez achever avec moi...

— Quand maman aura eu, elle aussi, sa part de la confiance...

— Et alors... ô ma chérie!...

Il avait repris la main mignone qu'elle lui abandonnait à présent avec moins de crainte.

Et dans un baiser plus long... plus tendre encore... qui faisait se fermer à demi les yeux gris sertis de noir:

— Petite Denise... Je vous aime... Je n'aimerai jamais que vous... Je vous jure que je vous serai loyal... fidèle... et rien de ce serment ne me coûtera, parce que je

vous aime... je vous aime...

Elle s'était un peu renversée sur les pierres qui lui faisaient un banc admirable.

Elle le regardait à travers les cils de ses yeux noyés... et elle lui répondait doucement:

— Moi aussi je vous aime, Olivier... je vous aimerai toujours...

XIV

CELLE QU'ON N'ATTENDAIT PAS

Ce sont les moments où les amoureux ne font guère attention à ce qui les entoure.

Les coups du sort, ils ne les craignent plus. Les coups de foudre, ils les méprisent.

Et cependant, au son d'une voix qui retentissait, tout près de leurs oreilles, ils eurent le même mouvement de frayeur.

C'était madame Berthelier, l'oeil chargé de colère et le chapeau en bataille, qui apparaissait à l'angle du chemin, tout près, oui, tout près de l'admirable banc de pierre où ils avaient oublié les curieux indiscrets et les mères courroucées.

Elle n'arrivait pas là par hasard, la receveuse de la poste de Chateaufort.

Madame Berthelier savait où elle allait.

C'est, ce matin, madame Michelin, maintenant guérie, qui était venue la trouver.

En voyant la vieille dame ouvrir la porte du bureau, madame Berthelier s'était empressée:

— Bonjour, chère amie, je vais appeler Denise.

— Non, ne l'appellez pas.

— Pourquoi?

— Il y a, ma chère amie, que, depuis près d'un mois, le neveu... enfin... le pa-

rent du père Chateauvieux est installé ici.

— Je sais... je l'ai même vu... Il vient recevoir, poste restante, des lettres qui empestent des odeurs...

— Eh bien, les parfums parisiens ne lui suffisent pas, à ce joli coeur qui, entre nous, n'est venu ici que parce qu'il était complètement ruiné... qu'il n'a plus que des dettes... et qu'il est arrivé chez son oncle... son parent... comme un mendiant.

— Comment savez-vous ?

— Tout le monde le sait maintenant et c'est parce qu'il le voyait complètement ruiné que son oncle... son parent... lui a dit :

“Tu n'as plus rien que ton nom, négocie-le un bon prix... et, pour cela, adresse-toi à des gens que ton offre va rendre fous de vanité.”

... Et de ce jour, il lui a fait faire connaissance avec les Deshumiers.

— ...Qui ne savent pas comment marier leur fille...

— Oui, qui ne savaient pas, mais qui savent à présent...

— Et vous... Comment avez-vous appris ?

— Oh ! ma chère amie, je suis bien renseignée. Ma bonne est amie avec la vieille Michonne du père Chateauvieux.

... La Deshumiers et sa grande blondasse de fille ont été grippées toutes les deux... et elles ne sont pas encore guéries.

... Il s'ensuit que ni l'oncle, ni le neveu ne peuvent aller leur tenir compagnie : ce ne serait pas convenable ; mais, tous les matins, c'est réglé, la Michonne va prendre de leurs nouvelles et en donne du père Chateauvieux qui n'est pas tout à fait non plus remis de sa grippe.

— Et pendant ce temps, le jeune, le Parisien.

— Pendant ce temps, il s'amuse, ce garçon ; et si vous ne savez pas comment, je

vais vous l'apprendre, moi, attendu que je viens d'en être informée.

... Ah ! ma pauvre amie, gémissait-elle en levant les bras au ciel, si je n'avais pas été, moi aussi, malade, comme vous avez vu... malade à mourir... j'aurais été prévenue plus tôt... et je vous aurais avertie tout de suite...

— Avertie... vous me faites peur !... Qu'allez-vous m'apprendre !

— Que tous les jours, ce godelureau se voit avec votre fille...

— Denise !... des rendez-vous !... où ça ?

— Allons... n'en supposez pas plus qu'il n'y en a, pauvre mère ; leurs entrevues n'ont rien de secret... C'est sur la grande route... mais assez loin du bourg pour qu'on ne soit pas trop dérangé... Et tous les après-midi...

Oh ! petite malheureuse !... Voilà donc où elle va, pendant que Mlle Fournierol est malade !... Où ça ?... ma bonne amie, où ça ?... Vous voyez bien que je deviens folle...

— Au tournant du chemin du bord de la montagne... Là où il y a de grosses pierres éboulées... à l'endroit du point de vue.

— Je sais..., je sais... vous dites l'après-midi ?

— Oui... mais d'ici là... allez-vous parler à Denise ?

— Vous me prendriez bien pour la dernière des dindes ! Je ne la suis pas, madame Michelin. Je ne broncherai pas, pendant le déjeuner. Denise ne se doutera pas de ça...

Elle fit claquer une de ses fortes dents sous son ongle.

— Et, cet après-midi, oui, je veux laver la tête à cette petite sottie... à cette petite folle, mais je veux surtout lui dire son fait, à l'autre...

.. .. .

Et impénétrable pendant le déjeuner, Mme Bertheliey apparut — comme la tête de Méduse, — pour procéder à l'exécution sommaire de ce petit scélérat qui avait bien, d'ailleurs, de qui tenir... parce que tous ces Chateauxvieux, à commencer par l'autre, — son ennemi à elle, — tous ces Chateauxvieux ne valaient pas la corde pour les pendre... tous... tous...

Elle débouchait du tournant...

Ah! ce ne fut pas long!... et la mère de Denise n'en était pas à chercher ses exodes.

— Ici!... dans cette attitude!... en cette compagnie!... Il était temps qu'on me prévint... Malheureuse folle qui es déjà la risée...

— Maman!...

— Madame!

Les deux mots — les deux cris de protestation s'étaient croisés... mais ce n'est pas cela qui allait arrêter madame Bertheliey.

— D'abord, vous, monsieur, signifiait-elle violemment à Olivier, vous allez peut-être me laisser parler à ma fille... d'autant que vous n'y perdrez rien. Chacun son tour.

— Maman... répéta Denise éperdue... laissez-le s'expliquer... ses intentions sont si honnêtes... oui, maman, si loyales...

— C'est ce qu'il te raconte, pauvre folle, pendant que l'autre en dit autant à la fille Deshumiers... qui est riche... très riche et peut rebâtir le château, elle... parce qu'il ne peut pas, lui... il est ruiné...

— Madame, parvint enfin à faire entendre Olivier, je vous jure... J'étais à la veille de vous envoyer mon oncle... Il serait déjà venu s'il n'était pas malade...

Mme Bertheliey répondit toujours avec le même emportement:

— Et votre oncle ne viendra pas, monsieur. J'en suis aussi persuadée que vous en êtes sûr vous-même. Nous ne sommes

pas assez riches, nous, pour que des comtes et des vicomtes viennent s'encanailler en notre compagnie. Il faut pour s'y décider la fortune d'une Deshumiers...

— Laissez-moi seulement vous expliquer...

— ...Que mam'selle Deshumiers est pour l'argent et mam'selle Bertheliey pour le plaisir... pas besoin de me l'expliquer... je l'ai déjà compris.

... Et toi, fit-elle, congestionnée... les yeux étincelants... couvrant de sa voix les protestations d'Olivier et les supplications de Denise, — et toi, petite malheureuse, tu vas rentrer de ce pas à la maison...

— Maman!... balbutia-t-elle, secouée d'un irrésistible sanglot.

— De ce pas... où nous aurons une conversation que personne ne viendra interrompre...

... De ce pas!... répéta-t-elle encore et d'une voix si impérieuse que Denise, domptée, s'éloignait déjà dans la direction indiquée par son geste inflexible...

Mais la pauvre enfant avait jeté à Olivier un dernier regard où il y avait tant de désolation... tant d'amour obstiné...

Il eut, pour aller vers elle, un mouvement instinctif...

Madame Bertheliey se dressait aussitôt contre lui:

— Vous... j'ai à vous parler.

XV

POUR COUPER COURT

Denise, refoulant ses sanglots, partit sur le chemin, d'un pas que ses nerfs exaspérés accélèrent encore.

— A nous deux, monsieur le vicomte de Chateauxvieux.

— Madame... je vous répète... ce soir, Denise...

A cette façon — oui, trop familière, — de désigner sa fille, elle avait eu un haut-le-corps si indigné.

Il s'empressa de rectifier.

— Ce soir, mademoiselle Denise vous aurait parlé... c'était une chose décidée... Demain, mon oncle serait venu... Parce que, je l'adore... elle m'aime... nous voulons...

— Seulement, moi, je ne veux pas, interrompit-elle d'un ton tranchant comme un couperet.

... Et puis ne me prenez donc pas, je vous prie, pour une imbécile comme ma fille...

... Votre oncle... je le connais... J'ai pu apprécier ses procédés de gentilhomme quand il est allé me dénoncer... me faire mal noter et essayer de rendre ma situation difficile... impossible... tout cela, en altérant la vérité.

Et sur un geste de protestation d'Olivier.

— Oui, monsieur, je soutiens qu'il l'a altérée... Sans cela le directeur ne lui aurait pas donné raison au mépris de toute justice...

— Madame, je suis ici depuis un mois... et cette ancienne querelle que tout le monde a oubliée... que je vous supplie d'oublier vous-même...

— Non, monsieur. Elle me renseigne trop bien sur les sentiments de monsieur de Chateauvieux. Il n'a pas plus envie de venir chez moi que moi de recevoir sa visite.

... Il sait parfaitement, votre oncle, que je ne laisserai que fort peu de chose à ma fille... Vous non plus vous ne l'ignorez pas...

— Madame... vous voyez bien, cependant, que ces calculs-là ne sont jamais entrés dans mon esprit...

— Mais ce qui est entré dans l'esprit de

votre oncle, c'est que les quatre ou cinq cent mille francs de mam'selle Deshumiers aideraient mieux à réparer les crevasses de Chateauvieux...

— Madame, je ne suis allé qu'une fois dans cette maison. Il y a un mois de cela... et jamais je n'y ai remis le pied...

— Seulement, tous les jours, la Michonne y va de la part de votre oncle... Vous croyez donc qu'on ne sait rien?...

— Il ne violentera pas ma volonté... je vous le jure bien... Personne ne la violentera.

— Et personne non plus la mienne, monsieur. Je suis mère... je vous perce à jour... et j'ai le devoir, moi, de veiller sur la réputation et sur l'avenir de mon enfant.

... Je vous défends de continuer avec ma fille des relations qu'un homme d'honneur n'aurait jamais engagées.

— Madame!

— Oui... vous allez encore m'attester que vous vouliez en faire une vicomtesse... Eh bien, je vous réponds, moi, que vous n'en ferez pas votre fiancée...

... Et prenez garde. Je ne suis pas une femme isolée, seule au monde. S'il le faut, j'aurai demain quelqu'un pour vous intimenter mes ordres et pour vous les faire respecter.

... J'ai l'honneur de vous saluer.

Et madame Berthelier, broussant chemin, disparut par l'angle du chemin, laissant Olivier sans réponse... profondément désolé.

.. .. .

Elle entra en tempête au bureau de poste.

Le vieux facteur Dupont était là.

— Voulez-vous me rendre un service?

— Avec plaisir, madame Berthelier.

— Tenez donc, je vous prie, le bureau

pendant que je m'occuperai d'une affaire... une faire de famille... avec mademoiselle Denise.

Et la receveuse de la poste fit à son tour gémir l'escalier de bois que Dupont avait entendu craquer sous les pas de Denise.

Mais si elle comptait trouver sa fille effondrée et vaincue — elle avait trop présumé de son pouvoir à elle — et de l'exaspération des nerfs de cette enfant.

Très pâle... les yeux secs maintenant et les narines gonflées d'obstination — la petite Denise, qui avait entendu monter sa mère, se préparait à subir son assaut.

Et quand, refermant violemment la porte par laquelle elle venait de pénétrer dans la chambre, Mme Berthelieut eut à nouveau son geste impérieux qu'accompagnait son mot de tout à l'heure, "à nous deux"...

Denise répondait aussitôt et sans en attendre plus long :

— À nous deux, n'est-ce pas, maman, pour me condamner, pour condamner mon ami sans rien entendre... pour ne vouloir écouter ni explications, ni excuses... pour ne te laisser guider que par ta vieille rancune contre monsieur de Chateauvieux... pour ne pas même te demander si tu ne fais pas mon malheur... mon irréparable malheur...

Et comme sa mère, stupéfaite de cette résistance inattendue, ne lui avait pas encore coupé la parole, elle continuait toute frémissante :

— Si tu nous avais écoutés... nous t'aurions dit cependant... nous t'aurions prouvé que notre seul tort... notre seule apparence de tort, c'était de ne pas t'avoir prévenue tout de suite.

... Mais nous pensions que monsieur de Chateauvieux, en même temps qu'il te tendrait la main, ferait cette démarche bien

mieux que nous... et bien plus efficacement...

... Oui, maman... Comprends donc : nous nous aimons... nos idées, nos goûts, nos aspirations sont parails... nous voulons être heureux, ici... et tout à l'heure, nous nous occupions déjà de faire en même temps ton bonheur, à toi...

L'ironie qui est aussi une forme de l'indignation rendit la parole à Mme Berthelieut :

— Vous vous seriez servis pour ça de l'argent de ta dot, n'est-ce pas?... parce que d'autre... il n'y en a plus.

— Ma dot ! s'écriait Denise, il n'en veut pas... Il te la laisse pour que tu puisses plus honorablement venir, toi aussi, habiter au château... en gardant ta petite fortune, toute entière.

Mais maintenant Mme Berthelieut avait recouvré toute sa voix...

— Au château... moi aussi!... Alors tu es complètement folle... Tu t'imagines que ce programme de réjouissance n'est pas une simple farce de carnaval !

... Tu te figures que ces nobles vont te prendre par la main... et moi avec... pour nous faire les honneurs d'une mesure où jamais... jamais... ils ne nous laisseraient mettre le pied, ni l'une ni l'autre.

... Tu te figures... mais combien de fois faudra-t-il te répéter que c'est la Deshumiers...

— Et moi je te répète aussi que si le comte en a eu le projet, jamais Olivier ne s'abaissera...

— A quoi ?

— A une union...

— Ah!... Tu me ferais trop rire si j'étais moins affligée!...

... A tant que de s'encanailler, il s'encanaillera — et très bien — avec la fille de Deshumiers, qui est le plus riche propriétaire du pays, — et tu peux être bien sûre

qu'il ne s'encanaillera pas avec la fille de la receveuse de la poste qui n'aura en se mariant que la pauvre dot de vingt mille francs que lui laissera peut-être sa mère... Non, le jeu n'en vaut pas la chandelle.

... Et maintenant, assez parlé de ce godelureau. Il s'agit de savoir si tu es encore une honnête fille...

— Oui! s'écria-t-elle toute vibrante.

— Dans ce cas, conduis-toi en honnête fille et tiens la parole que tu as donnée.

— La parole... balbutia Denise.

— Oui, à François Michelin. Je pense que c'est le moment d'en parler, de François Michelin...

... ..

Ah! oui, depuis un grand moment, depuis l'entrée de sa mère, Denise le redoutait, ce nom-là qui serait prononcé tôt ou tard... qui l'était maintenant... et auquel il fallait répondre.

Eh bien... elle dirait la vérité...

Et elle releva la tête pour que sa mère entendit mieux:

— Je ne l'aime pas!

Mme Berthelier haussa les épaules.

— Des bêtises! L'amour vient après quand il n'est pas venu avant.

... Denise, il ne faut pas sortir de sa condition. Nous sommes des bourgeoises... restons avec des bourgeois.

Mais la révoltée qui se cabrait toujours:

— Ce n'est cependant pas une raison pour me jeter dans les bras d'un paysan... ah!... à peine dégrossi...

— Le château ira aux Deshumiers... C'est l'entrepreneur qui le réparera et qui saura ce que ça lui coûte...

... Voyons, Denise... tu ne comprends donc pas ça?... Je ne t'ouvre donc pas les yeux?... Dépêche-toi de me dire; J'ai été folle... je te demande pardon... et je te remercie.

La désolée eut un cri étouffé.

— Te remercier?... De quoi?... De me briser le cœur... de le dessécher... d'en arracher mes plus chères croyances?

— Ah! folie!

— Ah! c'est lui qui te prouvera... demain... quand il viendra...

— Non... il ne viendra pas.

— Qu'en sais-tu?... Pourquoi le calomnier sans savoir?

Madame Berthelier resta, — oh! quelques secondes, à peine, — silencieuse et hésitante.

Mais, presque aussitôt, comme si elle venait tout à coup de prendre une résolution:

— D'ailleurs, pour couper court à tout nouvel essai de tragi-comédie... demain, ça se passera pas autrement.

— Maman... que prétends-tu faire?

— Ah tu veux lutter?... Soit. Mais, dans ce cas, moi aussi... d'autant que tu n'es pas encore majeure, ma chère...

— Eh bien?...

— Tu me dois obéissance, fille dénaturée...

— Est-ce que jamais, s'écria Denise éperdument, j'ai refusé de t'obéir?

— Et maintenant... tu ne me résistes donc pas?

— Je voudrais te persuader...

— Et moi... je coupe court.

Elle regarda l'heure à sa montre.

— Nous avons le temps... Le train passe à quatre heure trois quarts à Lancey... Il faut une demi-heure pour y descendre...

— Maman... où veux-tu donc aller, ce soir?...

— A la Sablière.

— Chez mon oncle Isidore!

— C'est bien le moins que je le mette au courant.

— Tu veux... aujourd'hui?

— Parfaitement. Isidore sera peut-être

plus éloquent que moi pour te faire entendre raison.

— Maman... nous ne pourrons pas revenir dans la nuit... Et la poste... demain matin?

— Je pourrai, n'aie pas peur. Fais tes préparatifs. Nous partons dans une demi-heure pour être à Lancey avant le passage du train.

— Mes... préparatifs?

— Eh oui... un peu de linge... Ce qu'il te faut pour ta toilette... ce dont tu pourras avoir besoin.

— Je ne reviens donc pas avec toi?

— Pourquoi revenir?... Tu as bien fait d'autres séjours chez ta tante Clavel... Tu t'y trouvais même très bien.

— Mais... combien de temps prétends-tu donc m'y exiler?

— Un exil! répéta madame Berthelier en haussant les épaules... Dirait-on pas qu'elle part pour la Sibérie!

Et avec toute l'autoritaire sécheresse d'une résolution maintenant irrévocable:

— Le temps, ma fille, dépendra de toi... Allons, du lest... à moins que tu n'aies l'audace de désobéir, en face, à ta mère...

Non... Denise n'essayait pas.

Et puis, cette lutte qui durait déjà depuis si longtemps lassait... démoralisait trop la pauvre pâtre.

Denise n'avait plus, maintenant, ni l'esprit libre pour raisonner, ni le cœur vaillant pour résister encore.

Elle suivit tristement sa mère.

XVI

LE CAPITAINE CLAVEL

Ce jour-là M. le percepteur Clavel faisait son vermouth au piquet contre M. Rivard, le greffier.

Lorsque sa bonne à lui — la Josette —

entra tout essoufflée dans le café:

— Monsieur... c'est madame qui m'envoie vous chercher tout de suite...

— Ce n'est pas le feu?

— C'est madame Berthelier qui vient d'arriver.

— Ma soeur?... Ah! diable!... Elle va bien?

— Je crois... oui, monsieur. Il n'y a que mademoiselle Denise...

— Elle est malade?

— Je ne sais pas... on ne l'a pas dit... mais je lui ai trouvé mauvaise mine... Elle est toute pâle...

— Josette, passez devant, j'y serai aussitôt que vous.

Il n'y avait que quelques pas à faire...

Le capitaine fut oientôt arrivé, pour tomber en plein drame.

Oui, le drame avait pris possession du petit salon de madame Clavel où Denise pleurait silencieusement dans un coin, pendant que sa mère — plus congestionnée que jamais — expliquait fiévreusement à sa vieille amie les conséquences... les résistances qui nécessitaient l'éloignement immédiat de cette petite malheureuse...

En quelques mots le capitaine avait été mis au courant...

Et Mme Berthelier d'un geste pathétique:

— Isidore... c'est à toi que j'ai pensé tout de suite.

Le capitaine, lui non plus, ne plaisantait pas avec l'honneur de la famille... Il ne connaissait pas ce Chateaufieux... Mais ce que sa soeur lui avait déjà dit de l'oncle... ce qu'elle venait de lui dire du neveu.

— Tu as bien fait, Clémentine. Nous sommes solidaires... et nous nous devons

assistance... A-t-on jamais vu?... Sacrée gamine... Ah! c'est ça qui vous console de ne pas en avoir... à soi...

— J'ai pensé à toi... et à Hortense... Je vous confie cette obstinée, cette folle... pendant quelques jours... Jusqu'à ce qu'un peu de raison soit rentrée dans sa tête... un peu de confiance en nous dans son coeur...

— Maman!...

— Je ne veux pas, protestait violemment Mme Berthelie, que tu marches à un irréparable malheur... Je ne veux pas que tu te laisses encore leurrer par les mensonges...

— Maman!... se récria encore Denise.

— Oui, les mensonges de ce petit fourbe de Chateavieux...

— Eh! oui, certainement, appuyait le capitaine. Ce sont des boniments que ce pierrot t'envoie à la douzaine... des boniments comme tous ces fils de famille en allongent aux pauvres filles innocentes... C'est connu... Ah! oui, j'en ai vu, au régiment, des citoyens de ce calibre... et puis qui venaient s'en vanter au café... pendant qu'un tas d'imbéciles rigolaient de ça comme des mufles qu'ils étaient...

... D'abord, ici, le Chateavieux peut venir. C'est à moi qu'il parlera.

... Quand je pense qu'elle a là-bas, tout prêt, un mari qu'on dirait fabriqué sur mesure, nom d'une cocarde! un mari avec qui elle serait heureuse... heureuse...

— Mademoiselle ne le trouve pas assez distingué.

— Pas distingué!

Le capitaine en devenait cramoisi, lui aussi.

— Pas distingué! Un gaillard qui est sous-officier de réserve... Qui passerait sous-lieutenant quand il voudrait... un garçon qui sera le notaire de Chateavieux!

... Allons, Clémentine... C'est moi que ça

regarde... et nous allons rectifier le mouvement... un peu à table... un peu en fumant une pipe après le dîner... un peu en se relevant de faction avec Hortense qui a du bon sens et qui là-dessus, est bien de notre avis, n'est-ce pas, Hortense?

... Ne viens pas avant que je t'écrive, ça vaudra mieux... Je t'écrirai quand il faudra et je me figure que tu n'attendras pas bien longtemps cette lettre.

— Je pars donc tranquille...

Elle se tourna vers Denise qui là-bas, dans son coin, tamponnait ses yeux... frénétiquement.

— Et toi, ma fille... tu sais ce que ta mère exige... pour ton bonheur... Aie pitié d'elle... enfant dénaturée...

Un profond soupir fut la réponse de la pauvre petite...

Et madame Berthelie accompagnée de son frère reprit, sans plus s'attarder, le chemin de la gare... pendant que la tante Hortense:

— Allons, faisait-elle à Denise, viens arranger ta chambre, petite révoltée. Dieu veuille que j'aie la joie de t'y voir prendre de meilleures résolutions...

Et pendant que l'exilée la suivait en essuyant toujours ses pauvres yeux:

— Ah! ma petite, comme tu as tort de pleurer et comme il te fera rire plus tard, ce grand chagrin-là...

... Pour un amoureux! mais, nigaude, ils sont tous les mêmes, les amoureux... et aussitôt qu'ils sont changés en maris, ils deviennent insupportables: vois ton oncle!

XVII

COMLOTS MATERNELS

Madame Berthelie avait repris le chemin de fer.

Elle arriva à Lancey.—C'était la grande nuit...

Mais enfin, comme disait le facteur Dupont, il y avait les étoiles...

Et, sur le coup d'onze heures, — un peu fourbue parce que les montées, par là-haut, sont parfois diablement raides, — elle s'écroulait sur une chaise dans le bureau de la poste, — apportant la liberté à Dupont qui l'attendait placidement, ainsi qu'il avait promis.

.. .. .

Elle était seule.

Elle ferma la porte... mais ce sont ses yeux que, cette nuit-là, elle ne devait pas fermer.

Jusqu'au matin, elle se retourna dans son lit, croyant toujours voir entrer — par toutes les fentes de toutes les portes — cet abominable petit Chateaufieux...

Et quand elle se leva, le lendemain matin, la femme de ménage lui trouva le teint tout défait.

Deux heures après, — comme par hasard, — madame Michelin elle-même entra dans le bureau de poste... et de là, disparaissait, suivie de madame Berthelie, dans la petite salle à manger où on pouvait causer sans crainte d'être entendu.

— Bonjour, ma chère amie... et cette petite Denise?... vous l'avez donc emmenée à la Sablière?...

— Oui, madame Michelin... pour qu'elle y passe quelques jours et qu'elle soit, pendant ce temps, à l'abri des entreprises de ce monsieur.

— Monsieur de Chateaufieux.

— Parfaitement. Vous comprenez, ma chère dame, ce petit désœuvré, ce petit satyre aurait passé son temps à tourner autour de cette pauvre enfant.

— Vous lui avez cependant parlé, hier.

— Et je lui ai dit ce que j'avais à lui

dire, vous pouvez en être sûre. Mais je ne suis malheureusement pas un homme, moi.

... Et comme mon frère, le capitaine, est malheureusement à l'autre bout de la vallée... et qu'il ne peut pas venir m'aider à faire la police de ma maison... j'ai envoyé Denise chez lui... Là, je n'ai plus peur pour cette petite... le godelureau trouvera à qui parler...

— Ici aussi, il trouverait, ma chère dame, s'écria madame Michelin... Vous savez que j'ai des nouvelles de François?...

— Ah! si nous l'avions, celui-là!... Et il va bien?

— Il a passé son examen.

— Oh!... il a réussi?

— Encore mieux qu'il n'espérait.

— Mais alors...

— Alors, François revient, madame Berthelie s'exclama Mme Michelin.

— Quand?

— D'un moment à l'autre... Ah! le pauvre petit! Ce n'est pas lui qui se mettra en retard! Il est trop content... trop pressé de revenir!

— Et moi, s'écria madame Berthelie, je suis trop heureuse qu'il revienne! Ce retour, madame Michelin, c'est la fin de nos maux... C'est la raison, c'est le bon sens qui vont arriver avec lui... C'est aussi le soutien... le protecteur dont nous avons tant besoin, à côté de cette caverne de hobereaux.

... Ah! pas de danger que l'autre fasse un geste ou dise un mot quand il saura que votre François est ici et qu'il monte la garde pour qu'on ne s'approche pas de ce qui lui est réservé... Oui, je suis heureuse... heureuse...

— Ah! moi aussi, vous pouvez le croire, et si vous êtes de mon avis, madame Berthelie, il faudra le plus rapidement possible... Ne manquons pas l'occasion... Rappelez-vous ce que monsieur Desjardins m'a

dit l'autre jour: "Il vendra l'étude quand on voudra"... —

— Vous n'êtes pas si pressée que moi, allez! ma bonne amie.

XVIII

FRANÇOIS MICHELON

C'est le lendemain que François Michelin, après dix mois d'absence, fit sa rentrée à Chateaufvieux, sur la banquette de la patache du père Laurent.

Un solide gaillard, vraiment, ce Dauphinois de la montagne... un garçon carré d'épaules... avec une figure pleine et colorée... des cheveux et une moustache qui frisotaient — et cette allure un peu lourde mais assurée qu'ils ont là-haut et qu'ils ne perdent plus jamais.

Assurément, il était attendu, — mais c'est pourtant avec des exclamations aussi étonnées que joyeuses qu'il avait été accueilli par madame Michelin et par sa bonne Victoire.

— Tu as fait bon voyage?

— Excellent.

— Pas trop fatigué?

— Pas du tout.

— Là-bas à Montpellier, chez ta tante, ils vont tous bien?

— ...Et ils t'envoient leurs grandes amitiés. Le temps leur dure de venir t'embrasser...

C'était la transition toute naturelle... et madame Michelin aussitôt, avec un sourire à la Dauphinoise:

— J'espère même que ça ne tardera pas beaucoup...

Et lui avec un sourire en réponse... un sourire qui s'était un peu crispé... comme s'il eût été confus... mécontent de s'être laissé devancer par la vieille femme:

— Oh!... moi qui ne t'ai pas encore de-

mandé... Madame Berthelier... mademoiselle Denise... donne-moi de leurs nouvelles...

— Eh bien, mon cher petit, ta Denise, ces jours derniers, était un peu pâlichonne... un peu...

— Elle n'est pas malade, au moins!...

— Non, Dieu merci. Mais comme il y a cette contagion dans le pays... tu sais... une grippe... une mauvaise grippe qui court...

— Tu l'as eue...

— Et il y en a tant d'autres qui l'ont encore. Alors, madame Berthelier a pris une grande résolution. Elle a emmené ta Denise chez son oncle...

— Le capitaine...

— Oui. Cette bonne petite est à la Sablière depuis quelques jours... je crois même qu'elle s'en trouve tout à fait bien... Le changement d'air, vois-tu, il n'y a rien de tel.

— Mais... elle reviendra...

— Oh! un de ces jours... prochainement. Bien plus vite encore, à présent que ces dames te sauront ici.

— Mais donne-moi un peu mieux des nouvelles. Mademoiselle Denise?... Ce n'est pas dangereux ce qu'elle a eu?... sa mère n'est pas inquiète?... Est-ce qu'on a fait venir le docteur?

— Eh! là! ne te monte pas la tête, mon François...

... Va plutôt cet après-midi, aussitôt que nous aurons dîné, voir à la poste madame Berthelier. Elle te dira mieux que moi ce qui l'a décidée à faire partir Denise pour la Sablière.

... Nous irons ensemble, veux-tu?

.. .. .

Voilà pourquoi aussitôt le repas de midi terminé, madame Michelin et son petit-fils se rendirent à la poste où, fidèle à l'en-

gagement qu'elle avait pris avec sa vieille amie, madame Berthelie ne fit pas même allusion à la véritable cause du départ de Denise pour la Sablière.

XIX

AU RÉVEIL

Le lendemain, François Michelin, un peu démolé tout de même par les cahots de cette nuit passée en wagon, avait fait la grasse matinée...

Il descendit au rez-de-chaussée.

Et embrassant sa grand'mère qui venait à sa rencontre :

— Tu m'as laissé faire le paresseux... hein ?

— Tu dormais si bien...

— Tu étais donc allée voir ?

— Oui, tout doucement.

La servante apportait la petite soupière à oreilles, — la petite soupière en faïence, noire à l'extérieur, blanche dedans... Son sommaire couvert était déjà mis sur un coin de la grande table de la salle à manger.

Et tout en avalant sa soupe à grandes cuillerées :

— Alors, je vais là-bas, avant midi...

— Chez monsieur Desjardins ?

— Oui.

— Et je file.

— Tu seras revenu pour dîner ?

— Oui, avant midi.

— Fais-leur tous mes compliments.

— Entendu.

— Dis bien à monsieur Desjardins qu'à toi aussi le temps te dure...

— Oui, oui...

— Enfin, arrange ça comme tu sais faire.

Elle joignit les mains :

— Ah ! mon petit, monsieur Michelin,

notaire... Tu m'auras donné le plus grand orgueil de ma vie.

— Et monsieur Michelin marié?... Dis, bonne maman, ça ne sera-t-il pas aussi une grande joie?... marié avec mademoiselle Berthelie?...

— Bien sûr... bien sûr... Profite du moment où il ne pleut pas... va, mon petit.

Sur quoi, François Michelin prit le parapluie... le vieux parapluie familial que lui tendait sa grand'mère... Et il sortit.

La maison du notaire était à l'autre bout du village... tout à l'autre bout... un peu plus loin que l'agglomération.

Et comme le chemin montagneux décrit une grande courbe, François Michelin, ainsi qu'il avait dit à sa grand'mère, venait de prendre par le raccourci...

Et il était assez content, ce François Michelin, de constater que tous ceux qu'il avait revus depuis hier, — à commencer par le père Laurent et à finir par la grosse Victoire — avaient remarqué en lui un changement, presque une transformation.

Il ne parlait pas de sa grand'mère... elles ont des lunettes spéciales, les bonnes mamans... Et Dieu sait si elle lui avait ménagé les compliments sur sa bonne mine, ses allures plus aisées... enfin sur l'effet très marqué de son séjour à Montpellier.

De sorte qu'il se disait :

— Je verrai bien l'effet que je vais produire sur monsieur et madame Desjardins... sur elle, surtout. Et s'ils trouvent, comme les autres, que je suis un peu moins ours dauphinois, ce sera d'un bon augure pour quand je reparaitrai devant les yeux... les redoutables yeux de Mlle Denise.

... Elle trouvera, elle aussi... elle me fera son joli sourire... un peu moins moqueur.

... Elle ne dira plus : "— Ne portez donc pas cette cravate, elle est vilaine... Ne traînez donc pas comme ça sur les A. fl Co

n'est pas joli..." Et alors... il me semble également... oui, je saurai mieux lui parler des choses que je serai si heureux de lui dire tout bas... Ah! que j'ai bien fait d'aller me dégrossir à Montpellier!...

XX

PÉRIL DE MORT

Des gouttes d'eau énormes, tombaient de plus en plus serrées.

Il y avait maintenant dans le ciel comme un roulement continu de tonnerres annoncés par des éclairs jaillissant en salves...

A moitié aveuglé par ces monstrueux jets de flamme qui semblaient mitrailler les hautes cimes au-dessus de la Chartreuse, François se hâtait dans ce chemin... dans ce sentier où il avait encore à patouer pendant quelques centaines de mètres avant d'arriver à la route solide... à la vieille route départementale...

Il avait ouvert le grand parapluie que madame Michelin avait la fameuse idée de l'obliger à prendre...

Et comme il le baissait contre lui parce que l'averse arrivait bien en face, — c'est très confusément qu'il avait aperçu un homme, un homme descendant par le sentier qu'il gravissait lui-même... un homme qui n'avait pas de parapluie, mais qu'une cape garantissait de l'orage à présent déchâiné.

Et voilà qu'au même moment il avait été enveloppé d'une flamme bleuâtre, aveuglante; il avait eu les oreilles abasourdies par un effroyable coup de tonnerre qui lui avait donné la sensation d'une force qui vous soulève au-dessus du sol... et puis qui vous laisse retomber tout trébuchant... tout égaré...

Pourtant... il avait vite repris conscien-

ce de lui-même... Et pendant qu'il constatait: "Non... je n'ai pas de mal", il voyait un poteau, là-bas, s'écrouler à grand fracas... brisé... foudroyé et jonchant le sol de ses fragments enflammés.

Le poteau avait entraîné dans sa chute le fil qui le reliait aux autres, et un petit âne qui, au moment du cataclysme, se trouvait juste à cet endroit, avait été aussi foudroyé.

Et, tout naturellement, — obéissant à cet instinct de pitié qu'on éprouve quand une créature vivante se convulse sous la souffrance, — François Michelin pressa le pas... courut presque... pour aller à cette bête dont les yeux d'agonie semblaient l'implorer... pour voir si on pouvait la secourir... pour essayer de la relever...

Il y arrivait... il tendait déjà la main...

Non... une trombe, — c'était comme une trombe, — s'abattait à ce moment sur lui.

Il avait bien, c'est vrai, entendu des pas comme un galop.

Il avait eu aussi dans ses oreilles encore assourdies la vague sensation d'un cri... C'est même pour cela qu'il avait perdu, — oh! un quart de seconde tout au plus, à relever son parapluie... à regarder cet être qui courait... qui galopait... qui criait. Mais cet homme — car c'était un homme... l'homme à la cape, — avait fait un dernier bond, — plus énorme encore qu'il ne fallait pour franchir cette bête étendue en travers du sentier...

...Et il avait, d'une bourrade — énorme aussi — repoussé François Michelin à cinq ou six pas en arrière de la bête agonisante... morte sans doute à présent, car elle ne bougeait plus, elle ne pantelait plus, son oeil fixe ne regardait plus... Et on aurait dit que les poils, sur le dos, commençaient à brûler avec une petite flamme et une épaisse fumée...

Et à François Michelin qui protestait...

violemment même :

— Monsieur... que signifie!...

— Cela signifie... que vous me devez une de ces chandelles!...

L'homme à la cape continua :

— Mais, malheureux, vous ne voyez donc pas que, si vous aviez touché du bout du doigt à cette bête qui est morte à présent, et qui tout à l'heure sera consumée à petit feu, vous alliez être, comme elle, électrocuté!

— Electrocuté!... répétait François Michelin qui ne se rendait pas encore bien compte...

— Eh! oui, les fils conducteurs du courant... qui sont tombés sur ce pauvre animal... devenu lui-même un conducteur de la terrible mort qui l'a foudroyé... les fils... qui sont là... sur le chemin... vous avez bien vu le saut que j'ai fait pour ne pas y toucher moi-même...

Et c'est alors François qui tout à coup comprenait le danger effroyable qu'il venait de courir... le danger écrit sur la petite affiche de chaque poteau : "Il y a danger de mort à toucher les fils".

— J'ai été un peu brusque, mais il n'y avait pas de temps à perdre en présentations, pas vrai?... Vous vous rendez compte maintenant...

— Je me rends compte, monsieur, que je vous dois la vie. Sans vous j'étais un homme perdu...

— Oui, comme l'infortuné baudet, là, qui commence à s'enflammer pour tout de bon.

— Je comprends que vous avez droit désormais à ma plus entière... à ma plus profonde reconnaissance... Monsieur, elle durera toute ma vie...

Il regardait son sauveur... Il pouvait mieux le regarder, maintenant.

— Monsieur, fit-il d'une voix encore al-

térée, à qui ai-je l'honneur de devoir cet immense service... Ne me faites pas attendre plus longtemps avant de me dire le nom de mon sauveur...

— Votre sauveur... fit le jeune homme en souriant, le mot est bien tragique.

... Enfin... je suis arrivé à temps pour la bourrade. De sorte que, tout en vous faisant mes excuses du procédé qui a été un peu vif... je n'ai plus qu'à me présenter : je suis le vicomte de Chateaufieux.

— Alors... un parent sans doute de monsieur le comte de Chateaufieux...

— Son neveu... à la mode de Bretagne. J'habite ici, avec lui.

— Il n'y a pas longtemps...

— Un peu plus de deux mois.

— Enchanté, monsieur.

Et il y avait eu tout à coup un changement complet des allures de ce vicomte...

Il s'était comme replié... mis en garde...

Il regardait François Michelin d'un oeil hostile... Ah! certes non, il n'était plus comme tout à l'heure, sans façons, bon enfant... Et voilà qu'il disait maintenant :

— Je vous demande pardon, monsieur, je suis un peu pressé...

Et levant son chapeau :

— A l'honneur de vous revoir...

— Oh! certainement nous nous reverrons, monsieur. Nos relations ne peuvent pas en rester là... Je ne vous redis pas, monsieur, les sentiments que je garde dans le cœur... mais je voudrais pouvoir maintenant vous rendre un service... quelconque... Ah! fit-il en souriant, j'ai bien peur que ce ne soit difficile.

— Moi aussi, répondit Olivier avec un autre sourire, un peu équivoque, celui-là.

Et comme François ajoutait avec empressement :

— Enfin... on ne sait pas... on ne peut jamais savoir... Laissez-moi la joie de l'espérer...

— Infiniment touché, monsieur, fit Olivier en levant encore son chapeau, mais je vous ai dit; je suis très pressé.

— Voulez-vous me permettre de vous serrer la main?

Olivier eut une hésitation, presque perceptible.

— Volontiers, monsieur, fit-il cependant avec une courtoisie où il y avait encore plus de froideur.

... Adieu, monsieur...

Et François Michelin, avec un léger, mais irrésistible haussement d'épaules, le regarda s'éloigner.

— Ces nobles, murmura-t-il, comme ils ne perdent jamais une occasion de nous marquer de leur ridicule dédain... Enfin... qu'il fraternise ou qu'il me tienne à distance, qu'il soit aimable ou déplaisant, je lui dois la vie... Sans lui, je serais maintenant étendu dans le chemin... où je brûlerais à petit feu à côté de cette bête qui commence à griller. Et ma pauvre grand'maman...

Enfin, il regagnait la route... et de là, en quelques pas, il était chez le notaire.

Naturellement, il raconta—et en grands détails—à M. et à Mme Desjardins ce qui venait de lui arriver. Et quand il avait prononcé le nom du vicomte de Chateaufieux, Mme Desjardins avait expliqué à son mari:

— Tu sais, le parent du vieux comte.

— Qui arrive de Paris.

— Oui... qui est ruiné...

— Et qui vient habiter avec lui.

... Eh bien, mon cher Michelin, fit-il en riant, quand vous vous marierez, vous pourrez l'inviter à la noce, celui-là... Il a le droit d'y assister... Parce que sans lui... il n'y en aurait pas, de noce...

— Seulement, je serais bien étonné s'il acceptait l'invitation. Il a répondu à mes remerciements avec une froideur... une sé-

cheresse... Voyez-vous, nous sommes de trop petites gens, mon cher patron...

Le notaire haussa les épaules et passant aussitôt à un autre ordre d'idées:

— Alors... la noce?...

— D'ici à un mois ou six semaines...

— ...Vous m'annoncerez également ma mise au rancart...

— Votre élévation à l'honorariat, patron.

— Ce qui veut dire exactement la même chose, jeune homme. Tout ça pour vous confirmer que j'ai vu l'autre jour votre grand'mère... que nous sommes absolument d'accord... Et si vous êtes toujours, vous aussi, dans les mêmes dispositions...

— Exactement les mêmes, mon cher monsieur Desjardins...

— Eh bien... nous signerions tout de suite après le mariage...

— Et je vous verserais immédiatement...

— Les vingt mille... Tope là... à la dauphinoise.

... ..

Pendant le dîner de midi, on se doute que François Michelin avait également raconté son aventure à sa grand'mère qui en avait poussé les hauts cris...

... Et, — lorsqu'il avait prononcé le nom du vicomte de Chateaufieux — qui avait... répondu, comme les Desjardins:

— Oui... un Parisien... il est ruiné et il est venu habiter avec son oncle...

Mais Mme Michelin avait ajouté:

— On dit qu'il y a quelque chose en train, que l'oncle manigance entre son neveu et Mlle Deshumiers...

— Eh bien, avait fait François en riant, le père Deshumiers doit tout de même trouver un peu sec et raide son futur gendre...

Mais, tout de suite en se levant de table,

— pendant que son François se réinstallait dans la maison où il fallait bien, après dix mois, qu'il reprit ses aises et ses habitudes, — madame Michelon prenait son chapeau.

— Où vas-tu, bonne maman?

— Faire une petite commission. Oh! je serai vite revenue.

Elle était déjà partie...

C'est chez Mme Berthelier qu'elle allait tout droit... C'est à sa vieille amie — sa complice à cette heure — qu'elle servit, tout chaud, tout bouillant, le récit de la terrible, mais encore plus bizarre aventure...

Et comme elle lui racontait aussi la visite de François au notaire et ce qui s'y était dit... madame Berthelier avait aussitôt conclu:

— Il s'agit donc, maintenant, de ramener ici une Denise convertie et plus aimable encore qu'elle ne l'était autrefois. Je vais aller voir, aujourd'hui même, à la Sablière, si cette petite sotte est revenue tout à fait à la raison... J'ai le temps de prendre le train...

La femme de ménage n'était pas encore partie. Mme Berthelier s'arrangea avec elle et avec le facteur Dupont pour garder la poste pendant son absence.

XXI

À LA SABLIERE

Voilà trois jours que Denise était chez le capitaine Clavel... trois jours que, du matin au soir, elle subissait — variés de forme, mais identiques d'intention — les raisonnements de son oncle Isidore et les sermons de sa tante Hortense.

Mon Dieu oui, ce qu'ils lui disaient... ce qu'ils lui répétaient c'était très affectueux, très sensé...

— Vois-tu, soupirait-elle lamentablement, nous ne nous comprenons pas, mon pauvre oncle...

— Je te le dis pourtant en bon français, je suppose. Ton vicomte, c'est la folie, et le notaire, c'est la raison.

— Folie... oui, je sais... folie parce que maman ne voudra jamais...

— Parce que le vieux non plus... et le jeune homme davantage.

— Oh! je t'en supplie... ne le suppose pas capable... tu augmentes... ma peine... tu ne sais donc pas que je n'ai plus qu'une triste douceur dans ma désolation... c'est de le croire aussi désolé... aussi impuissant que moi...

— Alors... tu vois donc bien que c'est une folie de penser encore à ce garçon...

— Mais ça ne m'empêche pas de l'aimer... ça ne m'empêche pas de le pleurer comme un cher disparu dont je ne peux pas me consoler... Ça ne m'empêche pas d'être malheureuse... Oh! mon oncle... si tu savais comme je suis malheureuse!

Et le capitaine à qui une émotion soudaine faisait maintenant chevroter la voix:

— C'est parce que tu es folle, ma pauvre petite Denise, que tu es malheureuse!

... Et puis enfin... tu l'acceptais bien, l'autre.

— Je ne connaissais pas monsieur de Chateaufieux.

— Eh bien... il est mort, celui-là... tu le pleures... Il aura été ton petit roman... celui que toutes les jeunes filles ont caché dans un coin de leur petit coeur... Mais maintenant, fais ta vie... Sèche-toi les yeux... et pense à celui qui va revenir.

— Ah! je suis trop malheureuse... trop malheureuse!...

Et pendant deux jours, cette bataille avait recommencé, — mêlée d'escarmouches où la tante Hortense intervenait avec son

expérience et son scepticisme de vieille épouse et concluait invariablement :

— Une fois mariés, ils sont tous les mêmes... les vicomtes comme les notaires.

Mais le matin du troisième jour, la petite Denise avait montré en sortant de sa chambre une pauvre figure si tirée, si défectueuse... avec des yeux si cernés et des lèvres si fiévreuses... que son oncle et sa tante d'une même voix :

— Qu'as-tu, Denise ?

— Je ne sais pas... fit-elle d'une voix découragée... je suis lasse... lasse... on dirait que j'ai les jambes cassées...

— Tu as passé une mauvaise nuit ?

— Oui.

— Par dormi ?

Elle fit signe que non... Et le capitaine :

— Parbleu, pas fermé l'oeil... toute la nuit à se tourner et à se retourner... De mon lit, je l'attendais...

Et tout désolé, lui aussi :

— Tu comprends bien... Hortense et moi, nous sommes ton oncle et ta tante... mais nous ne sommes pas des bourreaux. Si, tout de même, tu es trop malheureuse de faire ce que veut ta mère... eh ! bien... sacrebleu... ce n'est plus ici comme au régiment... il y a des bornes à l'obéissance.

Et comme Hortense le tirait sournoisement pour l'avertir qu'il allait trop loin :

— Parfaitement, insistait-il. L'autre, c'est entendu, on n'en parle pas... il est mort. Mais le notaire... s'il te déplait trop... on a le droit de choisir, quand on se marie... Ta tante ne peut pas dire le contraire.

— Ah ! si ce n'est pas Olivier, murmura la petite Denise, ce sera celui que vous voudrez... Mais je suis si malade...

Elle chancelait. Ils la prirent sous leurs bras... ils la reportèrent dans sa chambre.

Hortense la mit au lit. Elle y resta couchée... sans faire un mouvement... comme

une pauvre petite bête fourbue...

Et le capitaine :

— Il faut faire venir un médecin.

— Non ! non ! eut-elle la force de supplier. Laissez-moi dormir bien tranquillement... bien profondément, voulez-vous ?... Dormir... Oublier...

Elle ferma ses grandes paupières dont les cils, maintenant, laissaient filtrer des larmes... Son oncle et sa tante la regardaient... silencieux... atterrés...

Enfin... sa respiration s'égalisa en devenant plus profonde. Elle eut un long soupir... Elle dormait...

Et le capitaine faisant signe à Hortense se retira, avec elle, sur la pointe des pieds.

— Pauvre enfant, faisait le capitaine, une fois que, dans la salle à manger, il put parler à son aise, — faut-il qu'elle ait peu de chance de s'être toquée de ce pierrot...

— Un petit gueux... indigne d'elle !

— A qui ?... Sait-il où est Denise ?... nous connaît-il seulement ?... Penses-tu que Clémentine lui a laissé notre adresse ?

.. .. .

— Oui, le sommeil, — un bon sommeil, — avait fait un peu de bien à Denise.

Et quand dans l'après-midi elle se leva, elle avait les yeux toujours bien battus, mais sa figure était moins fiévreuse.

La sonnette de la porte retentit.

Il y eut un bruit de voix... de pas... et Mme Berthelie fit irruption dans la salle à manger.

— Oh !... ma pauvre Denise !... tu es malade... Isidore... Hortense... qu'est-il arrivé ?... Qu'a-t-elle ?...

Et le capitaine s'empressant :

— Non... ne va pas croire... Ce n'est rien... un peu de fatigue... un petit accès de fièvre... mais ça va déjà beaucoup mieux.

Dans un jour ou deux, demain peut-être, elle sera complètement remise... D'ailleurs, tu sais, Clémentine, c'est déjà une petite fille très sage et très soumise que tu vois ici... Elle a fait avec sa tante et avec moi des réflexions sérieuses... Elle est devenue tout à fait raisonnable... et elle ne te causera plus d'ennui.

— Ah! ma petite... Est-ce vrai?

— Oui, maman.

— Quel bonheur de pouvoir rassurer ce pauvre garçon!... Il ne sait rien... il ne se doute même pas... mais il est inquiet... Et puis... de ne pas te voir là-haut...

— François Michelon! s'écriait Hortense.

— Il est à Chateaufort... il est revenu...

— Il a passé son examen? demandait le capitaine.

— Brillamment... M. Desjardins lui cède son étude...

— Tout de suite?

— Aussitôt que...

— Aussitôt que...

Elle montra d'un clin d'oeil la petite Denise.

Un moment après, sous un prétexte quelconque, Mme Berthelier était sortie dans le jardin, accompagnée du capitaine à qui elle avait signe et elle lui disait.

— Je venais justement pour emmener Denise...

— Oh! pas possible...

— Je le vois bien.

— Ce ne sera même pas prudent avant trois ou quatre jours... avec cette nervosité... Nous avons été très inquiets, ce matin... je ne te le cache pas... Enfin... on dirait que ça va du bon côté...

— Eh bien... que veux-tu... nous attendrons. C'est très ennuyeux, parce que bien entendu, nous n'avons rien dit et nous ne voulons rien dire à ce brave garçon...

— Ah! oui... au sujet de l'autre...

— On lui a simplement raconté que j'avais eu peur de la grippe pour Denise qui se sentait un peu souffrante... et que je te l'avais envoyée.

— Alors... il trouvera tout naturel...

— Mais j'ai eu la bêtise d'ajouter que Denise allait beaucoup mieux et que je partais la chercher... Lui, tu comprends, il ne parle que d'elle... il veut la revoir... Il a l'air amoureux pour tout de bon... plus encore que lorsqu'il était parti pour Montpellier...

— Eh bien... s'il en a tant envie... envoie-le ici... demain... il la reverra.

— Tu crois que ce ne sera pas imprudent... loin de moi... si vite?...

— Ma soeur, loin de toi, c'est aussi, ne l'oublie pas, loin de l'autre... Et puis, je me flatte, dans cette circonstance, d'avoir mieux su la manier que toi, cette petite. J'ai obtenu d'elle tout ce que j'ai voulu... Laisse-moi donc la préparer à cette entrevue. Tu es un peu vive, tu sais. Quand on lui parle des grosses dents, elle se met volontiers en travers... Moi, elle m'écoute... d'abord parce que je suis un homme... un vieux soldat... et puis, parce que je sais la prendre... Envoie-nous le notaire.

.. .. .

Sur quoi le lendemain matin à la première heure, Mme Michelon recevait, de Mme Berthelier un mot écrit à la hâte.

François était remonté au galop dans sa chambre, et quand il fut astiqué, rasé, calamiestré... quand il passa l'inspection de sa grand-mère qui avait mis ses lunettes pour s'assurer si rien ne clochait.

— Oui, fit-elle, tû es bien comme ça. Tu es tout à fait bien, mon chéri.

— Alors, à demain, bonne maman.

— Pourquoi demain?

— Parce que ce soir, je ne reviendrai que par le dernier train.

— Eh bien... tu me raconteras... en rentrant.

— Tu seras couchée depuis longtemps.

— Tu viendras dans ma chambre... je ne dormirai pas, va... mais je veux savoir... tout de suite...

— Entendu.

Et il partit.

D'ailleurs, il arrivait là sans l'ombre d'un soupçon ou d'une arrière-pensée. Il comptait retrouver, après ces dix mois d'absence, cette petite Denise aux yeux moqueurs telle qu'il l'avait quittée, lorsque avec la permission de Mme Berthelie, il l'avait embrassée... un peu gauchement, mais combien joyeusement, sur ses deux joues ambrées.

XXII

TÊTE-À-TÊTE

— Ah! mon cher ami, ça me fait plaisir de vous revoir... C'est vrai, ce que dit Clémentine. Vous êtes superbe... épatant... Le Midi vous a profité, mon gaillard...

— C'est Mlle Denise qui ne va pas aussi bien que nous voudrions tous... mais enfin Mme Berthelie a dit à ma grand'mère qu'il n'y avait pas à s'inquiéter.

— Nullement... nullement. On craignait la grippe... Ça n'a rien été... Dans un moment vous allez la voir... Parce que, vous comprenez, nous la laissons un peu se cagner dans son lit...

Et comme à ce moment, Mme Clavel ouvrait la porte du bureau... tout essouffée... ce furent de nouvelles poignées de main... de nombreux compliments, — le tout, terminé par la même question de François :

— Mademoiselle Denise ?

— Elle va descendre... Elle s'arrange un peu. Il ne faut pas vous plaindre, si elle veut se faire jolie.

— Mais il ne se plaint pas, rectifiait le capitaine, il sait bien que c'est pour lui.

Et profitant de l'arrivée de sa femme :

— Vous êtes tous deux bien gentils, mais j'ai là un travail... Pas moyen de faire des additions quand on est en famille.

— Nous allons vous laisser, monsieur Clavel.

Depuis un moment, François Michelin et Mme Clavel causaient dans le jardin.

Il entendit un léger bruit et tourna la tête.

— Ah! mademoiselle Denise!

Il avait couru à elle, lui tendant les deux mains :

— On s'embrasse!

Elle eut un semblant de sourire... un peu effrayé... mais qui, sans doute, voulait dire oui.

Il lui mit sur les joues deux bons gros baisers sans malice. Et la tenant toujours par les deux mains :

— Oh! pauvre petite amie... C'est vrai que vous êtes toute pâle et toute changée. Sûrement, vous avez été plus malade qu'on le disait...

— Je vais mieux...

Et comme en s'efforçant de le rassurer :

— Je vais beaucoup mieux.

— Qu'aviez-vous donc!

— Je ne sais pas... de la lassitude... pas de goût à rien...

Elle disait cela si tristement.

— Des envies de pleurer, peut-être?

— Oui, des envies de...

Et voilà que ses grands yeux devenaient humides... tout à coup...

— Oh! mais... Qu'est-ce qu'il en disait le médecin!

— Non... je n'ai pas voulu...
 — Pourquoi ?
 — Ça n'en valait pas la peine...
 Elle haussait les épaules :
 — Voyons... pour des malaises qui passent aussi vite qu'ils sont venus... pour des énervements... des bêtises, quoi.

Et en disant ce mot "des bêtises", elle avait eu, sous ses cils, encore plus d'humidité brillante...

Mais la tante Hortense qui ne cessait de la surveiller du coin de l'oeil intervenait pour détourner la conversation et la mettre sur un terrain moins dangereux.

— C'est vous, monsieur François, dont il faut demander des nouvelles. Vois donc, Denise, s'il revient brillant... superbe...

— Oh! madame, protestait-il modestement.

— Oui, oui, superbe. Dis-le-lui donc, Denise.

— C'est vrai, fit-elle avec un sourire qui cette fois, n'avait rien du sourire moqueur dont François avait gardé le souvenir un peu apeuré... et qu'il regrettait presque, maintenant... parce que celui-là était si peu rieur...

... C'est vrai, que vous revenez changé, à votre avantage, monsieur François...

— Et son examen qu'il a passé.

— C'est vrai aussi.

— Brillamment, très brillamment, n'est-ce pas, monsieur Michelin ?

— Mon Dieu, madame, fit-il gaiement, je leur ai débité tout ce que je savais... ils ont trouvé que c'était suffisant... ils m'ont reçu... j'ai ma peau d'âne... c'est fini... Et je ne bouge plus de Chateaufort avant que...

Il eut une espèce de pudeur à dire :

"Avant que nous ne soyons mariés."

Et il se reprit :

— Avant que j'aie prêté serment à Grenoble.

— Ah! oui, comme notaire. C'est fait avec M. Desjardins ?

— Oui, madame, c'est convenu.

— Tu entends, Denise... Tout est convenu...

— J'en suis bien heureuse, ma tante.

— Seulement, ajoutait François, que ce mot de Denise venait d'encourager, il y a encore à convenir... d'une autre cérémonie... et pour celle-là, je ne peux pas m'engager tout seul... Il faut être deux, mademoiselle Denise... deux... nous deux... pour fixer le jour...

— Oh! non, monsieur François, c'est avec maman que vous arrangerez ça... c'est elle qui dira... Moi... tout ce qu'on veut, je le veux...

Et voilà que le sourire... le sourire morne... celui que François commençait à prendre en horreur, venait de reparaitre sur les lèvres soudainement pâlies...

Mais la tante Clavel qui ne l'avait pas vu, ce sourire pareil à celui des vierges martyres, se disait à part soi :

— La conversation est mise sur le sujet que nous voulions... Denise vient de s'engager très gentiment... et formellement. Il n'y a qu'à les laisser se dire les petites bêtises que les amoureux débitent bien mieux quand il n'y a personne pour les écouter.

Et se levant du fauteuil d'osier où elle était assise :

— Mes enfants, il faut que la maîtresse de la maison aille jeter son coup d'oeil à la cuisine.

Mais cette expression que François n'avait jamais vue sur le visage de Denise... cette attitude lassée... Il faut une longue fatigue — ou un grand chagrin pour changer ainsi une jeune fille. Et François baissant confidentiellement la voix :

— Personne ne vous a fait de peine ?

— Non! Non!

— Ou d'ennui ?

— Non! Non... reprit-elle sur un ton plus élevé, — comme si elle voulait se le crier à elle-même.

— Parce que... vous me le diriez, à moi... n'est-ce?

Elle le regarda avec une sorte d'effroi... en secouant inconsciemment la tête.

— Vous ne me le diriez pas?

— Mais je n'ai pas de peine... ni d'ennui... s'écria-t-elle en une explosion désespérée... Je n'en ai pas que je puisse soulager en la partageant avec vous...

— Vous en avez d'autres.

— Non! non... aucun... pourquoi insistez-vous?... Qu'est-ce qu'on vous a dit?

— On ne m'a rien dit... Que voulez-vous qu'on me dire?... Je m'intéresse à tout ce qui vous touche... Je voudrais tant que vous soyez très heureuse...

— Eh bien, s'écria-t-elle, comme agacée par cette insistance, je vous dis que je n'ai ni peine... ni chagrin... que je suis très heureuse...

Ah! cette fois, l'humidité, sous les cils, venait de jaillir en une larme...

François Michelon sentait qu'il y avait entre eux un secret... un secret qu'elle s'était bien promis de ne pas lui révéler... mais qu'il voyait palpiter dans le frisson de sa bouche... prêt à être cueilli par celui qui saurait entr'ouvrir ces lèvres fiévreuses.

Et François s'approchant... comme un ami qui serait aussi un confesseur:

— Mademoiselle Denise... vous n'avez donc pas confiance en moi?

... C'est donc une chose qui ne peut pas se dire?...

— Une chose que vous me cachez... que vous me cachez toujours?

Les lèvres qui tremblaient ne s'étaient pas entr'ouvertes.

Il eut un brusque recul:

— Enfin... c'est bien sûr que vous vou-

lez toujours être ma femme?...

— Oui, François, s'écria-t-elle désespérément. C'est sûr... Je vous le disais tout à l'heure... quand je vous ai revu...

— Tout à l'heure... mais hier... mais avant mon retour?...

— Encore hier, je l'ai promis à maman!...

— Promis! Elle vous a donc demandé cette promesse?... Elle avait donc un doute... une frayeur?...

Il parlait maintenant avec l'anxiété de celui qui a deviné... qui a compris... qui veut, coûte que coûte, avoir la certitude:

— Dites-moi la vérité, mademoiselle Denise... Il s'est passé quelque chose pendant ces dix mois... vous n'êtes plus la même... Oui, toujours aussi charmante, mais vous avez perdu votre gaîté, vous ne riez plus... Je veux savoir, moi, ce qui vous est arrivé.

Et avec une instinctive sûreté d'intuition:

— Quelqu'un vous a recherchée...

— Non!... Non!... s'écria-t-elle avec tant d'effroi, que lui, certain, maintenant, qu'elle ne le démentirait pas:

— Je le sais!

— Oh! on vous a dit...

— Peu importe ce qu'on m'a dit. Il n'y a d'important que ce que vous dites vous-même.

Et il répéta avec une certitude encore plus assurée:

— On vous a recherchée.

— Mais c'est fini, protestait-elle sans songer à nier — c'est fini... maman ne l'a pas même laissé parler...

— Il vous demandait en mariage...

— Elle n'a pas voulu l'écouter... C'est fini... J'ai bien compris, moi aussi, que c'était impossible... que la raison... le bon sens... Enfin... je vous dis... je vous jure... c'est fini. Je n'y pense seulement pas.

Et comme il la regardait avec des yeux si aigus... si fouilleurs...

— Non, monsieur François... il ne faut pas croire...

En se défendant, elle s'animait, elle s'enfiévrant... elle ne voulait pas manquer à la promesse qu'elle avait faite à sa mère... à tous les siens. Et toute vibrante :

— J'ai été un peu malade... J'en ai gardé des pauvres nerfs fragiles... Alors, sans que je sache pourquoi, il y a des moments où mes yeux se gonflent... Ça ne m'empêche pas d'être sincère et loyale, monsieur François et, je sais bien qu'il n'y aura pas de femme plus fidèle et plus dévouée à son mari que celle que vous regardez en ce moment jusqu'au fond de sa conscience.

... Soyez généreux, François... J'avais peut-être le dépit des petites filles trop curieuses qui auraient voulu en savoir un peu plus... et qui trouvaient qu'on avait fermé le livre trop brusquement... trop sévèrement... parce que non, non... je n'avais pas fait de vilaines choses dont je pusse rougir... Sans cela, fit-elle en un mouvement de fierté, vous croyez donc que je vous parlerais comme je vous parle ?

Il adoucit l'éclat de ses yeux fouilleurs.

— Je sais que vous êtes pure comme une petite fleur sans tache...

... Eh bien... recommençons... voulez-vous, comme si ces dix mois n'étaient qu'un cauchemar... Regardez-moi avec le sourire un peu moqueur qui m'effrayait un peu, c'est vrai... mais qui me donnait tant de joie... tandis que celui d'à présent est triste... inquiet... Allons... essayez, petite Denise jolie...

Oui, elle allait essayer...

Mais voilà que juste à ce moment, l'oncle Isidore apparaissait pour leur dire en se frottant les mains :

— Arme à volonté !... Je suis libre... pas

d'erreur dans mes additions... Tout à la joie, mes enfants.

— Tout à la joie, répéta François.

Mais, vraiment, il avait perdu, lui aussi, le sourire largement épanoui qu'il montrait tout à l'heure au capitaine.

Et le déjeuner fut d'une gaîté plus bruyante que spontanée.

Tout ce monde-là jouait un rôle.

XXIII

L'INTERROGATOIRE

Depuis longtemps, dix heures du soir avaient sonné à l'horloge de la salle à manger... Madame Michelin, dans son lit, avait déjà fait un somme... lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit doucement :

— Dors-tu, bonne maman ?

— Non... non, s'écria-t-elle en se retournant vers ce visiteur qui entra, une bougie à la main... Pose le chandelier sur la table... embrasse-moi... prends une chaise... assieds-toi là... tout près de moi... et raconte...

Ah ! plus encore que la vieille femme, il était impatient de l'engager, cette causerie. Il voulait savoir, lui, tout ce qui s'était passé, non pas à la Sablière mais à Chateaufort.

Il se rappelait — maintenant que sur toutes ces choses son souvenir était aiguë, — il se rappelait l'air d'entente, presque de complicité, qu'il y avait, hier, entre sa grand'mère et Mme Berthelier.

Tout le temps du chemin, pendant qu'il remontait de Lancey... il avait songé à cela. Et il avait conclu :

— Elles étaient d'accord pour ne pas me dire ce qu'elles savaient parfaitement toutes les deux.

De sorte qu'avec un empressement dont Mme Michelin était déjà ravie, il s'était installé au chevet de son lit...

— D'abord, fit-elle, tu es content?... Ça a bien marché comme tu voulais?

— Oui... Comme je voulais, en effet.

— Les Clavel t'ont bien reçu?

— Admirablement.

— Denise?

— Aussi bien qu'elle a pu...

— Elle va mieux, n'est-ce pas... beaucoup mieux?...
— Oh! bonne maman, je crois qu'elle a été plus bouleversée que vraiment malade.

Madame Michelin regarda son petit-fils, un peu inquiète:

— Bouleversée, pourquoi?

— Oh! tu sais... quand on a des discussions de famille...

— Elle t'a donc dit...

— Pauvre bonne maman... rien qu'à l'inquiétude qu'il y a dans tes yeux... rien qu'à l'hésitation qu'il y a dans tes paroles... je suis fixé... Tu sais... tu sais tout, Pourquoi ne m'as-tu rien dit?

— Mais... quelles choses, demandait obséquieusement la vieille femme... en garde et veillant à toutes ses paroles... pour qu'elles ne fussent pas des aveux... ou des indices...

— Allons, fit-il en haussant les épaules, c'est enfantin de me les faire répéter, c'est même désagréable pour moi, bonne maman. Je sais bien que c'est encore moins ennuyeux que lorsque j'entendrai les cancanes... les ricanements des autres...

— De qui?

— De ceux qui passaient sur le chemin... de ceux qui ont vu ce jeune homme.

— C'est elle... s'écria avec stupeur Mme Michelin, c'est Denise qui t'a raconté ça!

— Qui veux-tu que ce soit? Tu ne penses pas que c'est son oncle ou sa tante qui me l'ont dit... Et ils auraient pu cependant... Les Clavel le savaient... comme toi... comme tout le monde!

La voix s'élevait maintenant.

— Parce qu'il n'y a qu'un homme, ici, qui ne savait rien du tout... il n'y a qu'un naïf... qu'un imbécile... c'est moi!

— François!... mon petit... tu te fais là des idées... tu t'imagines des choses...

— Je ne m' imagine plus rien... Je sais... je sais maintenant que Denise a eu la franchise de me le dire... Alors, moi, tu comprends, je n'ai pas voulu l'interroger comme un juge... entrer dans des détails qui m'auraient encore bouleversé... Elle me disait que c'était fini... que ça n'avait été que quelques conversations sur la grande route... au vu et au su de tous les passants. Et puis que sa mère en intervenant, en intimant à ce jeune homme l'ordre de ne plus lui adresser la parole, avait mis fin à une petite aventure qui ne pouvaient d'ailleurs mener à rien de possible... de réalisable.

— Et qu'elle avait compris tout de suite que la raison... le bon sens...

— Oui, justement, ce sont ces termes-là dont elle s'est servie. Je vois que tu es bien au courant.

— Mais... mon pauvre petit...

— Ce sont exactement ceux-là... Alors, moi, je ne lui ai plus rien demandé. J'ai vu qu'en effet elle me parlait avec une grande sincérité. J'ai bien compris qu'elle avait promis à sa mère — peut-être à toi aussi — qu'elle serait pour moi une bonne femme... J'ai deviné qu'elle avait eu le coeur broyé en vous faisant cette promesse.

— Qu'elle tiendra!...

— Tu crois?

— J'en suis sûre!

— Alors... tu me conseilles...

— Mais oui... certainement.

— Quoiqu'elle ne m'aime pas?

— Qui t'a dit ça?... Ce n'est sûrement pas elle?

— Non. C'est moi qui l'a compris pen-

dant qu'elle me faisait toutes ses promesses pour l'avenir... Je sais bien... l'amour vient après quand ce n'est pas venu avant. Du moins c'est ce que disent les vieilles gens... les pères... les mères... quand ils mettent en train un mariage de raison...

— Ah! quand elle t'aura vu quelquefois, mon François... Songe donc que déjà, du premier jour, elle t'a donné toute sa confiance.

— Mais l'autre... pendant ce temps?...

— Il sera marié... peut-être avant toi, l'autre...

— Qu'en sais-tu?

— Je le sais.

— Avec qui donc?

— On le raconte dans le pays: avec la fille de Deshumiers.

— L'entrepreneur?

— Oui, le vieux manigance cette affaire depuis l'arrivée de son neveu.

— Le vieux? Quel vieux?...

— Eh oui, le comte... le père Chateauvieux...

— Et lui... lui?...

— Qu'as-tu?... pourquoi t'agites-tu?

— C'est le vicomte!...

— Tu ne le savais donc pas?

— Celui... celui qui m'a sauvé la vie... avant-hier?...

— Oui... le hasard a voulu...

— Hasard ou volonté... il me l'a sauvée quand même!... Et c'est lui qui recherchait Denise?...

— Eh bien oui... elle te l'a dit... ils se sont parlé quelquefois...

— Sur la grande route. Il lui avait donc offert?...

— Bien sûr qu'il n'allait pas proposer à cette petite autre chose que le mariage... voyons...

— Il lui offrait de l'épouser!...

— Mais tu penses bien que Mme Berthe-

lier qui est arrivé à ce moment ne l'a pas laissé aller plus loin.

— Sans lui donner le temps d'expliquer...

— Pourquoi écouter des sottises?

Le vicomte de Chateauvieux!

Impossible de le nier: il était fort bien, ce vicomte, hélas! beaucoup mieux que lui.

En plus de la robustesse agile qu'ils ont tous, dans la montagne, il avait, lui, toutes les finesses... toutes les élégances qui lui venaient de sa caste... sa caste dont il avait aussi, dès les premiers mots, montré qu'il gardait tous les préjugés et tous les mépris héréditaires.

— Mais non, songea-t-il brusquement, non, ce n'est pas dès les premiers mots qu'il s'est montré si froid et si hautain.

... Tout d'abord il était au contraire familier, sans façon... sans morgue.

... C'est seulement quand je lui ai appris mon nom que son allure — aussitôt — a changé du tout au tout.

Et il s'expliquait maintenant:

— Il ne me connaissait pas... Il ne m'avais jamais vu... mais il n'ignorait pas mon existence. On lui avait dit — certainement — que je recherchais Denise... Qui sait?... C'est elle peut-être qui l'avait mis au courant...

... Il devait donc supposer que, tout de suite, en arrivant à Chateauvieux, j'avais été informé de la façon dont Mme Berthelier était intervenue... eh! oui, brutalement... grossièrement... sans vouloir seulement l'entendre... Et, au moment où il venait de me sauver la vie, — parce que, sans lui, c'est vrai... c'est très vrai, je serais mort et enterré à cette heure, — quand il a vu qu'en apprenant son nom je ne bronchais pas... je n'avais pas seulement l'air de me douter de l'avanie... de l'insulte dont, par le fait, j'étais la cause...

... François, mon ami, ce n'est pas contre

le bourgeois, le paysan, qu'il s'est redressé de toute sa morgue... c'est contre le mufle qu'il a craché son mépris... Et à sa place j'en aurais fait autant... et même plus... Pour sûr que je la lui aurais dite, ma façon de penser, à cet individu...

Il réfléchit un moment :

— Je la lui aurais dite... et j'aurais été grossier et un malappris... Tandis que lui, il a été chic... Ils sont plus chic que nous, ces types-là... Ils ont l'habitude... Ils l'ont depuis des siècles... Nous, nous ne savons pas encore faire, voilà la différence.

Il réfléchit encore.

— Ma grand'mère m'a dit... et Denise me l'avait confirmé... qu'on n'a pas même laissé ce garçon s'expliquer... Mme Berthelie lui a signifié de ne plus adresser la parole à sa fille... et le jour même elle a emmené Denise à la Sablière.

... Alors, lui... depuis ce moment, il ne sait plus rien... Comment pourrait-il?... Tout le monde ignore où est Denise...

... De sorte que si, par hasard, il avait eu, lui aussi, des intentions honnêtes...

François haussa les épaules :

— Il n'avait dans ce cas qu'à envoyer son oncle faire une démarche auprès de Mme Berthelie. Pourquoi ne l'a-t-il pas envoyé?... Ah ! j'en sais trop et trop peu... Il faut que je tire ça au clair... Et puis je ne veux pas, tout de même, que ce noble me prenne pour ce que je ne suis pas...

... Enfin... Pour le moment, il s'agit de dormir... Demain matin, je serai reposé... j'aurai la tête plus libre.

Et il se coucha...

Sans en avoir l'air, — sans en prévenir surtout sa grand'mère qui, dans ce mariage, voyait d'abord — voyait beaucoup trop, — les vingt mille francs de Denise, et, grâce à eux, l'achat, sans aucun déboursé, de l'étude de maître Desjardins, — François était sorti avec les allures d'un

flaneur qui fait sa petite promenade du matin.

Et, la canne à la main, s'attardant — sur la place — pas trop loin de la porte du château, — à fraterniser avec tous les gens du pays qu'il n'avait pas vus depuis des mois... donnant des coups de chapeau par-ci et des poignées de main par-là, — il se disait :

— Je ne veux pas aller le relancer chez lui... mais ce sera bien le diable s'il ne met pas le nez hors de sa forteresse... où il ne peut cependant pas s'enterrer...

En effet, pendant, que, très intéressé en apparence, il causait avec un de ses conscrits qui lui racontait un tas d'histoires du pays qu'il n'écoutait seulement pas, — François avait eu enfin l'émotion de voir s'ouvrir le portail de Chateaufort... et, sur le seuil, apparaître un personnage qu'il avait aussitôt reconnu. — C'était Olivier.

XXIV

L'ONCLE STÉPHANE

Ah ! depuis ces jours de tempête et d'anxiété, l'amoureux de Denise n'avait pas, lui non plus, — comme on dit là-bas, — les sept joies.

Quand, paralysé, suffoqué par les violences si soudaines — et si injustes — de Mme Berthelie, il l'avait vue s'éloigner pour rejoindre sa fille, une seule pensée lui était venue à l'esprit : courir chez son oncle... tout lui raconter... tout lui avouer... et le supplier d'aller témoigner à cette mère en courroux, du profond, du loyal attachement de son neveu pour Denise... et de la satisfaction qu'il éprouvait lui-même à voir s'accomplir le mariage de ces deux enfants...

Pauvre amoureux !

Au moment où il courait au château, l'oncle Stéphane venait d'y rentrer, arrivant de chez les Deshumiers.

C'était sa première sortie. Il avait voulu qu'elle fût pour ces nouveaux amis où, avec une fille à marier, il y avait une si belle fortune. Il s'était lassé... il avait pris chaud à faire l'aimable... Il était rentré en assez mauvais point... Il avait eu comme une syncope... on venait d'aller chercher le médecin...

Impossible... ni aujourd'hui... ni même demain... d'engager avec lui cette conversation qui serait en même temps une conférence et un plaidoyer.

Alors... en attendant le mieux que le médecin garantissait... mais dont il ne pouvait pas indiquer la date fixe, Olivier avait couru... un peu à l'aventure... la tête basse... se désespérant de ne rien savoir de ce qui s'était passé à la poste après le retour de Mme Bertheliet et de sa fille.

C'était effroyablement difficile pour lui de s'informer. Il n'avait pas d'amis à Chateaufieux. Il n'y connaissait même encore personne.

Il avait cependant fini par se découvrir un auxiliaire possible, — dans ces moments-là on les prend comme on les trouve, — et qui le renseignerait mieux que personne... à condition de ne pas se douter qu'il le renseignait.

Ce fut par le facteur Dupont — plus difficile à rejoindre qu'à faire causer dans un petit coin — qu'il parvint à apprendre une partie de la vérité.

Comment... écrire... employer des moyens tortueux... se cacher... non.

Car il l'aimait... il l'aimait encore plus, cette jolie petite Denise, maintenant qu'un terrible obstacle se dressait entre eux...

... Maintenant qu'il ne savait plus s'il parviendrait à obtenir, à conserver pour lui, le délice de ces yeux clairs et le char-

me de ce joyeux sourire, qui lui avaient pris le cœur... Oh! soupirait-il, pour tout de bon, cette fois... et pour toujours...

Un matin... en dépit du temps menaçant... il se mit donc en chemin pour croiser encore — par hasard — le père Dupont.

Le vieux facteur — qui d'ailleurs n'avait rien à lui apprendre — et qui allongea le pas pour échapper à l'orage — lui avait obligeamment indiqué un raccourci qui le conduirait plus vite au château...

C'est là que, surpris par le coup de tonnerre qui avait foudroyé devant lui un poteau électrique, Olivier avait vu cet imprudent courir à la mort... et, un peu rudement peut-être, lui avait, c'est certain, sauvé la vie...

Mais quand il avait appris que cet inconnu, c'était le jeune homme, — le François Michelon — qu'on voulait faire épouser à Denise, il avait aussitôt — instinctivement — élevé entre lui et ce Michelon, un mur de distance hautaine en se disant :

— C'était le cas, pourtant, de me témoigner au moins un regret... Allons, c'est un homme mal élevé, que les sentiments de générosité et de délicatesse ne gêneront jamais dans sa bataille pour la vie...

Il avait haussé les épaules et repris le chemin de Chateaufieux.

Mais il y était rentré agacé... excité... vibrant... Et quand, dans l'après-midi, le docteur Fournierol lui avait formellement affirmé :

— Nous aurons eu plus de peur que de mal. Ça va beaucoup mieux. On dirait presque que cette dernière secouée a plutôt remis la machine en état.

... Votre oncle peut se lever, sortir dans le jardin, manger avec modération — et maintenant, il faut lui tenir compagnie, causer avec lui, l'occuper... Voilà de quoi

il a besoin pour vite remonter sur sa bête...

Olivier s'était dit :

— Dans ce cas, tant pis... je n'attends pas plus longtemps.

Et il avait grimpé dans la chambre de l'oncle Stéphane — qui, d'ailleurs, était en train de s'habiller... et qui, en le voyant :

— Oui... tu peux entrer... il paraît que je ne suis plus un foyer de contagion.

— Je sais que vous voilà presque guéri, mon oncle... J'ai vu le docteur quand il sortait de chez vous.

— ... Oui... grogna-t-il, c'est un gaillard qui n'oublie pas de faire des visites à ses malades...

— Au moins ont-elles servies à quelques chose... Vous allez beaucoup... infiniment mieux...

— Il te l'a dit aussi, à toi ?

— Et qu'il faut que vous recommenciez à sortir dans le jardin... à manger... à reprendre votre train-train...

— Oui... me voilà habillé... je vais descendre... Tu comprends... depuis le temps que je suis emprisonné ici...

— C'est que, si vous vouliez bien, mon oncle, je voudrais auparavant vous parler de quelque chose...

— Tu me diras ça en bas.

— En bas, la Michonne est toujours à aller et à venir... elle m'écouterait... cela me gênerait beaucoup... Non. Ici.

... Depuis un mois, grâce à votre affectueuse... votre paternelle hospitalité, j'ai fait la connaissance d'une jeune fille délicieuse. Nous nous sommes rencontrés plusieurs fois... souvent...

— Pourquoi donc ne m'en avez-vous rien dit, ni les uns ni les autres ?

— ...Parce que vous étiez souffrant... je ne voulais pas vous fatiguer... vous émotionner... en causant... en discutant...

— Une discussion ? à quel propos ?

— Je ne sais pas, moi... d'autant qu'elle

n'est pas pauvre... Elle aura un jour une quarantaine de mille francs.

— Tu perds la tête, mon garçon... Mlle Deshumiers apportera à son mari, plus d'un demi-million.

— Eh ! je ne vous parle pas de Mlle Deshumiers !

L'oncle Stéphane sauta sur son fauteuil.

— Tu ne... De qui donc ?

— C'est de Mlle Denise Berthelier que j'ai fait la connaissance.

— La fille de la postière !

— Oui, mon oncle... qui a toutes les qualités de l'esprit et du cœur... qui apportera plus tard à son mari, ainsi que je vous l'ai dit, une petite fortune... et tout de suite, une dot — modeste assurément, mais pourtant assez rondelette — et qui serait... ah ! je vous le certifie... une exquisite compagne pour moi... une adorable fille pour vous...

L'oncle Stéphane en ouvrait des yeux éffarés.

— Non... tu parles sérieusement !

— Est-ce que j'ai l'air de plaisanter ! Je suis très sérieux... très ému, mon oncle... Vous voyez bien... J'éprouve pour cette jeune fille un réel, un profond attachement... J'espère... je crois... que je ne lui suis pas indifférent...

— Et c'est cette poupée...

— Oh ! mon oncle !

— Parfaitement : cette poupée que tu prétendrais installer, ici, dans ma maison... pour en faire ta femme ?

— Pourquoi donc pas ?

— Tu n'oublies qu'une chose, mon cher, c'est que tu es Chateaufieux, fit l'oncle Stéphane.

— Je ne l'oublierais donc pas s'il s'agissait de Mlle Deshumiers ? répliqua Olivier.

— La seule excuse d'un mésalliance, c'est de rapporter pas mal d'argent... et

c'est quand elle ne devient pas la source d'une fortune inespérée qu'elle est inexcusable, mon cher.

— Malheureusement, je ne suis pas de cet avis-là, mon oncle.

— Allons, allons, mon garçon, il ne faut cependant pas se singulariser. Je lis assez irrégulièrement le journal, je sais cependant à peu près ce qui se passe... et je t'assure que les Deshumiers valent bien les marchands de cochon de Chicago, ou les trusteurs de New-York qui ont commencé par cirer les bottes de leurs concitoyens et qui marient leurs filles à nos ducs et à nos princes les plus qualifiés.

— C'est possible. Mais comme je n'aime pas et n'aimerai jamais Mlle Deshumiers...

— Il n'est pas question de l'aimer.

— En effet... simplement de prendre son argent... Eh bien, non... non... cette opération financière est tout de même trop peu reluisante... Comprenez donc, mon cher oncle, celle que j'aime... celle qui peut être montrée partout... celle qui est d'une famille de professeurs... d'officiers... celle qui serait demain une ravissante vicomtesse de Chateaufieux...

— Non, mon ami. Ce ne sera pas Mlle Berthelier.

— Mon oncle... cependant...

— Ou bien, elle logera à la poste, la vicomtesse... parce que, tu entends bien, mon ami, — elle n'entrera pas ici.

Olivier eut un mouvement de colère...

— Alors... c'est donc moi...

— Attends, fit l'oncle Stéphane en l'arrêtant du geste... laisse-moi finir à mon tour... Il est donc bien entendu que le jour où tu t'offrirais cette fantaisie, — car je le reconnais, tu es maître de tes actions, — ce jour-là, je prendrai une feuille de papier timbré, — j'en ai toujours dans mon bureau, — et je referai mon testament qui ne date cependant que d'un mois.

— Eh bien! mon oncle, vous aussi vous êtes maître de vos actions...

— Tu te doutes que je disposerai de mes biens de façon que tu ne puisses pas, après moi, faire entrer ici la personne que, de mon vivant, j'en ai formellement écartée.

— Autrement dit, vous disposerez de Chateaufieux en faveur d'un autre que moi.

— Parfaitement Chateaufieux et tout ce qui en dépend... en un mot ce que je possède... Et alors, tu peux faire ton compte, mon ami. A l'actif, il faudra mettre la charmante Mlle Berthelier avec les trente ou quarante mille francs que sa mère ne te repassera pas aussi aisément que tu peux le supposer. Je la connais. C'est une désagréable et hargneuse créature et je te souhaite bien du plaisir avec cette belle-maman... Et puis... zéro... Tu n'auras rien autre. Il ne faudra pas plus tabler sur Chateaufieux que sur mon retour à de meilleurs sentiments.

... Je suis entêté comme un vieux mulet... Je l'ai d'ailleurs prouvé toute ma vie en m'incrutant dans cette mesure où, finalement, c'est moi qui avais raison de rester, puisque Chateaufieux est devenu notre dernière épave, notre dernière croûte de pain... à tous les deux.

XXV

A COEUR OUVERT

Et voilà que, le lendemain matin, avant d'être entré dans la chambre du cousin Stéphane, où il sentait bien qu'allaient se dire... se signifier des choses définitives, Olivier sortait de Chateaufieux pour faire quelques pas en liberté... se secouer... agir...

Ah! pauvre garçon, ce n'était plus aujourd'hui pour aller à la rencontre du

facteur Dupont... pour savoir de lui si Denise était rentrée chez sa mère...?

Que lui importait désormais qu'elle fût ici ou à la Sablière? N'était-elle pas perdue pour lui? Pouvait-il seulement chercher à la revoir? N'étaient-ils pas séparés par un mur infranchissable?

Ah! pauvre chère petite Denise! Quand bien même les plus folles suppositions deviendraient réalisables, parvint-il à la revoir... à la reprendre... à l'emmener avec lui... quel avenir aurait-il à lui offrir, maintenant, en échange de celui assuré, honorable... heureux, qui sait?... dont elle lui aurait fait le sacrifice?...

Il franchissait donc — pour l'avant-dernière fois peut-être — le porche délabré... que tout à l'heure — après sa conversation définitive avec le maître de Chateaufieux — il repasserait pour ne plus reparaître.

Et voilà qu'il voyait s'avancer vers lui ce Michelon... le sourire aux lèvres... l'air empressé. Qu'est-ce qu'il lui voulait, celui-là?

— A coup sûr, pensait-il en soupirant, ce n'est pas lui qui vient pour me donner des nouvelles de Denise...

Mais François qui avait visiblement l'intention de l'aborder avait mis le chapeau à la main.

— Je suis très heureux de vous rencontrer, monsieur de Chateaufieux.

Et Olivier déjà en garde contre cet inexplicable empressement.

— Pourquoi donc, monsieur?

— Parce que, fit résolument François, j'ai à vous parler.

— A moi?... Vous?

— C'est même important, ce que j'ai à vous dire... et, je vous assure, intéressant.

— Vraiment!

— Vous allez voir, monsieur... Seulement, nous ne sommes pas bien, sur cette place.

— J'ai cependant des raisons — oh! qui ne vous concernent en rien — pour ne pas vous inviter à entrer dans cette maison qui n'est pas la mienne.

— Croyez bien, monsieur, que je n'avais nullement l'intention... Mais nous pourrions, si vous le vouliez bien, faire quelques pas... dans ce chemin, par exemple...

— Quand il vous plaira.

— Monsieur, je suis arrivé, il y a seulement trois jours à Chateaufieux.

... Je ne me doutais pas alors que cela aurait pu vous expliquer pourquoi je ne savais rien, avant-hier, de ce qui s'était passé ici depuis mon départ... Il s'y était pourtant passé beaucoup de choses...

— Ah!...

— Votre arrivée, entre autres...

— En effet.

— Vos relations avec demois...

— Je vous prie... laissez-moi achever.

Tout cela, je vous l'aurais dit avant-hier si j'avais su... ce que je ne savais pas encore; je vous en donne ma parole d'honnête homme... Et comme en voyant que je gardais le silence, vous avez pu croire... vous avez cru sans doute que je connaissais... que j'avais, sinon provoqué, du moins approuvé les procédés infiniment regrettables de madame Berthelier...

— Monsieur, par égard pour une autre personne... ne revenez pas sur ce qui s'est passé...

— Il faut que cela soit dit. Je ne veux pas qu'il puisse y avoir entre nous deux une arrière-pensée... rien d'équivoque... rien qui nous empêche — vous, de m'estimer — et moi de vous témoigner ma gratitude pour le service que vous m'avez rendu... Voilà ce que je voulais vous dire, monsieur de Chateaufieux...

— Eh bien, monsieur, j'aime mieux en effet vous savoir dans un autre état d'esprit que celui de la personne dont nous

n'avons plus à prononcer le nom... J'ai été traité par elle bien indignement. Je n'avais cependant que des intentions... oh! très avouables... je vous en fais juge.

Et abandonnant aussitôt cette raideur d'attitude qui avait si fort choqué François Michelin, Olivier mit ce dernier au courant sur sa situation, et il continua :

— Je suis venu... Un jour, j'ai compris qu'il y avait un moyen d'être heureux dans ce tas de pierres branlantes... C'était d'y faire entrer un printemps de jeunesse et de beauté... et je l'ai dit loyalment à celle que mon coeur avait choisie pour compagne...

... C'est alors que sa mère s'est dressée entre nous... Elle ne m'a pas laissé le temps de m'expliquer...

... La jeune fille que j'aimais, — ah! monsieur, d'un amour si respectueux, — a disparu le jour même... Je sais vaguement où elle est... Et quand je vous ai rencontré, j'avoue que j'ai été étonné de votre attitude... de votre silence surtout... après le service que je venais de vous rendre... Je vous revois aujourd'hui... Vous m'expliquez... Vous avez l'air très franc... très sincère...

— Très désireux, monsieur, de rester votre ami... quoi qu'il doive arriver...

— Cela vous sera d'autant plus aisé, qu'à votre courtoise démarche, je vais répondre par une déclaration qui ne saurait que vous être agréable... Aujourd'hui sans doute tout à l'heure peut-être, je quitterai Chateaufieux pour n'y plus jamais revenir.

... J'avais eu l'imprudence... la naïveté de croire que le comte de Chateaufieux serait heureux... ravi... d'accueillir à bras ouvert la délicieuse créature qui ressemblait si peu à la vulgaire et prétentieuse demoiselle de village...

— Mademoiselle Deshumiers.

— Pas de noms, je vous en prie... Eh bien, le premier jour où l'amélioration de la santé de mon vieux cousin m'a permis de lui faire part de mon projet — il m'a pour unique réponse, signifié cet ultimatum : "Tu épouseras celle que j'ai choisie où je déchire le testament que j'ai fait en ta faveur."

... Vous voyez, monsieur que nous pouvons, avec une estime réciproque, nous donner la main en nous disant adieu.

Il lui avait tendu la sienne...

Et François Michelin la prenant avec une sympathie... une compassion... une joie de soulagement... Il y avait tous ces sentiments dans son étreinte...

— Oh! monsieur... Et alors... c'est à cause... uniquement à cause d'un différend comme celui-là, que vous vous brouillez avec le comte de Chateaufieux... que vous renoncez...

— Mon cher monsieur, vous n'êtes pour rien dans ma détermination. Il ne s'agit en ce moment ni du rêve... du rêve délicieux... que j'avais fait, ni de la façon dont une mère qui ne révit pas... elle... a cru devoir m'en éveiller... Il s'agit uniquement de l'obstacle... invincible, celui-là... car tous les autres, je me figure que j'aurais fini par les vaincre...

— Moi aussi, murmura le futur notaire.

— Mais l'obstination de mon cousin... l'impossibilité, dès lors, d'offrir à la charmante fille que je ne veux pas... que je ne peux plus nommer... la situation, la sécurité... la modeste fortune qui seule aurait légitimé mon insistance... voilà l'obstacle contre lequel je me brise... l'obstacle, si je suis un galant homme, qui m'oblige à renoncer... et à disparaître.

Et Olivier — comme s'il s'était dit tout à coup que ce garçon devait être de bon conseil :

— Vous-même... que feriez-vous, si vous

étiez à ma place?... Je vous ai à peu près raconté mon affaire...

— Moi!... oh! je vous le déclare franchement, je n'hésiterais pas... Je resterais, comme je vous l'ai dit, à Chateaufieux, où je saurais que je trouverais toujours bon souper, bon gîte...

— Oui, interrompit Olivier, dans la fable de La Fontaine, le pigeon qui énumère les attractions du logis ajoute: "et le reste".

— Eh bien?...

— Eh bien, moi, c'est "le reste" qui me fait partir. Par conséquent, l'affaire est bien entendue: je pars... je suis parti.

... Je vous demande donc un avis... un indicaiton: De quel côté cherchiez-vous, monsieur Michelin, si vous étiez le vicomte de Chateaufieux... un pauvre sire n'ayant jamais appris que les choses assez inutiles qui permettent à un homme bien renté de mener agréablement une vie... tout à fait inutile aussi...

— Vous me posez là une question...

— Oui... que feriez-vous si, comme je vous l'ai dit, vous étiez pourvu pour toute fortune d'une cinquantaine de louis et de quelques bijoux qui pourraient peut-être se vendre autant.

— C'est que... comme cela... à l'improviste...

— Enfin... cherchez.

— Vous avez fait votre droit?

— Non.

— Tant pis, le droit ouvre bien des carrières.

— Vous avez fait votre service militaire?

— Naturellement.

— Quel âge avez-vous?

— Vingt-six ans, bientôt vingt-sept.

— Par conséquent dans la réserve.

— J'y ai même un grade, je suis maréchal des logis.

— Il y aurait peut-être un rengagement possible comme sous-officier.

— Non. C'est trop tard.

— Ah! tant pis.

— Croyez-vous? Examinez donc la chose de plus près, maréchal des logis... vieux maréchal des logis dans une petite ville de province où je passerais mon temps à courir les cafés avec d'autres engagés... Aucune chance d'avancement... Non, mon cher, il y a mieux que cela.

— Quoi donc?

— Un engagement sans un tas de formalités gênantes... qui me permettra de m'en aller très loin... là où on se bat... et qui me donnera la certitude de ne jamais être rappelé en France.

— Oh! la légion étrangère!

— Il n'y a pas autre chose: la légion étrangère.

— Eh bien... oui... j'admets... vous prenez un parti très fier... Seulement, moi qui suis un paysan et qui en ai le sens pratique, je vous dis que vous auriez tort de brusquer les choses et de les rendre irréparables.

— Comment l'entendez-vous?

— Je parle de vos rapports avec votre vieux cousin. Vous serez, après lui, m'avez-vous dit le dernier représentant de la famille.

— De la famille et du nom.

— Eh bien, sacrebleu, ce serait trop bête de quitter sa maison avec des paroles de violence... Tout peut se faire en douceur. Entre Dauphinois, les choses ne doivent jamais se passer autrement... En douceur, monsieur de Chateaufieux. Ne lui laissez pas non plus ignorer où vous allez... et qu'il sache bien les sentiments chevaleresques qui ont dicté votre détermination de gentilhomme...

— Alors, fit Olivier en souriant, il faudra y mettre des formes?

— Croyez-moi... à la dauphinoise...

— Et nous deux...

— J'espère bien que nous resterons en correspondance...

— C'est entendu... dès mon arrivée en Afrique, je vous tiendrai au courant de mes faits et gestes... et je vous serai infiniment obligé de me donner parfois des nouvelles du pays... Adieu, mon cher monsieur.

Et François le regardant partir :

— Pauvre garçon... Il est chic, tout de même...

XXVI

EN GALANTS HOMMES

Décidé à en finir avec cette insupportable situation qui, à chaque retard, deviendrait plus humiliante, Olivier regagnait le château. Il allait bientôt y arriver, lorsqu'il rencontra le père Dupont, le vieux facteur.

— Bien le bonjour, monsieur le vicomte. C'est même une occasion que j'ai de vous rencontrer.

— Pourquoi donc ?

— Voilà... je viens de remonter la correspondance de Lancey... et dans le sac il y a, pour vous, une lettre poste restante.

... Naturellement, madame Berthelier l'a mise dans le tiroir... Mais enfin, vous savez à présent qu'il y en a une et quand vous irez de ce côté.

— Eh bien, Dupont, fit Olivier après une légère hésitation, j'ai... des raisons... pour ne pas aller à la poste.

... Vous ne pourriez pas me la donner, cette lettre ?

Le père Dupont tint conseil avec lui-même...

— Oh ! conclut-il enfin, du moment que

c'est vous, le destinataire, qui me la demandez... il me semble qu'il y a moyen...

... Serez-vous au château cet après-midi ?

— Oui... certainement... jusqu'à trois heures.

Et Olivier rentra au château.

Le comte l'y attendait, debout dans la vieille salle à manger... la seule pièce habitable du rez-de-chaussée.

— Eh bien, fit-il en tournant légèrement la tête vers lui, as-tu réfléchi, mon garçon ?

— Oui, mon cousin.

Le vieux hobereau fronça le sourcil.

“Mon cousin” — il devinait que l'entretien allait mal se terminer.

— Et le résultat de tes réflexions ?

— Une résolution. Je ne suis pas bon à grand'chose...

... Mais enfin, je peux toujours me faire troner la peau au service de mon pays. Ce n'est ni déroger, ni s'encanailler, cela...

... Je vais donc, tout à l'heure, partir pour Grenoble. Là, je contracterai un engagement dans la légion étrangère...

— La légion étrangère... en Afrique... Tu es fou !

— Je suis très sage, au contraire, je vous assure... Il se trouve, — et c'est très heureux, — que je ne peux plus m'engager en France dans un régiment de cavalerie où j'aurais aussitôt retrouvé mes galons de maréchal des logis... Oui, très heureux, parce que j'en aurais peut-être eu la tentation... et ce serait mal poursuivre l'aventure en me galvaudant indéfiniment dans des garnisons de province... Je veux que la chose se passe en beauté... sous le ciel bleu. Non pas au café, mais au campement... et, comme j'avais l'avantage de vous le dire, avec la peau qu'on se fait trouer pour la France.

... Si on en revient, on a un bout de ruban rouge pour boucher le trou... et une

retraite pour permettre de venir faire un tour au pays...

... Surtout, ce que je désire, c'est que nous nous quittions en bons parents et en galants hommes qui ont pu envisager différemment les nécessités de la vie, mais qui se savent, l'un et l'autre, d'honnêtes gens, dignes de leur mutuelle estime...

... J'ai l'intention de partir tout à l'heure avec Laurent et sa patache... Nous allons donc, si vous le voulez bien, nous serrer la main.

Non. Le cousin Stéphane en restait bouche bée.

— L'Afrique... ricana-t-il enfin... Et là-bas... ce n'est pas avec ta solde, malheureux, que tu pourras...

— Ne vous inquiétez pas de ce détail. J'emporte tout ce qui me sera nécessaire... A la légion, il n'en faut pas beaucoup pour s'offrir le maximum du bien-être...

... Dites-vous bien, d'ailleurs, que si le vicomte de Chateaufieux devient de ces pays d'où on ne revient pas toujours, c'est qu'il sera monstrable... et pourra porter haut la tête... Au revoir, mon cousin.

Il lui tendait la main.

Le vieux hobereau hésita.

Cependant le cousin Stéphane prit d'un geste de dépit la main qu'Olivier lui tendait, la serra avec rudesse... puis la repoussant violemment :

— Va-t'en au diable, tête de fer !

XXVII

UN ABORDAGE

Où allait-il donc, le cousin Stéphane qui marchait dans la rue en pente, comme si jamais il n'avait été grippé... Et qui s'avavançait en gesticulant — et en grognant des mots inintelligibles.

Il allait tout droit à la poste, — mon Dieu, oui.

Il y allait, aiguillonné par le dépit... la rage d'avoir trouvé une admirable solution à ce terrible problème : Que va devenir Chateaufieux, — et de voir s'effondrer une affaire toute préparée... toute faite... juste au moment où il n'y avait plus qu'à se baisser pour cueillir les quatre ou cinq cents mille francs qui rétabliraient Chateaufieux dans une nouvelle splendeur.

Il entra bruyamment dans la partie du bureau réservée au public...

A travers le grillage, on ne voyait, là-bas, au fond, que le facteur, le père Dupont qui triait des lettres et des journaux.

Eh bien, tant mieux s'il était là, ce vieux bavard. Il en aurait à raconter, ce soir, au cabaret.

Et le cousin Stéphane avec toute la sécheresse qui convenait à la situation :

— Dupont... la receveuse n'est pas là ?

Le facteur avait levé le nez... et reconnaissant le hobereau :

— Je vous demande excuse, monsieur le comte, madame Berthelie est chez elle... mais si je peux la remplacer...

— Non. C'est à elle que j'ai affaire.

— Alors... si vous voulez entrer, monsieur le comte...

— Non. Le public reste ici. Je me tiens où se tient le public. Je ne suis pas l'homme qui invoque un privilège ou qui demande des égards.

— Alors, je vais prévenir Mme Berthelie.

— Vous ferez bien. C'est mon droit de contribuable de parler à cette dame. J'use de mon droit. Allez-lui dire cela, Dupont.

— J'y vais... j'y vais, monsieur le comte.

Et l'instant d'après, c'est Mme Berthelie qui apparaissait... congestionnée elle-même, tout autant que celui qui l'attendait de l'autre côté de la grille.

En la voyant apparaître, le cousin Sté-

phane avait, par un geste instinctif de vieille et irréductible politesse, mis son chapeau à la main...

Mais, de sa voix la plus agressive — et clignant de l'oeil, comme s'il hésitait à la reconnaître :

— Madame Berthelie, si je ne me trompe?

— Oh!... exhala-t-elle, suffoquée...

Et aussitôt, prompte à la riposte :

— Vous savez fort bien que c'est moi, monsieur de Chateaufvieux, et je vous ai reconnu tout de suite, moi. Je vois parfaitement que vous n'avez pas changé... toujours aussi aimable, avec vos coups de chapeau qui ressemblent à des insolences.

— Prenez garde, madame. Vous savez qu'avec moi vous n'avez pas le dernier mot.

— Je rougirais, si j'étais un gentilhomme, de me vanter d'une mauvaise action!

— Moi, je ne rougis pas, madame, et j'ajoute que ce dernier, vous ne l'aurez pas plus pour les choses de la poste que pour les autres...

— Quelles autres?

— Vos tentatives... vos manoeuvres... pour attirer mon jeune parent dans les filets de mademoiselle votre fille...

— Attirer... tentatives... manoeuvres! mais je l'ai chassé de devant moi, votre neveu... Je lui ai défendu de mettre les pieds ici... de parler jamais à mon enfant que de la voir mariée à ce garçon qui n'a pas de position... qui n'est bon à rien... qui n'a plus rien de rien...

— Mais qui vous disait qu'il hériterait de Chateaufvieux.

— C'est une bicoque, Chateaufvieux... c'est une ruine... c'est un tombeau!... Aller là-dedans?... Ah! ma pauvre enfant... Elle a mieux à faire... n'ayez pas peur, et ce ne sont pas les partis qui lui manquent.

Dites ça à votre neveu si c'est de sa part que vous venez.

— Moi!... je ne viens que pour vous signifier que jamais... jamais...

... Oui, madame, je le dirais devant cent mille personnes si elles étaient assemblées dans le bureau... Plutôt que de le voir épouser votre fille je le déshériterais, madame, je le déshériterais sur-le-champ...

... Voilà ce que je venais vous dire... A vous d'en faire votre profit... Et maintenant, — j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Sur quoi, le cousin Stéphane remit son chapeau sur sa tête.

Et pendant que Mme Berthelie folle d'indignation s'avancait jusqu'à la grille, — comme un animal féroce qui grince des dents contre un tourmenteur inaccessible à ses crocs, — il sortit noblement du bureau de poste, pour réintégrer ce que son ennemie venait, avec tant de mépris, d'appeler sa bicoque...

... ..

Au château, — depuis qu'il avait quitté François Michelon — Olivier hâta ses préparatifs de départ.

La Michonne, qui n'y comprenait rien du tout, l'aidait à remplir sa malle.

A un certain moment, ils avaient été troublés dans leur besogne par les pas lourds du cousin Stéphane qui rentrait, furibond. Mais presque aussitôt il était allé dans sa chambre, il s'y était enfermé, — bien résolu à ne pas paraître chez Olivier où il n'avait rien de pacifique à dire et rien d'utile à faire.

Il avait parfaitement compris la situation. Ce sacré garçon était aussi entêté qu'il pouvait l'être lui-même. Il n'en obtiendrait rien — et il ne lui convenait pas d'aller danser devant ce moutard... cet im-

bécile qui, à une belle fille comme Céline Deshumiers, préférerait cette petite postière... cette maigriotte brune... ou bien la légion étrangère... Crétin!

XXVIII

DEUX LETTRES

Pendant ce temps, Olivier avait rempli et fermé sa malle.

Aidé de la Michonne, il l'avait descendue dans la salle à manger.

Elle était là... tout près de la porte... avec le reste du petit bagage.

C'est à ce moment que le facteur sonna.

— Monsieur le vicomte est-il rentré?

— Oui, oui, père Dupont, répondit-il lui-même en s'avancant.

— Alors... monsieur le vicomte, voilà votre lettre... vous savez...

— Merci...

Il avait glissé au bonhomme une petite pièce blanche... Dupont était parti, enchanté.

Et il restait là, regardant la suscription de l'enveloppe.

— Je m'en doutais... c'est de Blanche. Que diable me veut-elle après m'avoir si bien fait comprendre que je n'étais plus assez calé pour aspirer à ses bonnes grâces?... Voyons.

Il n'avait plus qu'à attendre le passage de Laurent et de sa voiture.

C'était la meilleure manière de passer le temps, en attendant...

Il s'installa dans le fauteuil de paille que le cousin Stéphane prenait volontiers quand il chauffait ses grandes jambes au feu de l'immense cheminée. Et il lut une lettre dans laquelle Blanche Monsigny lui renouvelait ses déclarations.

Il n'y songeait plus, à cette petite Blanche, à cet oiseau chanteur et sans cervelle

dont l'image avait été chassée de son souvenir par une image brune, — pure — exquise.

Ah! Dieu non, qu'il ne voulait pas, au moment du départ, effacer la vision brune en y substituant une tête d'oiselle blonde.

Et il y avait déjà bien longtemps qu'Olivier avait reçu cette lettre poste restante apportée par le père Dupont, lorsque la voiture et son unique voyageur s'ébranlèrent enfin pour traverser le village en s'engageant dans sa principale rue qui n'est autre que la route départementale.

Mais quand ils arrivaient à la hauteur de la rue transversale qui conduit à la poste, un homme qui se tenait là... qui semblait les attendre... s'était avancé en agitant son bâton pour faire arrêter la guimbarde.

C'était le facteur — le père Dupont — qui criait déjà à Olivier:

— Je savais bien que je vous rencontrerais, monsieur le vicomte... il vient encore d'arriver une lettre pour vous.

— Toujours poste restante?

— Ah! non, pas celle-là. Elle est même recommandée. Et comme j'avais vu que vous vous disposiez à partir... peut-être pour quelque temps, puisqu'il y avait des malles... alors, je me suis posté... pour vous attendre. J'ai là tout ce qu'il faut pour vous faire signer sur mon livre de reçus...

En parlant, il avait tiré de sa sacoche une fiole d'encre, un porte-plume... ouvert son carnet... tendu la lettre.

Olivier, assez intrigué la prit... signa...

— Merci, Dupont... Allez, père Laurent.

Et il déchira l'enveloppe... une grande enveloppe blanche... assez protocolaire...

— Tiens... qu'y a-t-il donc de nouveau? murmura-t-il en voyant l'exergue imprimé dans le coin de la lettre...

Il lut hâtivement quelques lignes... puis

encore plus hâtivement il parcourut le reste...

Et puis... d'une voix un peu étranglée:

— Père Laurent, arrêtez! cria Olivier.

Le vieux se retourna avec étonnement:

— Vous voulez descendre, monsieur le vicomte?

— Voilà... il m'arrive une nouvelle inattendue...

Il avait l'air tout fiévreux... il était légèrement congestionné... ses yeux brillaient.

— Vous allez... oui, c'est cela... vous allez à Grenoble, n'est-ce pas?

— Bien sûr.

— Et vous en reviendrez?

— Demain matin, après le premier train.

— Le premier train... parfaitement... Eh bien, mon brave ami... combien ça va-t-il coûter, pour mes bagages et pour moi?

Le vieux se prit à rire.

— Vous faites arrêter pour ça?... Ahlons, monsieur le vicomte, je ne peux pas vous filouter. Nous allons bloquer le tout à quarante sous. C'est le prix que je ferais payer à mon père...

— Voilà cent sous...

— Vous payez d'avance.. voilà une idée! Enfin... je vais vous rendre...

— Non... gardez tout... Veillez sur mes bagages pendant qu'ils seront sur votre voiture, à Grenoble... et, demain matin, ramenez-les ici.

— Au château?

— Non. Dans votre remise... Elle ferme bien... ils pourront attendre...

— Et vous alors, monsieur le vicomte?

— Moi... J'ai changé d'idée... Je ne pars pas encore... A demain, Laurent... à demain dans votre remise... avec les bagages, c'est compris?

— Compris, non, pas bien... mais puisque je suis payé... Entendu, monsieur le vicomte.

— Alors, bon voyage.

Et Olivier qui avait sauté à terre, lesté de sa valise à main qu'il ne laissait pas dans la voiture, — Olivier qui avait fait ce saut... avec quelle agilité!... rebroussa chemin... presque en courant.

XXIX

LA SECONDE LETTRE

De cette allure, tout de même un peu folle, Olivier était allé jusqu'à la maison — qu'on lui avait montrée et qu'il connaissait fort bien — de madame Michelin.

A la porte, cependant, et au moment de tourner il avait hésité.

Et s'il n'y est pas?

Mais secouant impatiemment la tête:

— Eh bien, on me dira où je peux le trouver... il faut que je le voie... il faut que je lui parle... que je lui dise loyalement... en réponse à sa loyale franchise...

Il avait sonné.

C'est Victoire, la vieille bonne de madame Michelin, qui accourait à ce carillon.

Et elle n'avait pas achevé d'ouvrir la porte que ce visiteur, brusquement:

— Monsieur Michelin... monsieur François Michelin?...

— Oui, monsieur!... c'est ici... fit-elle tout ébahie... presque effrayée de cette façon de demander monsieur François...

— Est-ce qu'il y est?

— Je... je ne sais pas... je vais voir fit-elle prudemment — et se disant qu'il valait mieux aller d'abord prévenir son maître de l'irruption de ce jeune homme... le jeune homme qui... enfin le jeune homme du château...

Mais voilà que justement M. François avait entendu, de l'intérieur, qu'on prononçait son nom... qu'on le demandait... il venait voir... il apparaissait...

Et tout aussitôt, plus stupéfaite encore que rassurée, la vieille Dauphinoise voyait M. François s'avancer avec empressement. Il échangeait avec le jeune monsieur du château une cordiale poignée de main. Et sans autre protocole :

— Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour votre service ?

— Oui... j'ai besoin de vous parler...

— Passons au salon.

— Seul à seul.

— Nous le serons.

— J'aimerais mieux... dehors.

— A votre gré, fit en souriant le futur notaire...

Ils marchèrent, et lorsque se retournant vers François avec qui il se voyait maintenant très loin et à l'abri de toute indiscretion, Olivier dit :

— Mon ami... lisez.

Il lui tendait la lettre qu'il venait de recevoir tout à l'heure et François Michelin qui avait vu aussitôt l'en-tête imprimé :

*Me Ducoudray, notaire,
Paris.*

... François lut à haute voix :

“Mon cher client,

“Jusqu'à ce jour, je n'ai rien eu d'important à vous apprendre. La liquidation Saint-Perdoux suit son cours normal. Nous essayons de sauver quelques bribes — au moins votre mobilier — et nous espérons y arriver.

“D'autant que le chiffre total des détournements est maintenant connu et que les victimes de cet audacieux coquin savent à un centime près combien elles ont solidairement à verser à l'actif qu'elles forment — bien malgré elles, hélas ! — pour payer les créanciers privilégiés de la banqueroute frauduleuse et de l'abus de confiance.

“Vous ne serez pas engagé, Dieu merci,

“au delà de ce que représentent les valeurs déposés chez moi et qui constituent le plus clair de votre fortune au moment de la catastrophe”.

— Eh bien, fit François en s'interrompant, vous sauvez le mobilier. Je vous félicite. A-t-il une valeur considérable ?

— Lisez, monsieur Michelin, l'intérêt de la lettre n'est pas là.

Et François continua sa lecture.

“Seulement, mon cher client, vous vous souvenez que dans un des tiroirs de votre bureau, il y avait une liasse d'actes de la *Gold Fountain*, tombées dans un tel discrédit qu'elles valaient un peu plus que le poids de leur papier, mais guère davantage”.

— Une liasse de *Gold Fountain* ! s'écria François en relevant la tête... Eh bien, si ce sont les *Gold Fountain* qui, depuis huit jours, ont fait ce saut, à la Bourse... ce saut invraisemblable... affolant...

— Vous savez donc !

— Tout le monde le sait.

— Moi, je ne savais rien... j'avais bien d'autres soucis en tête... Alors, il paraît que depuis une huitaine de jours?...

— Ces valeurs qui étaient à quelques francs ont monté à trois mille... Un filon énorme découvert par hasard... de l'or presque au ras du sol... Vous en aviez beaucoup de ces papiers-là ?

Et François lut... presque aussi ému, maintenant que ce grand beau garçon qui l'écoutait, les dents serrées, pour ne pas s'emballer... pour conserver au moins l'apparence du sang-froid...

“Il se trouve que depuis le commencement de la semaine, un vent — de folie, j'en ai peur, plutôt que de prospérité — a passé sur la Bourse.

“On a appris — comment, je l'ignore — que des filons d'une richesse inouïe ve-

“naient d'être mis à jour par ceux qui exploitait la *Gold Fountain*.

“En quelques heures, les papiers roses de votre bureau sont montés, d'abord à huit cents, — puis, le lendemain à quinze cents, — puis à deux mille cinq. Et hier, enefin, ils dépassaient trois mille.

“J'en avais trouvé une liasse de cinq cents dans votre tiroir. Depuis avant-hier, j'hésitais, mais aujourd'hui, je n'ai plus hésité.

“J'ai tout vendu à l'ouverture de la Bourse, déterminant ainsi une baisse immédiate de deux cents francs.

“Mais ma vente à moi était déjà faite au-dessus de trois mille — et c'est tout près de seize cent mille francs que j'ai à votre compte, — sinon dans ma caisse, du moins, ce qui revient au même, dans celle de l'agent de change qui me donnera demain, jusqu'au dernier centime, le chiffre exact de votre fortune.

“Cela ne représente pas tout à fait ce que vous avez perdu.

“Mais cela constitue quand même une autre fortune, plus que belle, très belle, qui vous revient, nette de toute dette, liquide et immédiate.

“J'attends donc vos instructions, mon cher client, — permettez-moi de vous dire comme autrefois “mon cher enfant”

“Votre vieux notaire,

“DUCOUDRAY.”

— Qu'en dites-vous? fit Olivier.

XXX

TRAITÉ D'ALLIANCE

— Ce que j'en dis... ce que j'en dis...

François Michelin, les sourcils froncés, une moiteur aux tempes... hochait obstinément la tête, comme si un travail terrible

s'y faisait... Et puis, tout à coup, en une explosion de probité:

— Eh bien... je dis, monsieur de Chateauvieux, que je ne rétracte absolument rien de ce que je vous affirmais ce matin. Je ne suis pas un sauteur, et au prix de je ne sais quoi, je ne voudrais passer à vos yeux pour un farceur, qui la fait à la générosité quand ça n'a pas de conséquences et qui change d'avis dès que ça devient sérieux.

Et il articula très nettement:

— Je ne me mettrait pas entre vous et mademoiselle...

Olivier avait eu un geste instinctif pour arrêter le mot... l'indiscrétion sur ses lèvres. Mais François haussant légèrement les épaules:

— Oui, mademoiselle Denise. On peut la nommer maintenant puisqu'il ne s'agit plus de se la disputer et que c'est une affaire qui va régulièrement suivre son cours.

Il regardait maintenant Olivier en face:

— Parce que je suppose toujours... quoique vous soyez redevenu millionnaire...

— Moi?... non, voyez-vous mon existence, si je vous savais mon voisin et si je me disais tous les jours de l'année: “C'est pourtant avec ce vicomte que ma femme voulait se marier...” Alors, les tourments, les inquiétudes, — oui, très injustes, je le reconnais, — mais elle n'en est pas moins cruelle pour être injustifiée, la jalousie...

— Alors... vous me prenez pour le dernier des ingrats...

— J'ai dit “injustifiée...” Et j'ajoute pourtant: Vous en Afrique, moi ici, ça pouvait encore aller. Tandis que, nous deux voisins, non, je ne me risquerais pas, monsieur de Chateauvieux.

— Mais alors... quelle compensation?

— Oh! s'écria François avec une sou-

daine noblesse — celle qui vient du profond de la dignité, — oh! n'allez pas plus loin, monsieur le vicomte. Ce serait me supposer capable d'un louche calcul dont je ne vous ai pas donné le droit de me soupçonner.

— Pouvez-vous croire?...

— Non... mais je vous mets en garde.

D'ailleurs, il avait déjà repris son sourire de montagnard pour ajouter :

— Je serai votre notaire... je l'espère, du moins. Je tâcherai de prendre soin de vos affaires le mieux possible. Ça me rapportera ce que ça doit rapporter. Mais quand bien même vous seriez le plus gros client de l'étude, vous ne payerez pas mes frais et honoraires un sou de plus que les autres... Et nous pourrions toujours nous toucher la main en hommes qui savent que celle qu'on leur tend est propre et honorable.

A ce moment, paraissait, là-bas, un peu loin, vers la montagne, une jeune fille marchant côte à côte avec un monsieur...

— C'est le docteur Fournierok.

— Avec sa fille.

— Mlle Claire.

— Elle a aussi été malade.

— Oh! la voilà bien guérie.

— Oui, très jolie, répéta François.

Et Olivier du tac au tac :

— Y a-t-il aussi une dot?

— Pas énorme... mais enfin, oui... il doit y avoir une jolie dot... Elle ne sont que deux filles... Seulement, ma grand-mère trouvait Mlle Claire un peu trop jeune.

— Vous y aviez donc songé?

— Oui... vaguement... Dans le temps où Mme Berthelie et ma grand-mère n'étaient pas encore liées d'amitié...

— Il ne peut plus en être question... N'oubliez pas: Mlle Denise et Mlle Claire sont intimes. Jamais celle-ci n'accepterait de devenir comme qui dirait un pis-aller...

— Enfin... on pourra recauser de cela... Moi aussi, je vais avoir affaire à des gens qui n'ont pas l'air de vouloir faire comme je voudrais...

— Vous arrivez, vous, avec la cavalerie de Saint-Georges, celle qui est en or et qui roule... On n'y résiste pas.

— Eh bien... on verra, vous dis-je... Votre générosité... votre franchise d'allures, tout cela m'a rendu très heureux... très confiant dans notre bonheur à tous... Rappelez-vous, il faut être optimiste: tout s'arrange dans la vie. Il s'agit d'y aller carrément.

— Et de mettre de l'huile dans les jointures, ajouta prudemment le futur notaire.

— Vous l'avez dit. Vous êtes le plus gentil garçon que je sache. Vous verrez comme nous serons amis... Moi... un peu emballé... mais brave homme. Votre rôle sera de me donner de bons conseils, notaire...

— Commençons tout de suite. Qu'allez-vous faire?

— Je ne sais pas encore. C'est très délicat, maintenant...

— D'autant qu'il y a eu, tout à l'heure, une reprise des hostilités...

— Oh!... Entre qui?

— Entre votre cousin et Mme Berthelie.

— A quel propos, mon Dieu!

— Quand il est venu lui signifier qu'il vous déshériterait et qu'il n'y avait plus à compter sur sa fortune.

— Ah! je comprends... je vois... C'est quand il est sorti de Chateaufieux comme un enragé... C'est donc là qu'il allait!

— Et c'est là qu'il a été reçu!... Madame Berthelie en grinçait encore des dents quand elle le racontait à ma grand-mère.

— Alors... plus ennemis que jamais.

— Les Atrides, ce n'est que de la saint-Jean.

— Et pour pacifier ces combattants?

— Ah! C'est là qu'il en faudra, de la diplomatie. Enfin... je vous aiderai.

François eut un léger soupir.

— Je me figure que Mlle Denise aussi sera heureuse de vous aider.

— Denise!

Et ramené par ce mot à d'autres préoccupations:

— Vous m'avez dit... Elle est souffrante.

— Surtout malheureuse. Résignée, je crois, mais si lourdement tombée de toute la hauteur de son rêve.

— François... laissez-moi vous appeler ainsi.

— Ah! bien volontiers.

— Et à charge de revanche, n'est-ce pas? François, elle doute aussi de moi, la pauvre chérie...

— Savez-vous? Vous devriez y aller.

— A la Sablière?... chez son oncle? jamais on ne me laisserait arriver jusqu'à elle.

— Cependant... si je vous présentais...

— Au capitaine!

— Eh oui. C'est un brave homme. Il aime bien sa nièce. Il voit parfaitement qu'elle est très malheureuse... Et si nous lui expliquions d'abord... à lui.

XXXI

UN NOUVEL ALLIÉ

A la Sablière les choses n'allaient pas aussi bien qu'aurait voulu le capitaine Clavel. Cette petite Denise... oui, certainement, elle était devenue très résignée... très soumise. Elle avait un pauvre sourire d'acquiescement en réponse à tout ce qu'on lui disait... pour l'encourager... pour la per-

suader qu'elle serait la plus heureuse des femmes. Mais son oncle la voyait si morne... il la devinait si désespérée... oui, si malheureuse avec ses joues pâles... ses grands yeux perdus dans le vide... sa pensée absente... perdue aussi dans des douleurs lointaines, sur quoi il se gardait bien de l'interroger!

Et puis elle n'avait pas d'appétit... elle restait, des heures entières, dans le jardin... à ne rien faire... qu'à rêvasser... qu'à se replier sur elle-même. Et ce soir-là, elle avait l'air si défaite!

.. .. .

C'est le lendemain, dans la matinée, que le capitaine Clavel qui travaillait dans son bureau vit entrer François.

— Ah! sacrébleu, vous y mettez de l'intervalle, mon cher ami. Voilà trois jours... Vous avez tort... Denise s'ennuie toute seule... Vous devez bien penser que deux vieux comme son oncle et sa tante, ça ne compte pas... Alors la solitude... ça ne vaut rien pour les jeunes filles... Et Denise est souffrante, ce matin. Elle a un peu de fièvre... Ça n'a rien d'inquiétant, c'est certain... Mais, tout de même, j'ai dit à ma femme de lui faire garder la chambre. Enfin, vous voilà... Allons vite voir cette intéressante malade...

— Pas encore...

— Hein?... vous ne voulez pas!

— Je veux d'abord vous parler, mon cher monsieur Clavel.

... On ne nous troublera pas?

— Surtout si je ferme la porte de mon bureau... Attendez.

Il s'en alla crier dans le couloir:

— Josette! je suis en affaires. Je ne veux pas qu'on me dérange.

— Bien, monsieur, répondit la bonne des profondeurs de sa cuisine.

Et le capitaine, après avoir, par surcroît de précaution, tiré le verrou :

— Voilà, allez-y.

— Mon cher monsieur, depuis mon retour à Chateaufieux, je m'aperçois que j'ai failli y jouer un rôle ridicule.

— Oh !

— Et je viens de constater que j'y jouais un rôle odieux.

— Oh !

— Mlle Denise ne m'aime pas.

— Oh !

— Vous me direz que l'amour vient ensuite. Non. Il ne vient pas, quand il est déjà venu... pour un autre.

Mais le capitaine, un instant démonté par cette attaque soudaine, revenait maintenant à la parole :

— Cet autre ne compte pas, puisqu'il est dans l'impossibilité absolue d'épouser Denise. Je sais les dernières nouvelles, mon cher ami. Olémentine a écrit ce matin à Hortense. Il paraît qu'il y a eu une scène.

— ...Entre M. de Chateaufieux et Mme Berthelier. Je la connais comme vous. Il a déclaré qu'il déshériterait son cousin si celui-ci s'avisait d'épouser Mlle Denise. Mme Berthelier a riposté qu'elle aimerait mieux ne jamais marier sa fille que de la voir mettre les pieds dans la bicoque des Chateaufieux...

— Et vous choisissez ce moment, vous... pour revenir sur une résolution... oh ! jeune homme !

— Je vous explique que Denise ne m'aime pas et que, dans ces conditions, — en espérant que l'amour viendrait peut-être plus tard, — je m'obstinais, moi, à ce mariage... uniquement parce que je savais que M. Olivier de Chateaufieux avait l'intention de quitter le pays.

— Il vous l'avait dit ? interrogea le capitaine.

— Confidemment, oui. Vous n'igno-

rez pas que si je suis ici, c'est à lui que je le dois, répondit François.

— Oui... on m'a raconté... il vous a préservé d'un danger.

— Il m'a sauvé la vie. Et il n'y a pas à discuter ou à ergoter là-dessus.

... Sans lui, je serais mort à cette heure, comme un pauvre petit âne qui est venu, au même moment, se jeter dans ce circuit électrique dont M. de Chateaufieux m'a un peu brutalement écarté — mais il n'avait pas le choix des moyens, — quand j'allais y poser le pied — et me tuer... comme l'âne... Vous comprenez, capitaine, ça ne s'oublie pas ces services-là.

— Je vous crois, nom d'un chien !

— Alors quand j'ai su, après ma visite de l'autre jour, que mon sauveur c'était le jeune homme qui aimait Mlle Denise et qui avait su se faire aimer d'elle, je suis allé lui dire : Il n'y aura ni rivalité ni lutte entre nous deux.

— Cependant... ce n'est pas pour me faire une visite... ou à Mme Clavel... que vous venez ici...

— C'est qu'il m'avait alors laissé le champ libre en m'annonçant que son cousin... son oncle, je confonds toujours... avait coupé court à tout projet en lui signifiant qu'il le déshériterait s'il y donnait suite... Et le pauvre garçon ajoutait : "Je ne peux plus offrir à Mlle Berthelier la situation honorable que j'espérais pour elle... Je suis sans ressources et je vais m'engager dans la légion étrangère."

— Ah ! le brave type... et il y est allé.

— Ma foi oui, il partait... lorsque, — voyez la coïncidence — il a reçu une lettre de son notaire de Paris annonçant qu'il venait de lui sauver une petite... modeste fortune, — suffisante pourtant pour mener sagement à la campagne une vie très honorable.

— Alors...

XXXII

LA JOLIE AVENTURE

— Il est descendu de la voiture où il était monté... Il est venu me trouver... me demander conseil...

— Allons... je vois que c'est bien à moi et pas à Denise que vous venez faire une visite...

— Oui, capitaine. Je lui ai alors dit franchement: Du moment que vous allez rester au pays... car je me doute que votre réconciliation avec votre cousin ne tardera guère: vous êtes le dernier de la famille et du nom et vous pouvez maintenant consacrer quelques milliers de francs aux réparations dont sa bicoque a tant besoin — de ce moment, je n'épouse plus... ne voulant pas, plus tard, courir le risque...

... Vous me comprenez, capitaine.

— Oui... oui... mais alors... ma soeur est comme une furie... A son premier contact avec son ennemi... ce serait effroyable.

— Je sais... Et j'ai dit à Olivier (nous sommes très liés... nous nous appelons par notre petit nom) — je lui ai dit: Il faut tâcher d'arranger les choses.

— Comment?

— Nous venons vous le demander.

— Tous les deux!

— Olivier nous attend au Café National. Venez donc causer avec nous...

— Moi? Vous êtes fou!...

— Oh! pas tant que ça!

— Et puis... C'est vrai... vous me faites l'effet d'être de gentils garçons... et moi qui ne suis pas un enragé comme ma soeur... et cette pauvre petite là-haut qui se désole dans sa chambre... Peloton en avant!

Il était allé ouvrir la porte du bureau:

— Josette, je sors... pour affaires... Passez donc, jeune homme...

Après le conciliabule du Café National, grâce au plaidoyer du notaire, c'est le capitaine Clavel qui introduisait mystérieusement dans son bureau Olivier et François en leur disant:

— Attendez ici une minute. Je vais en reconnaissance.

Tout aussitôt il envahissait la cuisine où Josette torchonnait de bon courage.

— Ces dames sont encore dans la chambre de Mlle Denise?

— Oh! non, monsieur. Mademoiselle est levée. Il y a déjà un moment qu'elle est au jardin.

— Appelez madame et courez *illico presto* m'acheter un paquet de tabac... Voilà cinquante centimes.

Et pendant que la bonne obéissait, toute béante de surprise... voilà qu'apparaissait Mme Clavel.

— Et Josette qui m'appelle... où est-elle donc?

— Non, Hortense, ce n'est pas elle, c'est moi qui t'ai fait venir.

— Pourquoi?

— Pour que tu montes un moment dans ta chambre et que tu me gisasses le terrain libre.

— Quel terrain?

— Celui de la bataille.

— Quelle bataille?

— La bataille d'amour, ma chère amie. J'en ai assez d'être un bourreau... J'en ai assez de jouer *Quo vadis*. Je joue du théâtre plus moderne. Je prends l'emploi d'envoyé de la Providence... Toi aussi... Monte dans ta chambre.

— Mais enfin... Que veux-tu que j'y fasse, dans ma chambre?

— Tu m'y attendras et je t'y rejoindrai aussitôt que j'aurais fait autre chose.

— Quoi!

— Déchaîné les amoureux... je te dis que je suis l'envoyé de la Providence... Monte, Hortense...

Et pendant que Mme Clavel obéissait, elle aussi — tout estomaquée, — le capitaine avait couru à son bureau:

— Allez, mes enfants... la route est libre... Denise est au fond du jardin... Sui-vez-moi!

Ah! la jolie aventure... qui les fait sourire encore tout attendris, — quand ils se la rappellent!

Olivier l'avait vue, là-bas... toute lassée, toute découragée... toute repliée sur elle-même... Et alors, sans plus se soucier du capitaine et de François que s'il eût totalement oublié leur présence — il avait hâté le pas, il les avait devancés, il courait:

— Denise!... Denise chérie!

Et elle qui, relevant la tête au son de sa voix... l'avait vu, brusquement, là... devant elle... Ah! pauvre petite, elle avait eu aussi une exclamation: surprise infinie... joie éperdue... angoisse plus poignante encore...

— Vous! s'exclama Denise.

— Oui... moi, faisait Olivier doucement — à présent qu'il était tout près d'elle...

... Moi... qui viens vous reprendre... moi qui serai maintenant plus fort que toutes les rancunes... tous les ressentiments... toutes les obstinations...

... Moi qui ai déjà l'assentiment de votre excellent oncle... que ferai — je vous le jure — comprendre à votre cruelle manoman qu'elle peut, sans crainte, vous donner à moi... sans crainte... sans arrière-pensée.

Elle eut un cri d'effroi.

— Mais malheureux que nous sommes,

l'autre... l'autre à qui elle a promis... à qui j'ai promis moi-même...

— L'autre, s'écria-t-il triomphalement en se détournant un peu pour ne plus masquer l'allée du jardin... l'autre, il vient... avec votre digné... votre cher oncle... pour vous dire ce qu'il pense de toutes ces promesses-là...

Et comme le cri d'effroi de Denise devenait, à la vue de ces nouveaux arrivants, une exclamation, de confusion, peut-être... mais aussi de bienheureuse espérance...

— Non, mademoiselle Denise, faisait François avec un courageux sourire, ne me regardez plus, je vous prie, que comme on regarde l'ami dévoué... à la vie, à la mort... de celui qu'on aime et qu'on a mille fois raison d'aimer... Et ce que je souhaite, c'est que vous disiez alors: "Autant ce garçon me déplaisait comme mari, autant il va me devenir sympathique comme..."

Il cherchait le mot... et c'est le capitaine, très emballé, qui trouva, lui, tout de suite:

— Comme notaire!

— Et comme ami aussi, s'empressait de rectifier Olivier... Voyez, Denise chérie, s'il a été généreux! Il a eu pitié, lui, de mon immense découragement... Il a eu, — laissez-moi aussi le dire, — le coeur chaviré en voyant le chagrin que vous n'aviez pas la force de dissimuler...

— Et je me suis bien vite aperçu de ce qu'il fallait faire pour rendre la joie de vivre à une mignonne créature de finesse, de charme et d'aspirations artistiques... qui me rappelait le vieux proverbe dauphinois: "Les ours et les chevrettes ne peuvent pas faire bon ménage."

Et le capitaine que l'emballement congestionnait de plus en plus:

— Tandis que toutes les bêtises auxquelles ton pauvre père t'a fait attacher tant

d'importance — vois le miracle: il peut les réaliser. maintenant... une fortune lui tombe sur la tête...

— Une fortune, se hâtait d'expliquer Olivier,—une fortune très modeste... dont les Parisiens riraient bien, s'ils nous entendaient appeler ainsi la miraculeuse aubaine... Expliquez-lui, François...

Et François expliquait en tâchant de colorer l'explication du plus pur accent de la vérité:

— Oui, mademoiselle Denise... une épave de son ancienne fortune que le notaire de Paris vient de lui retrouver. Elle représente ici la sécurité du lendemain, qui suffit à embellir la vie de ceux qui s'aiment, — et nous avons déjà trouvé avec Olivier le moyen qui lui permettra de la faire fructifier par un travail résolu.

— Mais, s'écria Olivier, c'est ici, Denise, seulement ici... à Chateaufieux... que pourra se réaliser l'humble rêve... Denise... chère... voulez-vous, pour ma joie infinie, devenir ma femme et partager la modeste existence que je vous ferai, je le jure, heureuse et douce... Denise...

— Ah! vous savez bien...

Elle regarda encore son oncle... qui souriait tout attendri sous ses grosses moustaches... et d'un grand élan:

— Vous savez bien que moi, je veux... j'ai toujours voulu... Vous savez bien qu'avec vous j'irais partout, moi: aux épreuves, à la pauvreté, aux sacrifices... Mais il y a ma mère...

— Eh bien! tonna le capitaine de sa voix la plus formidable... nous lui parlerons raison, à ta mère... et on enlèvera la redoute...

— Et monsieur de Chateaufieux... et leur dissentiment... leurs altercations... leur colère?... Jamais vous ne pourrez!...

Mais François Michelon:

— J'en fais mon affaire, mademoiselle

Denise. Si le capitaine enlève la redoute Berthelier, je vous promets, moi, que je prends d'assaut la forteresse de Chateaufieux... Ayez confiance!

— Oh!... il faut donc encore espérer!

— Il faut croire!

— Croire... Ah! je suis heureuse... heureuse...

Et voilà qu'incapable d'en dire plus long elle se prenait doucement... délicieusement à pleurer...

XXXIII

DEUX DAUPHINOIS

Le cousin Stéphane était dans sa salle à manger. Il considérait mélancoliquement le plafond effrotable disjoint sur ses poutrelles noircies, — le plafond qui finirait, un de ces jours, par donner coup et s'écrouler... le plafond que les écus du père Deshumiers auraient si bien et si volontiers réparé... Mais non. Il n'y fallait plus penser à ces réparations... à ces consolidations... à ce renouveau de Chateaufieux en un avenir plus prospère.

Mais voilà qu'on sonnait à la porte.

La Michonne apparaissait, une lettre du notaire Ducoudray...

— Qu'est-ce qu'il me veut encore, celui-là... Il ne suppose pas, peut-être, que je vais mettre du mien pour parfaire la balance de l'actif et du passif de monsieur le légionnaire...

Mais, tout en grommelant, il lisait... en lisant il écarquillait ses yeux bridés en un ébahissement qui augmentait à chaque ligne... Et quand il eut fini, essuyant la sueur qui lui décollait du front:

— Eh bien quoi!... ce petit insurgé a gagné le gros lot à la loterie des fainéants. Le voilà redevenu presque aussi riche qu'avant son krach... Naturellement. l'Al-

gérie est remise... la légion étrangère rentre au magasin des vieilles friperies... et le nouveau millionnaire va se mettre en route — s'il ne l'est pas déjà — pour Paris où on mange ses revenus et son capital mieux que partout ailleurs... De tout cet argent, moins que jamais il n'y aura un sou pour Chateaufieux...

La sonnette retentit à nouveau.

La Michonne revenait :

— C'est M. Michelin... celui que nous disions tout à l'heure... qu'on a vu avec M. Olivier... qui achète la charge de M. Desjardins... qui doit se marier avec Mlle Berthelier...

— Eh! interrompant impatiemment le cousin, ça ne me regarde ni ne m'intéresse, ses projets de mariage... Il veut me parler, ce M. Michelin?...

... Faites entrer, nom d'un tonnerre!

Et le vieux bonhomme se leva de son fauteuil délabré pour recevoir le nouveau venu.

— C'est en particulier, monsieur de Chateaufieux, que je désirais...

— Fort bien, monsieur.

— Monsieur, répondit François, je n'irai pas par quatre chemins. Je viens à vous de la part de monsieur Olivier de Chateaufieux, mon ami... et j'ose dire, mon excellent ami.

— Ah!... j'ignorais...

— Vous ignorez bien d'autres choses, monsieur... Ainsi, vous croyez sans doute votre cousin parti pour l'Afrique?...

Le vieux Dauphinois, qui venait de glisser dans sa poche la lettre du notaire Ducoudray, s'assura d'un regard qu'elle y était bien invisible et, maintenant plus impénétrable qu'un sphinx, il répondit à cet ami, cet excellent ami d'Olivier :

— Il me l'a annoncé, et à moins, en effet, qu'il ne m'ait menti...

— Certes non, il ne mentait pas! Il a fait ses valises...

— Je sais bien.

— Il est monté dans la voiture de Laurent...

— On me l'a dit.

— Mais en traversant le village... il a rencontré le facteur Dupont qui lui apportait une lettre.

— Ah! fit le cousin Stéphane sans broncher. Et cette lettre?

— ...lui annonçait... lui confirmait un événement d'une importance capitale.

— Ah... répéta le cousin, qui, de plus en plus, se tenait sur la défensive.

— Alors, Olivier, aussitôt...

— Eh bien... qu'a-t-il fait, Olivier?

— Il a rebroussé chemin... il est venu me trouver... nous avons causé de choses qui nous intéressent tous les deux... et tous les deux nous sommes allés à la Sablière...

— Dans la vallée...

— Oui, en prenant le train à Lancey.

— Et... à la Sablière?

— Nous avons eu un entretien avec le percepteur, M. Clavel... l'ex-capitaine. Vous le connaissez sans doute... au moins de nom.

— Ma foi... je crois en effet me souvenir...

— Vous vous souvenez très bien; c'est le frère de Mme Berthelier.

— Et j'ajoute que cela m'est absolument égal.

— Non, monsieur de Chateaufieux, cela ne vous est pas égal... parce qu'il s'agissait d'apprendre à ce monsieur ce que je vous apprendis maintenant.

Et François se conformant aux instructions de son ami :

— Olivier a pu sauver de sa débâcle...

— Vous dites! s'écria impétueusement le cousin, qui se demandait s'il avait bien entendu.

— Monsieur, je peux d'autant mieux vous répondre que je serai demain le notaire d'Olivier et que je me considère d'ores et déjà comme l'administrateur de sa fortune... Il peut faire mieux encore que vous ne demandez... et si vos prétentions sont plus que légitimes, je les estime, moi, beaucoup trop modestes.

Le vieux hobereau le regarda pour voir s'il ne se moquait pas de lui. Mais non. Ce garçon était sérieux comme un âne qu'on étrille.. et il continuait "notarialement":

— J'évalue donc à cinquante mille francs la valeur de cette cession qui rend irrévocable le droit d'Olivier et de ses enfants à posséder le château que vous aurez fait restaurer avec la scrupuleuse attention d'y dépenser ces cent cinquante mille francs jusqu'au dernier centime, — cela nous en sommes d'avance certains.

... C'est la somme qu'il faut pour rendre à la demeure ancestrale sa splendeur d'autrefois... pour en faire la joie de votre vieillesse et l'orgueil de ceux que, pendant de longues années, vous y verrez grandir.

— Vous le dites trop bien pour que je dise autre chose.

— Mais à notre tour, nous y mettons une condition... oh! toute petite.

— Laquelle? demanda le cousin avec une lueur d'inquiétude dans l'oeil.

— Vous ferez la paix — que nous faciliterons d'ailleurs — avec Mme Berthelien.

Le cousin Stéphane pinça les lèvres — avec tout le dédain et toute la froideur dont il était susceptible:

— Faire la paix... je ne comprends pas bien. J'ai pu avoir des rapports — aussi passagers que désagréables — avec la receveuse du bureau de poste, mais je ne connais pas Mme Berthelien et je n'ai nul le envie de faire sa connaissance.

— Cependant, monsieur, insistait doucement, tenacement, François Michelin, si sa fille devient la femme d'Olivier... si vous devenez, vous, l'affectueux ami — oh! vous le deviendrez — de cette charmante enfant... si vous la voyez avec joie faire souche de beaux garçons dans cette maison où, grâce à elle, — uniquement grâce à elle, — vous aurez eu le bonheur de voir revenir Olivier... pour s'y installer définitivement... et pour vivre en digne gentilhomme de province.

Depuis un moment le cousin Stéphane semblait se concentrer en une lutte contre lui-même... Mais aux derniers mots de François son petit oeil aigu se tourna presque railleur vers ce roturier qui traitait avec lui de ces questions réservées... et cela — ô décadence des temps nouveaux! — d'égal à égal.

— Eh bien... Eh bien.. sera-ce une formalité qui se passera uniquement en salutations et en sourires?

— Je vous le promets.

— On ne fera aucune allusion?

— Au passé? — aucune.

L'oeil aigu devint plus railleur.

— Alors, ce sera deux cent mille francs.

Le futur notaire ne s'y attendait pas... Il répéta tout estomaqué:

— Deux cent mille francs!

— A prendre ou à laisser...

Mais François Michelin s'était vite ressaisi.

— Vous seriez encore plus ennuyé que nous, — avouez-le donc — si nous le laissions, et si vous n'aviez, vous, plus rien à prendre.

— Alors... c'est dit... deux cent...

— Nous n'avons donc plus qu'à nous mettre d'accord sur une dernière condition.

— Oh!... il y en a donc encore!

— Je vous affirme d'avance qu'elle ne vous fera ni chaud ni froid, celle-là.

— Voyons.

— Jusqu'à ce qu'Olivier vous y autorise, vous ne direz à personne — à ces dames Berthelieir moins qu'à tout autre — le chiffre de sa fortune... Il tient essentiellement à ce qu'on la croie, pour le moment, très peu importante...

Très bien, s'écria-t-il, j'ai compris. Ces jeunes gens sont romanesques... Il veut être épousé par amour!...

Et haussant les épaules :

— Bon... bon... C'est entendu... Je serai muet comme un poisson jusqu'au moment où ce jeune troubadour me rendra la parole...

XXXV

LA DERNIÈRE REDOUTE

Ah! ce fut une autre histoire, au bureau de poste de Chateaufieux. Le capitaine Clavel s'était chargé, lui, de persuader... de maîtriser au besoin sa terrible soeur.

Une entrée au pas de charge... un envahissement du bureau... où Clémentine les voyant si enflammés s'était écriée :

— Tu ramènes Denise!... Qu'est-ce qu'il y a donc?

— Passons chez toi, ma soeur, je vais te le dire...

Tout effarée, elle les avait suivis dans la petite salle à manger où le capitaine, sans barguigner :

— Denise, commanda-t-il à sa nièce, monte dans ta chambre.

— Oui, mon oncle... répondit-elle en s'esquivant aussitôt, pendant que sa mère :

— Mais pourquoi dis-tu à cette petite?

— Tu vas voir. Où est ta femme de ménage?

— Son service est fini... Elle est partie... Tu en avais donc besoin?

— J'avais besoin de savoir si nous étions seuls dans ton appartement.

— Eh bien... que signifie?...

— Ça signifie, Clémentine, qu'il ne s'agit pas de s'obstiner à faire des bêtises, quand on s'aperçoit que ce serait pour le malheur de deux pauvres enfants...

— Quels enfants?... Quelles bêtises?... Tu dis deux enfants. De qui parles-tu?

— D'abord de cette pauvre petite que je viens de ramener... qui a tant de chagrin qu'elle en perd la santé...

— Denise!... elle avait l'air rayonnant quand elle a si vite obéi à ton ordre... et qu'elle s'est précipitée dans l'escalier...

— Parbleu! elle sait bien ce que je viens te dire...

— Enfin... j'espère que je vais aussi le savoir. Et, d'abord, l'autre... l'autre pauvre enfant dont tu parles...

— C'est François Michelin, parbleu!... le notaire... un charmant garçon... bonne fourchette... pétri de bon sens... mais pas plus fichu de faire bon ménage avec ta fille...

... Du reste, il s'en est si bien rendu compte que c'est lui, ce matin, qui est venu me déclarer qu'il y renonçait.

— Es-tu fou!... ou si je suis folle!

— ...Qu'il y renonçait, reprit le capitaine sans s'émouvoir... Et, par la même occasion, il m'a présenté celui qui est tout désigné pour rendre Denise la plus heureuse des femmes.

— C'est...

— C'est un garçon qui avait, par malheur, perdu toute sa fortune et qui dépendait absolument d'un parent devenu le dispensateur de ses uniques ressources.

... Ce parent avait sur lui d'autres idées. Le jeune homme — un crâne garçon, Clémentine, — a courageusement dit adieu à

elle dont il ne pouvait plus assurer l'existence... et il est parti s'engager dans la légion étrangère.

— Mais... mais, c'est le petit Chateauxvieux, celui-là... s'écria Mme Berthelier. Et tu me dis qu'il est parti... alors... Ah! j'en perds la tête!... Alors est-il parti!... oui ou non?...

— Il a reçu une lettre de son notaire... on lui a sauvé cent cinquante mille francs...

— Qu'est-ce que ça peut nous faire?

— Ça fait qu'il s'est entendu avec Michelon.

L'indignation... la stupéfaction firent balbutier à Mme Berthelier:

— Tu prétends... que François... a eu assez peu de coeur... pour dire à l'autre...

— Eh!... après le service que monsieur de Chateauxvieux lui a rendu... Tu sais... ou tu ne sais pas que la semaine dernière il lui a sauvé la vie... pas plus que ça... Et depuis ce temps-là, amis comme... comme Oreste et Pylade... Ils ne se quittent plus... Maintenant que l'argent est arrivé, ils vont l'employer sagement à monter une scierie... Il y a là tout ce qu'on veut à gagner...

— Oh! l'argent... on lui ferait tout faire pour de l'argent, à ce petit hypocrite de François!...

— On a bien obtenu davantage du père Chateauxvieux!... Quand il a vu qu'on lui promettait, sur le capital, les quelques milliers de francs dont il a besoin pour empêcher sa bicoque de crouler — il est entré dans sa combinaison... et sans tant de grimaces que toi.

— Voyez-vous ça... le vieux criminel...

C'est lui qui ne m'a jamais fait que du mal et dit que des abominations... Non... je voudrais bien savoir de quoi il pourrait se plaindre!

— Quand ce ne serait que des amabilités que tu lui a répondues, Clémentine.

... Et puis, articula-t-il de sa plus majestueuse voix, j'espère bien que tu ne vas pas faire la forte tête, — sous prétexte que vous vous êtes attrapés, le père Chateauxvieux et toi, — contrecarrer l'oeuvre de haute raison que nous faisons avec Michelon... et qui sera, pour ces tourtereaux, le commencement d'un bonheur...

Elle ne le laissa pas achever.

— Alors, c'est toi... c'est François qui avez eu la bassesse... oh! vous n'êtes que des capons... vous n'êtes...

Et elle ne trouva que ce mot dauphinois pour bien exprimer tous ses mépris:

— Vous n'êtes que des pattes mouillées.

Et le capitaine, comme si on lui avait sonné la charge aux oreilles:

— On n'a pas des coeurs de rocher, à la Sablière... On se rend compte que c'est barbare... que c'est honteux... que c'est abominable de faire pleurer de pauvres enfants... qui n'ont pas demandé à venir au monde. Et, non d'une chien, c'est bien la moindre des choses de les laisser fabriquer leur bonheur comme ils l'entendent, — surtout quand on n'a, pour y résister, que des raisons personnelles... égoïstes... odieuses.

— Moi!... Oh!... Isidore...

— Oui, toi, ma soeur. Tu ne t'opposes au bonheur de ta fille que parce que, avec le père Chateauxvieux, vous vous êtes, deux ou trois fois, jeté des injures à la tête...

... Eh bien, je te le dis: Tu es une méchante femme et une mauvaise mère.

— Isidore!...

— ...Une méchante femme!... parce que tu sais mieux que personne que la pauvre Denise est très malheureuse... Une mauvaise mère!... parce que je t'apporte en ce moment, pour ta fille, un avenir assuré...

... Eh! bien sûr, ce jeune homme n'est

plus millionnaire... je le regrette autant que lui... mais il aura un jour, — c'est certain maintenant, — l'héritage de son cousin... Tu me diras que ce n'est pas lourd... ça compte quand même... et ça n'échappera pas à Olivier.

... Il a été très touché, le père Chateauvieux, quand il a vu que ce brave garçon prenait sur sa modeste fortune actuelle pour boucher les fissures de la maison...

... Il a fondu en larmes... il s'est jeté dans les bras d'Olivier... et de François — pas à la fois... l'un après l'autre. — Il leur a crié: "J'ai tout oublié... J'oublie que j'ai eu des difficultés avec cette excellente Mme Berthelier... Je vous aime... je l'aime..."

... Voilà ce qu'il a dit... et toi, créature sans coeur, tu restes là, insensible... muette... Tu veux toujours jouer *Quo vadis?*

— Non!... non! sanglota-t-elle en laissant jaillir de ses yeux deux grosses larmes... Je ne veux rien jouer qui rende ma petite malheureuse...

Et le capitaine, de sa voix la plus claironnante:

— Denise... descends... La redoute est enlevée...

XXXVI

O HYMEN ! O HYMENÉE !

Mais c'est quand le capitaine Clavel ramena, du château à la poste, les deux nouveaux inséparables — Olivier et François!

On avait déjà, — sinon fraternisé — du moins rompu la glace dans la vieille bicoque que le cousin Stéphane voyait — avec les yeux de l'enthousiasme, rajeunie, embellie et bravant à nouveau l'injure des siècles... On avait présenté l'un à l'autre le châtelain et le percepteur... Et ça s'était passé sans encombre... avec toutes les al-

lusions indispensables à l'union... l'union parfaite qui allait régner entre les deux familles.

Le cousin Stéphane avait même accepté... mais oui... parfaitement... d'aller quand on voudrait... demain... — ce soir, si on le préférait, — demander, en se conformant au plus correct des protocoles... la main de Mlle Berthelier pour son jeune parent Olivier.

Les larmes que son frère avait vu couler de ses yeux, Denise avait déjà eu le temps de les essuyer et de les tarir à force de remerciements et tde transports éperdus.

Et puis voilà que ce petit Dauphinois de notaire n'y était pas allé par quatre chemins. Il avait pris Olivier par la main... il l'avait amené à Mme Berthelier... tout près... à la toucher...

— D'abord, embrassez-vous!

— Et plus vite que ça, avait rugi le capitaine d'une voix féroce.

A quoi Olivier avait ajouté... mais lui, d'une voix si sincèrement émue:

— Madame... j'en aurais tant de joie...

Et Clémentine avait bien été forcée d'ouvrir ses bras en murmurant:

— Non... Celui qui m'aurait dit, ce matin, que moi aussi, ce soir, je ne serais pas plus ferme qu'une "patte mouillée"!...

Clémentine, — il faut le reconnaître, — avait été plus nerveuse que tendre en rendant son accalode à son futur gendre.

Mais, enfin, son geste avait été définitif.

Olivier se voyait maintenant admis dans cette maison... et aussitôt il s'était retourné vers celle qui était là... tout près... qui pâlisait... qui rougissait... qui sentait son coeur sauter dans sa poitrine oppressée... qui était heureuse... oui, si heureuse...

Alors elle avait été délicieusement attirée à son tour dans ces bras où, toute sa vie, elle trouverait le plus sûr... le plus cher asile... elle avait mis toute son âme

dans le baiser qu'elle échangeait avec l'aimé... le fiancé... l'époux...

Et lui :

— Je viens à vous, chérie... — je peux vous dire à présent devant votre mère — j'ai retrouvé, ah! non pas la fortune... mais cette sécurité... ce foyer familial que vous transformeriez aussitôt en un merveilleux paradis...

... Denise... voulez-vous la partager avec moi, ma demi-pauvreté?... termina Olivier.

— Si vous m'aimez... fit-elle tout bas, nous serons plus riches que des rois.

— Et puis, maintenant que nous rentrons par la grande porte de Chateaux-Vieux... nous allons essayer de le rendre un peu moins branlant... un peu moins maussade, — pour cela je suis déjà d'accord avec mon cousin, — et je vous promets, Denise... vous vous y plairez.



LE NOUVEAU JEU ENFANTIN : ATTRAPEZ LE PARACHUTE

On vient d'inventer un nouveau jouet de fabrication très facile et de nature à amuser fortement les enfants. Il s'agit tout simplement d'un arc et d'une flèche ordinaires, seulement la pointe de la flèche est garnie d'un minuscule parachute en soie, selon que le fait voir la photographie ci-contre. Lors de la montée de la flèche, qu'on ferait bien de rendre plus lourde par une pesée à l'extrémité opposée à la pointe, afin de lui conserver la position verticale acquise lors de la descente, — le

parachute reste inerte le long de la tige. Mais, en descendant, l'air déplacé gonfle le parachute et la flèche ne revient au sol que



Le jeu du parachute, très amusant pour les enfants.

lentement en se balançant gracieusement au gré de la brise. C'est alors un grand amusement pour les enfants qui surveillent le moment précis de s'emparer de la flèche parachute. L'enfant qui, par sa taille, ou en sautant, parvient à s'emparer le premier de l'objet désiré, compte autant de bons points à son crédit. Cet amusement, outre qu'il est inoffensif, constitue un excellent exercice physique.

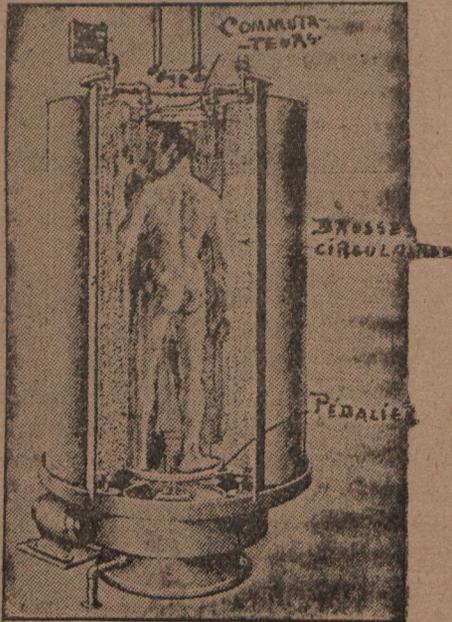
La flèche doit être tirée bien perpendiculairement au sol.

— o —

Bien qu'elle ait été construite sans mortier, au commencement de l'ère chrétienne, une église d'Islande est encore en excellent état.

UN BAIN ASSECHEUR ET MASSEUR AUTOMATIQUE

Le bain, ce secret de longévité, n'est guère d'invention moderne, puisque, si nous remontons à la plus haute antiquité, nous constatons que nos ancêtres avaient fait un culte aux mille et un raffinements de cette mesure hygiénique nécessaire. Seulement, le bain d'alors, sa préparation et tous les massages qui s'en suivaient nécessitaient l'activité d'un grand nombre d'esclaves.



Le bain assécheur et masseur automatique

Aujourd'hui, il nous reste les bains turcs ou orientaux, pâle réduction de la splendeur des bains de jadis, mais encore trop dispendieux pour le peuple en général. Disons plus. Dans bien des logis ouvriers, l'espace a manqué pour y installer

un bain maderne, et ceux qui ne vont pas au bain public sont réduits au primitif bain de "tub" ou à l'abstention quasi complète de cette primordiale précaution hygiénique.

Or, on vient d'inventer un bain qui peut être installé partout, vu le peu d'espace nécessaire à son installation, un bain comprenant tout le système de douches nécessaires, ainsi que le système de brosses à assécher et à masser la peau, selon l'énergie dont on a besoin. Ce bain est déjà en usage dans certains quartiers d'officiers sur le front, mais rien n'empêche qu'avant peu il fasse la joie de nos domiciles. Selon que le fait voir la vignette ci-contre, il fonctionne à l'électricité et toutes les différentes opérations s'accomplissent automatiquement.

Le baigneur se tient debout sur une plateforme qui se hausse ou s'abaisse à volonté, selon sa taille, pour recevoir la douche, l'assécheur et les massages subséquents au moyen de brosses électriques dont la rapidité des évolutions peut être accélérée ou diminuée à volonté. Ces brosses ont huit pouces de diamètre et trois d'épaisseur, et elles s'élargissent ou se rétrécissent à volonté, selon que le baigneur est gras ou maigre. Le tout fonctionne à l'aide de pédales qu'active la personne même. Ce bain prend si peu de place qu'il peut être installé dans un simple wagon-lit.

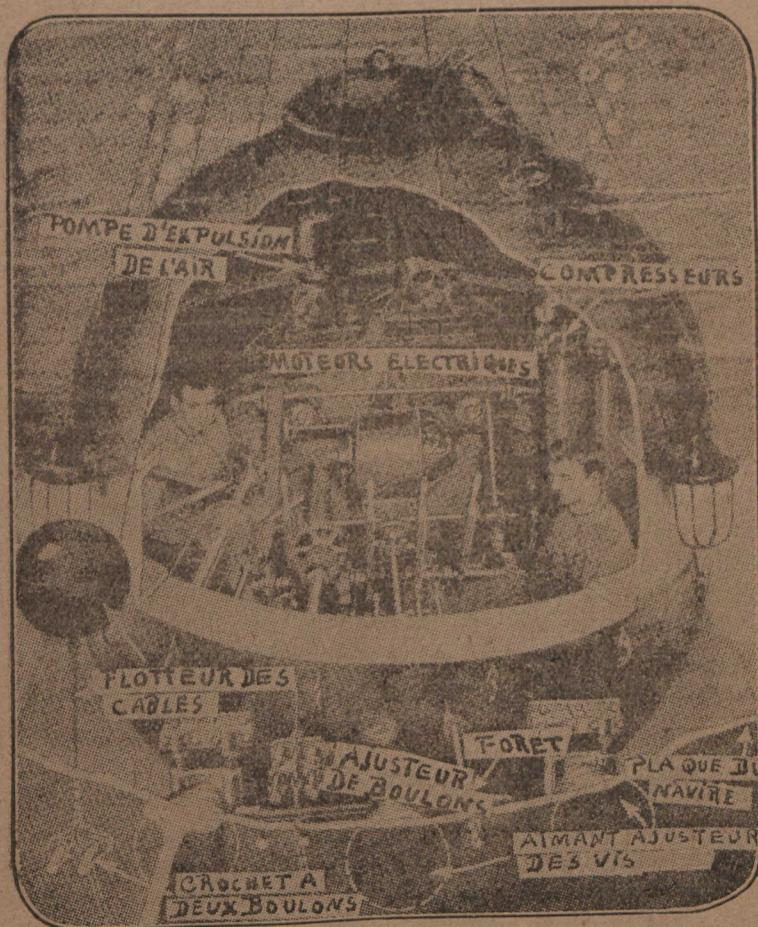
LES FORETS EN FINLANDE

La Finlande, relativement à sa surface totale, est la plus boisée des parties de l'Europe. Elle contient un pourcentage de 51.2 par cent de bois, tandis que l'Angleterre, qui est la plus pauvre en réserves forestières, en contient 3.6 par cent seulement.

UNE USINE SOUS-MARINE EN ACTIVITE AU FOND DE L'OCEAN

L'UNE des grandes industries de l'après-guerre sera certainement la recherche, au fond de la mer, des immenses richesses en-

fouies dans les flancs des nombreux navires torpillés et coulés par les pirates allemands.



Comment les ouvriers experts dirigent les travaux sous la mer, de l'intérieur de la cloche sous-marine dans laquelle ils sont installés. Ils sont l'âme dirigeante de cette usine dont le travail extérieur est entièrement mécanique, obéissant à une direction lui venant de l'intérieur.

Soit qu'on cherche à recueillir tous ces trésors à l'aide de plongeurs, de scaphandriers ou par tout autre moyen de travail sous-marin, soit qu'on cherche à ramener les épaves à la surface, une fois qu'elles auront été localisées, il est tout de même bien certain que les nouvelles inventions pour arriver au résultat voulu et cherché ne manqueront pas. L'enjeu en vaudra du reste la peine.

Seulement, messieurs les inventeurs ont besoin de se hâter, car plusieurs sont déjà sur les rangs avec des projets d'invention tous plus modernes et effectifs les uns que les autres. Ainsi, M. W. D. Sisson, de Los Angeles, Californie, vient d'inventer une

énorme cloche à plongeur au moyen de laquelle il entend pouvoir ramener à la surface, en se servant de pontons, les épaves les plus lourdes et les plus considérables.

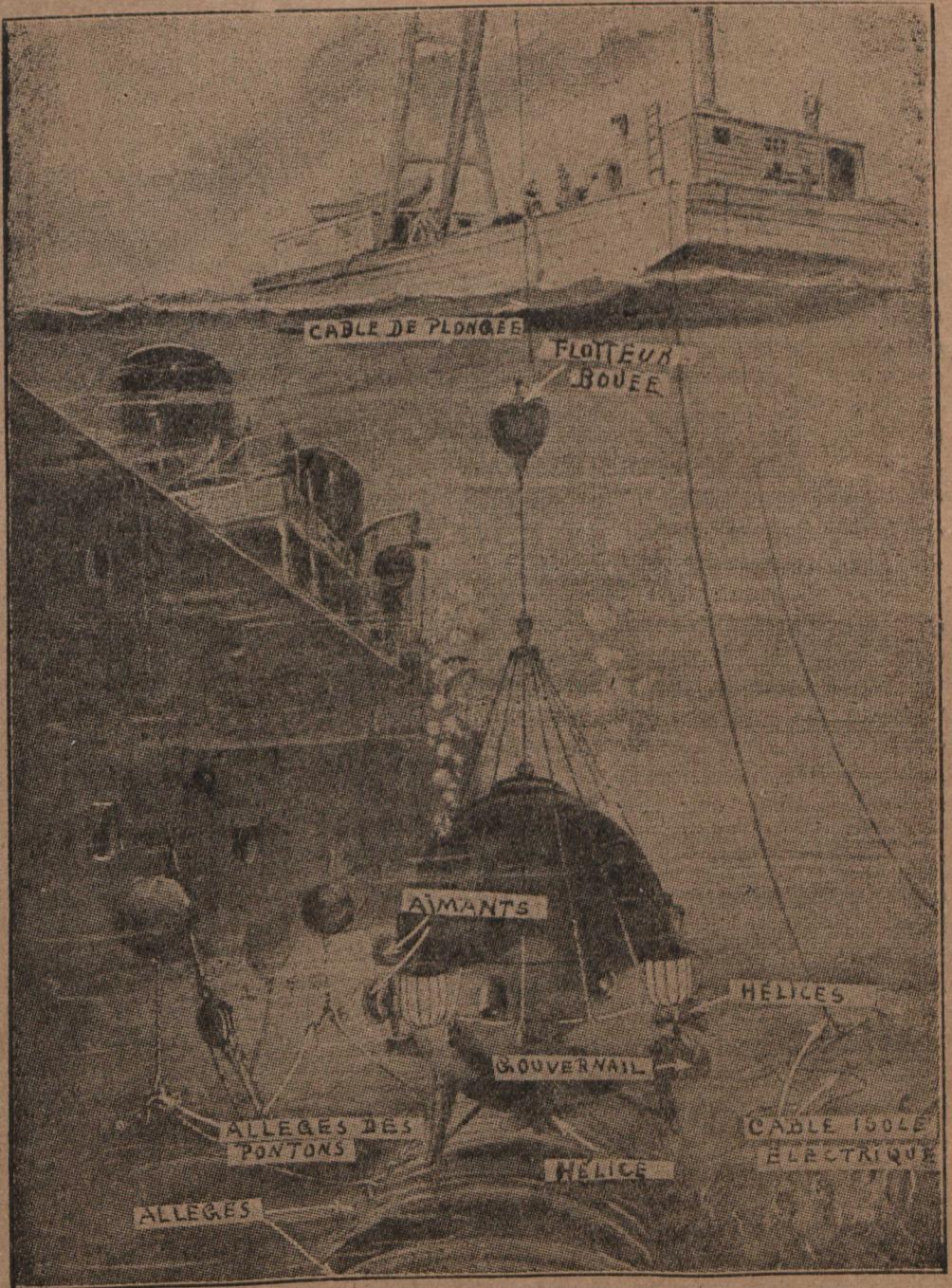
Cette cloche, hermétiquement close au sommet, contient à l'intérieur un puissant moteur activant toutes sortes de leviers, drilles et outils à l'extérieur. Deux hommes y prennent place et peuvent respirer à l'aise, grâce à l'air qui leur est fourni. Tout autour de cette solide cloche se trouvent des fenêtres par lesquelles les deux ouvriers peuvent voir le navire, à l'aide de puissants projecteurs et diriger de l'intérieur, toutes les opérations qui se font à l'extérieur par les outils fixés à la cloche et manoeuvrés par des leviers actionnés par le moteur. La cloche est maintenue contre les flancs du navire submergé par des aimants électriques, et à l'aide de pompes aspirantes ou refoulantes, les bras métalliques de l'extérieur fonctionnent comme de gigantesques bras humains. Ces bras, pinces, griffes et supports s'emparent des câbles d'acier terminés par de puissants crochets descendus des pontons à la surface, et placent ces crochets dans les ouvertures ou les trous pratiqués dans le navire par les forets magnétiques. On a considéré que ce système d'accrocher le navire pour le soulever et le remonter, était préférable et plus praticable que celui d'aller passer d'énormes chaînes au-dessous.

Naturellement, avant de songer à soulever une masse aussi lourde, une fois les ouvertures voulues pratiquées, les pompes actionnées à la surface, sur les pontons font leur travail sous-marin, en retirant tout l'eau de l'épave et en y faisant le vide en permanence, tandis que les crochets sont mis en place et que les câbles tirent à leur tour.

L'effort combiné et simultané des pontons de surface amène le navire à la surface où c'est alors chose facile de l'y maintenir solidement et de le remorquer dans un endroit où il sera possible de le visiter jusque dans ses recoins les plus cachés, pour y retrouver les trésors perdus. Ainsi, la mer finira par rendre les richesses que l'on croyaient éternellement perdues. Le travail de localisation pourra être long, mais avec les données qu'on possède, il n'est pas impossible. Inutile de dire que les hommes à l'intérieur de la cloche ont tout ce qui leur faut à leur portée pour communiquer avec les autres hommes employés sur les pontons: télégraphe, cloches, téléphone et que leurs instructions seront suivies à la lettre, ils sont les yeux et la pensée qui du fond de l'abîme, dirige l'énorme effort de ceux qui sont au grand jour mais ne voient pas. Dans les gravures ci-contre on voit parfaitement la cloche à l'intérieur et à l'extérieur, avec ses machineries et ses habitants. On voit aussi les aimants qui la doivent tenir près de l'épave, les câbles de support et de traction, et au-dessus de l'épave, à la surface de l'un des pontons géants qui doivent unir leurs forces pour le renflouement. Nos pères d'il y a 50 ans n'auraient pas songé à de tels moyens pour retrouver les trésors enfouies dans l'immensité liquide. La science humaine fait sans cesse des progrès.

— 0 —

Dans les carrières Masabi, dans la région du lac Supérieur, il y a une pelle mécanique d'une puissance extraordinaire; elle enlève des quartiers de roc de 50 pieds de hauteur, à chaque plongée, et peut charger les wagons à raison de 500 tonnes à l'heure.



La cloche sous-marine s'accrochant aux flancs de l'épave qu'on veut lever, à l'aide de ses aimants éclairés par des réflecteurs. Explications des détails de manoeuvre extérieure.

LES PAUVRES VEUVES DES ILES FIGI

Les habitants des îles Figi ont des moeurs en ce qui concerne le mariage qui ne seraient pas du goût de tout le monde. Les coutumes ne sont pas dans toutes les parties de l'île, mais l'une d'elles est généralement observée: c'est l'étranglement des veuves afin qu'elles soient enterrées en même temps que leurs époux décédés. Cette opération revient de droit au frère de la veuve, qui reçoit en retour toute la considération de la famille du défunt, on lui fait cadeau d'un morceau de terre, sur lequel est suspendu la corde qui a servi à étrangler la veuve. Mais s'il n'accomplissait pas son devoir, il ne pourrait plus s'attendre à être traité qu'avec mépris.

Quand une veuve doit être étranglée, on la fait s'agenouiller et l'on passe une corde autour de son cou. Il lui est alors commandé de retenir sa respiration autant que possible et de lever la main quand elle est prête. Alors la corde est serrée et l'affaire est faite sans que la malheureuse souffre beaucoup.

Avec une pareille coutume, on pense bien que les épouses figiennes doivent avoir le plus grand souci de la santé de leurs seigneurs et maîtres, et qu'elles doivent leur prodiguer de grands soins en cas de maladie.

— o —

De célèbres dompteurs de lion utilisent l'électricité pour maîtriser cette bête. A cette fin, on installe un fil chargé au travers la cage. Ce dernier constitue une barrière assez puissante pour protéger l'exécutant. On rapporte qu'en touchant le fil, la bête fauve qui reçoit un choc, ne revient plus à l'attaque.

— • —

LA NOURRITURE, LA CHALEUR ET LE REPOS SEULS FONT ENGRAISSER

RARES sont ceux qui désirent engraisser de façon à pouvoir s'exhiber dans les cirques. Mais, il y en a qui, par contre se trouvent si maigres qu'ils ne demanderaient pas mieux que de pouvoir faire un peu de lard. La chose est cependant possible, facile et même agréable, pourvu qu'on y mette de la persévérance, et surtout si l'on est assez philosophe pour se mettre "au-dessus" des comparaisons les plus extraordinaires.

Lorsque les fermiers veulent engraisser leurs bestiaux, ils les tiennent au chaud, au repos et les nourrissent avec abondance. Cette recette s'applique aux êtres humains. Le sucre et la farine sont des éléments nutritifs qui engraisser l'individu; conséquemment, les légumes, les farineux. Les sirops apprêtés avec des oeufs sont excellents pour engraisser. Il n'est pas mauvais non plus de boire une couple de pintes de lait riche, par jour, du lait avec toute sa crème. Avec un tel régime le corps aura toujours la quantité de caloriques qui lui est nécessaire et sa température sera toujours de 98 degrés ou un peu plus. Il faut aussi se vêtir chaudement; les personnes maigres avec de lourds tissus, et les personnes d'un poids normal avec des tissus plus léger et sous-vêtements sans manches. Le sommeil est excellent pour engraisser; on doit se coucher tôt et même dormir deux ou trois heures après le repas du midi, si l'on peut. A ce compte-là, il est plus plaisant de travailler pour engraisser que de travailler pour se faire maigrir. Dans le dernier cas, la fatigue et le surmenage sont encore ce qu'il y a de mieux.

— o —



HEUREUX LES SIMPLES

CONTE DE NOËL

LE PETIT Gérard avait un aimable visage: des cheveux blonds retombant en boucles, un teint diaphane et de grands yeux clairs. Mais il était encore plus sage que gracieux. Docile et paisible, il ne donnait à personne le moindre sujet de plainte. Ses gestes étaient si doux que même les bêtes, qui redoutent la tyrannie de l'enfance et savent que cet âge est sans pitié, s'approchaient de lui, pleines de confiance dans ses bons procédés.

Une politesse innée lui inspirait d'agréables paroles dont la distinction contrastait avec son humble état. On le citait en exemple et on l'aimait pour tant de qualités écloses au sortir du berceau.

Bien qu'il se signalât déjà par de vives démonstrations de piété, personne ne prévoyait encore qu'il était prédestiné à marcher dans les voies de la sainteté et que, sa sagesse croissant avec l'âge, il serait un jour le bienheureux Gérard.

Son père et sa mère, ignorants, pauvres et honnêtes ne savaient pas lui témoigner leur tendresse. Toute la journée, ils travaillaient au dehors, et le petit Gérard restait seul au logis. Son heureux naturel allégeait le poids de son isolement et,

sans se plaindre, il demeurait enfermé de longues heures dans une chambre presque obscure. Des cris aigus d'enfants joyeux montaient parfois jusque dans sa triste solitude. Mais, comme s'il se sentait déjà marqué par une destinée particulière, il résistait au désir d'aller partager les jeux de ses compagnons et s'occupait à de menus travaux. Puis, il s'agenouillait dans l'endroit le plus sombre: sa petite âme s'exaltait déjà dans la prière et parfois dans des pleurs dont il goûtait le charme secret sans en connaître la cause.

Mais, le plus souvent il était gai et souriait aux anges. Quelquefois il se permettait une brève distraction. Il s'amusait avec un jouet taillé au couteau dans une branche d'érable, ou bien, à l'aide d'un escabeau, et dressé sur la pointe des pieds, il se hissait jusqu'à la lucarne et promenait ses yeux naïfs sur la campagne.

Vers l'été de sa huitième année, sa sagesse fut mise à l'épreuve. Il se sentit moins de goût pour le recueillement et la retraite. Il prêtait l'oreille aux bruits du dehors et songeait avec un peu d'envie à l'insouciance tapageuse de ses camarades.

Il s'impatientait, soupirait, et, pour tout

dire, s'ennuyait beaucoup. Sujet à des accablancements comme s'il eût été abandonné, il devenait distrait à l'ouvrage et même à la prière. La vivacité de son âge se réveillait et aspirait enfin au grand air, à la lumière et au mouvement. Sa sagesse capitulait peu à peu et l'on pouvait craindre que, de concession en concession, il ne devint à peu près semblable aux autres petits garçons de l'endroit.

C'est alors qu'il reçut, heureusement pour sa vocation, un secours surnaturel.

Sur la cheminée de la chambre, une statue de bois peint représentait la Vierge, tenant l'enfant Jésus dans ses bras. Gérard la contemplait souvent et, par dévotion, l'ornait de fleurs.

Or, un jour qu'il trouvait les heures plus longues que d'habitude, il fut pris tout à coup d'une grande tristesse. Le silence et le sentiment de son isolement lui serraient le cœur comme s'il eût été sous la menace d'un ennemi invisible. C'est en vain qu'il luttait. L'angoisse et l'ennui étaient plus forts que son courage et il sentit enfin qu'il succombait au désir de se joindre à quelque bande turbulente. Il s'apprêtait à quitter la maison lorsqu'il se tourna vers la Vierge comme pour la prendre à témoin de sa faiblesse et de son trouble. Le doux éclat de deux étoiles dans une nuit bleue d'été palpita dans les yeux de la statue, et sa tête penchée prit une expression dicible de peine et de reproche. Alors le petit Gérard, suppliant, tomba à genoux et fondit en larmes.

Touchée d'une si belle prière, la Vierge en répandit le parfum dans la chambre. Les murs resplendirent, et dans l'air résonna la pure harmonie d'un chœur de harpes. Un souffle caressant enveloppa Gérard qui leva des yeux extasiés vers la Vierge. Il la vit, avec un sourire ineffa-

ble, détendre ses bras et poser doucement à terre le petit Jésus.

Gérard se sentait mourir d'émotion, mais le regard affectueux de Jésus le rassura tout de suite. Et, dans le doux rayonnement de la Vierge bienveillante, les deux enfants se mirent à jouer.

Ce fut la première journée d'une longue et charmante amitié. Depuis lors, chaque fois que Gérard s'ennuyait trop, il invoquait la statue et Jésus quittant les bras de sa mère venait jouer avec lui.

Parvenu à l'âge d'homme, Gérard, dont la ferveur n'avait fait que s'accroître, prit l'habit religieux. Mais la très humble condition de ses parents, et aussi la simplicité de son esprit ne lui avaient pas permis de se développer dans les voies de la science. Il entra donc comme Frère lai au service d'un évêque qui avait entendu parler de son zèle et de sa soumission. Le prélat était brave homme au fond, mais brusque, revêche, exigeant et d'humeur chagrine. Ses gens le craignaient beaucoup. La plus légère faute le trouvait en apparence inexorable.

Gérard, par sa patience et son dévouement sans limites, parvenait à éviter de trop vifs éclats. Il savait parler ou se taire à propos et, selon les circonstances, était enjoué ou triste. Il avait appris à lire sur la physionomie de son maître; il devinait ses désirs ou ses ordres et les exécutait avant même qu'ils fussent formulés.

En dépit de tant d'efforts méritoires, une négligence du bon serviteur faillit provoquer le courroux du maître.

Dans une cour du palais épiscopal se trouvait un puits profondément creusé dans un roc qui donnait passage à une source cristalline. Parmi les divers travaux domestiques dont Gérard était chargé, il avait celui d'y puiser de l'eau. Or,

un jour — c'était aux environs de la fête de Noël — il se livrait à cette besogne. Penché sur la margelle, il remontait son fardeau, au son grinçant d'une poulie, lorsque tout-à-coup sa ceinture se défait et le trousseau de clefs qui y était suspendu se détache et tombe au fond du puits. Atterré, le malheureux se courbe sur l'orifice béant qui se perd dans l'ombre, mais les ténèbres sont épaisses et il ne distingue rien.

Une haleine glacée monte du gouffre qui reste mystérieux. Une pluie de gouttelettes tombe des parois et leur tic-tac sur la nappe liquide ressemble à un petit rire moqueur.

Gérard tord ses mains impuissantes et ne les désunit que pour fraper sa poitrine à grands coups. Quelle faute! Que faire? Que devenir? Toutes les portes sont fermées et toutes les armoires closes! Comment les ouvrir? Et l'évêque qui va entrer dans une effrayante colère, comment l'affronter? Comment lui révéler une telle négligence, suivie d'un tel désastre? Le saint homme est capable d'en éprouver un saisissement fatal! Et le pusillanime Gérard s'accuse déjà de la mort de son maître. Sa conscience est torturée. Il s'écroule en gémissant. Ah! pourquoi n'est-il pas tombé lui aussi dans le puits?

Ayant tourné et retourné cette pensée mauvaise, il s'aperçoit enfin avec une douleur nouvelle combien il est indigne d'un chrétien de s'abandonner au désespoir, qui est le péché de Satan, le seul qui soit irrémissible lorsqu'on s'y obstine.

Alors, honteux de son mouvement de faiblesse, il élève son esprit dans une fervente oraison mentale et, le coeur fort, se met, à songer aux moyens de sortir d'embarras. Sa méditation lui suggère un plan d'une singulière hardiesse, mais d'une simplicité merveilleuse. Et ce moyen assez ir-

révencieux au regard des gens mal intentionnés ou de peu de foi, apparaît au bon serviteur d'un emploi si naturel et d'une efficacité si peu douteuse qu'il s'étonne de ne pas y avoir pensé dans l'instant même de l'accident.

Le brave Gérard se rend à la chapelle où l'on a disposé une étable de Noël.

Rien ne manque sous le toit de chaume pour figurer la Nativité.

L'ange annonciateur, les bergers de Bethléem en tuniques de laine blanche, les rois mages venu d'Arabie, portant l'or, l'encens et la myrrhe, Saint-Jean aux cheveux bouclés, une croix de jonc dans ses bras, soutenu par sainte Elisabeth, au "teint de froment", tous sont là, rangés en cercle, parés de couleurs éclatantes, adorant le nouveau-né. Candide et noble, la Vierge abaisse ses paupières unies et n'ose sourire tant elle est agitée. Son vêtement est une draperie aux couleurs des bords de l'arc-en-ciel. Joseph médite en regardant son fils. Dans le fond, le boeuf et l'âne montrent un oeil humide et attendri. Et, sur de la belle paille fraîche, Jésus sourit et tend les bras.

Gérard s'agenouille devant l'enfant divin, le contemple avec des regards tendrement ingénus et, respectueusement, lui soumet sa requête.

— "Petit Jésus, vous seul pouvez me sauver. Je vous ai toujours servi de tout coeur. Servez-moi aujourd'hui, sinon je suis perdu. J'ai laissé tomber les clefs de la maison dans le puits et Monseigneur va me chasser."

Le petit Jésus ne répond pas. Mais Gérard dont les intentions sont pures et les convictions assurées, ne se trouble ni ne se décourage.

Avec une douceur infinie, tremblant de meurtrir une chair délicate, il enlève Jésus de sa crèche, et le pressant sur sa poi-

trine, l'emporte jusqu'au puits. Et là, avec des doigts de mère, il lui passe une corde sous les bras et le descend dans le gouffre.

Ploc!

Le petit Jésus disparaît dans l'onde. Gérard laisser aller toute la corde pour que l'Enfant aille au fond et ramasse les clefs. Un instant doit suffire à l'opération. La jugeant accomplie, vite Gérard retire son sauveur de l'eau, de peur qu'il ne se noie.

La poulie grince et le petit Jésus surgit tout ruisselant, avec le trousseau de clefs dans ses mains.



JEU D'ESPRIT SUR LES LETTRES DE L'ALPHABET

Le jour où l'on nous mari	A
Je m'en souviens, monsieur l'a.	B
Nous dit d'un air fort compa	C
Enfants, il faudra vous ai	D
Madame, vous obéir	E
A votre époux, à votre ch	F
Puisqu'il ne pourra vous chan	G
Et pour éviter qu'il vous l.....	H
Ayez toujours l'air très gent.....	I
Montrez un front pur qui rou	J
Evitez tous les mauvais	K
C'est ainsi que toujours près d'.....	L
Attachant son époux qui l'.....	M
Uune femme évite sa	N
S'il lui tourne pourtant le d.....	O
Et qu'il se mette à la trom	P
Qu'elle ne se croit pas vain	Q
Qu'elle lui montre meilleur	R
Et l'enchaîne par sa tendr	S
Qu'en lui voyant tant de bon	T
Il en devienne tout conf	U
Son amour sera retrou	V
Le ménage aura le beau f.....	X



UN GYROSCOPE GEANT

ELZA-J. Christie, de Marion, Indiana, vient d'inventer une curieuse machine de course du type unicycle. L'appareil consiste en une immense roue, dont les côtés sont garnies de roues gyroscopiques qui servent à maintenir l'équilibre et à maintenir en place le centre de gravité du siège placé à l'intérieur, pour le chauffeur.



Le gyroscope le plus considérable du monde.

La machine est mise en mouvement par un puissant moteur, et en dépit de l'excessive vitesse obtenue, elle peut effectuer des virages dans des courbes très prononcées, par la seule opération des gyroscopes latéraux. L'appareil est d'une grande sensibilité et se gouverne avec une très faible pression. Avec cet appareil il est possible de réaliser les mille et une promesses qu'on obtient avec les gyroscopes joujoux.



Les paysans Espagnols croient que l'eau dans laquelle l'anneau de mariage a été plongé, guérira la faiblesse des yeux.

CHENE-CHAPELLE D'ALLOUVILLE

Si les parties tempérées du nouveau-monde sont riches en arbres remarquables pour leur développement, l'ancien continent et la France en particulier possède des individus d'espèces indigènes qui peuvent être cités dans ce même ordre de faits.

Ainsi, l'arbre que représente la figure est peut-être un des plus curieux

On dit bien que cet arbre est très âgé — dix siècles peut-être; — mais rien de précis, pas d'à peu près, sur ce point qui est des plus importants.

Comme tout ce qui est vieux, ce chêne jouit d'une sorte de respect et de vénération; on en a même fait un monument religieux, ce qui peut s'expliquer: 1° par la position toute particulière qu'il occupe, étant placé près de l'église qui, comme cela avait lieu partout dans l'antiquité, est entourée du cimetière; 2° par la cavité considérable que contient son tronc, et dont on a fait deux chapelles, fait attesté par une inscription qui se trouve au-dessus de la chapelle intérieure, et qui est ainsi conçue: "A Notre-Dame-de-la-Paix, érigée par M. l'abbé Du Détroit, en 1696." Cette cavité, dont la partie noire de la figure indique l'entrée, n'a pas moins de 5 pieds 5 pouces de diamètre à l'intérieur; la base est parquetée; le pourtour est fait de planches bien jointes et bien propres.

La cavité dont nous venons de parler in-

dique déjà le diamètre considérable que doit avoir le tronc de ce chêne, qui est d'environ 10 pieds 9 pouces.

L'écorce, qui est subéreuse et profondément fendillée, présente jusqu'à 12 pouces et même plus d'épaisseur. La hauteur de l'arbre est d'environ 50 pieds; l'extrémité a été coupée ou brisée à une époque re-



culée, et là où a lieu la troncation, dans une sorte de dépression, on a construit une espèce de clocheton, terminé par une croix qui s'élève presque à la même hauteur que les branches supérieures.

Des plaies nombreuses et larges, provenant de la suppression de grosses branches, sont recouvertes, avec soin, de planchettes qui les mettent à l'abri des influences atmosphériques. A une certaine hauteur, presque au-dessus de la chapelle inférieure, on en a construit une autre, toujours dans l'intérieur du tronc, à laquelle on monte par un escalier externe disposé en spirale.

LES JOUETS CAMPAGNARDS

DANS nos campagnes éloignées, où les communications sont plus difficiles, alors qu'un voyage à la ville voisine est toute une affaire, les enfants s'amusez quand même. A eux, comme à ceux des grands centres, il leur faut des poupées, des bonshommes en bois, des jouets. Et, comme ils n'ont à leur portée ni magasins ni étalages où ils pourraient s'en procurer de fort compliqués, ils s'en fabriquent eux-mêmes, à l'aide d'un couteau, quelques bouts de bois et quelques chiffons. Il est certain qu'une poupée fabriquée avec un épi de maïs égrené et séché, fagotté d'un noeud de ruban et surmonté d'une tête rustique, taillée dans un fruit, n'a pas l'élégance d'une poupée aristocratique, mais telle qu'elle elle est tout aussi choyée de sa petite maman. Les quelques jouets ci-contre ne manquent pas d'allure, malgré leur exécution primitive. Ils ont été exposés, à titre de curiosité, dans un grand musée de Paris, mais nous en rencontrons d'à peu près semblables dans les rangs reculés de nos campagnes.

Il y a une autre raison qui pousse les enfants de nos campagnes et même leurs parents à fabriquer eux-mêmes les jouets pour leur amusement, c'est que les sous sont rares aux champs, et que d'ordinaire lorsqu'un enfant de colon ou de cultivateur reçoit un ou quelques sous le dimanche, il les place immédiatement dans la petite banque qui constitue son bas de laine. Dans les rangs éloignés, il n'y a pas de *petites vues* pour faire dépenser aux tout petits leur pécule. Alors, comme on aime quand même à s'amuser, on invente, nous

le répétons, ses propres jouets qui, parfois, ne manquent pas de pittoresque. On en fabrique avec les matériaux qu'on a sous la main, même des fruits taillés, sculptés, et des grains de maïs à la place des yeux, etc. Le reste est laissé à l'ingéniosité et au talent du fabricant.

L'ORIGINE DU CHAPEAU

Les moyens de protection pour la tête, bonnets, étoffes ou casques militaires ou autres remontent à la plus haute antiquité, mais le chapeau tel que nous le concevons de nos jours, comme coiffure, ne remonte pas plus loin que 1404, alors que son inventeur fut un manufacturier suisse, établi à Paris. Jusque-là, les habitants du nord se couvraient la tête de fourrures taillées en forme de capuchon. Jusqu'à l'invasion de l'Asie mineure par les Phrygiens, les peuples des latitudes tropicales ne se couvraient pas la tête. Les Phrygiens portèrent un bonnet afin de se distinguer des vaincus; les hommes libres de Rome adoptèrent cette mode. En 1510, en Angleterre, sous le règne d'Elizabeth, naquit l'industrie des peaux. Ce fut le patriote hongrois Kossuth qui introduisit le feutre mou aux Etats-Unis. Le chapeau de paille fit son apparition en Amérique vers 1800. En 1862 l'Assemblée législative de la Virginie offrait 10 livres de tabac pour chaque chapeau de laine ou de fourrure fabriqué dans l'état.



Une poupée.



La petite bergère.



Le cavalier.



La pêcheuse.

UN CANON ELECTRO MAGNETIQUE D'UNE PORTEE DE 100 MILLES

L'*Electrical Experimenter*, de New-York, étudie le bombardement de Paris par les gros canons allemands. L'affaire est très peu avantageuse pour les Allemands: chaque coup de leur bombardement à 76 milles de distance de Paris, coûte environ 5,000 dollars, sans compter les légitimes indemnités qui seront réclamées par les vainqueurs pour les dégâts résultant de chaque coup: dégâts matériels, pertes de vies, mutilations, nuisance au commerce et à la vie générale; tous les éléments seront portés en compte.

Le Général Von Rohne, Inspecteur de l'Artillerie Allemande a donné dans un journal qu'il dirige, quelques détails intéressants sur les canons à longue portée qui bombardent Paris. Ces canons ont une longueur de 62 pieds. L'obus pèse 300 livres. Le projectile atteint en l'air une hauteur de 20 milles et tombe du ciel comme un météore. Il faut, d'après le Général Rohne, environ trois minutes pour que l'obus arrive à destination.

Tout le succès du canon allemand à longue portée repose dans l'élimination ou la suppression de la résistance atmosphérique. Les recherches les plus récentes ont indiqué que l'atmosphère terrestre peut être, en gros, divisée en deux portions — une portion inférieure ou *troposphère*, dans laquelle le pourcentage chimique de la composition de l'air reste sensiblement uniforme — il y a toutefois des différences de température et de pression; et une seconde région, plus élevée, la *stratosphère*,

qui commence à une hauteur d'environ 10 milles. La région inférieure ou *troposphère* est le séjour des nuages et de la vapeur d'eau. Au-dessus de 10 milles, soit dans la *stratosphère*, l'atmosphère est dans un état de calme perpétuel. Les régions supérieures consistent entièrement en gaz légers, tels que l'hydrogène et l'hélium. Au-dessus de 45 milles, l'air est tellement raréfié qu'il n'a plus de poids appréciable. La difficulté est donc de construire un canon pouvant projeter, avec une trajectoire maxima de 43 degrés $\frac{1}{2}$, un obus traversant rapidement les couches à air raréfié de l'atmosphère supérieure.

Le canon allemand à longue portée, est largement dépassé par de nombreux dispositifs de *canons électro-magnétiques*, extrêmement puissants. Des projets ont été présentés depuis plus de quinze ans par divers inventeurs. Ces canons ont une portée de 90 à 100 milles, sous un angle maximum de 45°. Le principe du canon électro-magnétique est démontré dans le brevet du professeur Kristian Birkeland, du 15 mars 1914. Des expériences furent effectuées avec trois bobines électro-magnétiques, les résultats ont démontré une rapidité surprenante jointe à une grande exactitude.

Voici les dimensions que comporte le canon Kirkeland: longueur du canon, 90 pieds; longueur des obus, 9 pieds environ, avec un diamètre de 10 pouces. On estime que les obus sortent du canon Birkeland avec une vitesse de 4,000 pieds par secon-

de. Afin de faciliter autant que possible le passage du projectile dans l'âme du tube, et avec la moindre friction possible, on pratique une lubrification au moyen de graisse ou de réservoir d'huile disposé à intervalles le long de l'âme du canon.

Ces canons, ce qui est très remarquable, chauffent à peine; on ne saurait, en aucune façon leur comparer les canons actuels à hautes charges de poudre.

Le canon électro-magnétique peut tirer de cinquante à soixante-quinze obus en une minute.

On voit, par là, la supériorité énorme de ces canons capables de décharger des obus de 19 pouces de 2 tonnes, chacun contenant milles livres d'explosifs de haute puissance. On se rend compte de l'effet que produiraient de pareils engins sur l'ennemi, si bien retranché qu'il puisse être. Une pluie de ces obus monstrueux doit pouvoir anéantir à peu près toute fortification naturelle ou construite par la main de l'homme.

Un autre grand canon électro-magnétique a été proposé par M. Paul T. Kenny, ingénieur-électricien de New-York.

Le principe de ce dispositif est similaire de celui du canon de Birkeland; il consiste à appliquer un fort courant électrique à des bobines magnétiques entourant le canon, par friction d'une seconde; en d'autres termes, à créer une énorme succion magnétique pour agir sur le projectile avant que les bobines aient eu le temps de chauffer, le temps est un des facteurs principaux gouvernant l'effet de chauffe.

Plus court sera le temps de l'application du courant, moindre sera la chaleur produite. Il est devenu possible de surcharger les bobines sur le canon magnétique 10 à 12 fois leur capacité normale de transport de courant; on réalise ainsi un accroisse-

ment dans la force du champ magnétique produit.

M. Kenny a offert son procédé au gouvernement des Etats-Unis, en 1908. Il proposait de lancer un obus de 90 milles, de New-York à Philadelphie, pour prouver l'efficacité de son système, mais son offre fut refusée pour manque "d'appropriation." En conséquence, M. Kenny se rendit à Berlin, où il s'entendit avec l'Ambassadeur Gérard.

En 1913, il soumit son invention aux autorités militaires allemandes. Celles-ci reconnurent le côté pratique de l'invention et lui demandèrent d'inspecter la construction d'un de ces canons aux usines Krupp, à Essen. Des affaires urgentes rappelèrent M. Kenny en Amérique, laissant aux allemands le secret de sa terrible invention. M. Kenny pense que les allemands préparent ou ont déjà employé un canon électro-magnétique de dimensions géantes, construit d'après les plans qu'il avait suggérés.

Voici la description que M. Kenny donne de son invention.

Le canon lui-même est un entonnoir d'acier télescopique d'une longueur de 200 à 300 pieds, ouvert aux deux extrémités; la structure qui supporte le canon est en acier, encontre-fiches pareilles à celles des ponts. Son poids ne dépasse pas celui du canon de 16 pouces.

Cet engin est, de la culasse à la bouche, enveloppé de bobines de fil métallique par lesquelles passe le courant électrique d'une dynamo. Les bobines de la culasse sont en fil très fin capable de produire une force électro-magnétique de 5 H.P.. Le jeu subséquent de bobines est plus lourd et supporte un courant plus considérable. Progressivement la force des bobines augmente; à la quinzième bobine, la force atteint 83,920 chevaux.

On se rend compte en Amérique de l'effrayante portée de ces engins. Si un canon électro-magnétique de ce genre était placé dans l'île de Stater, dans le port de New-York, il pourrait bombarder Atlantic City, Philadelphie, Cambden, Poughkeepsie, New-Haven et des centaines de villes intermédiaires, telles que Trenton, New-Brunswick, Elizabeth, etc.

Le jour du canon électro-magnétique d'une portée de 100 milles est non seulement prochain, mais il est actuellement présent. Les Allemands peuvent bien garder leurs secrets. Les Américains sont plus avancés qu'eux.

— o —

LES SAUVETAGES ET LES DAMES DE LA HAUTE

Il existe au Canada et même à Montréal, une organisation dite des Sauveteurs, dont le but principal est de montrer à tous la science de la natation et la manière de sauver une personne en train de se



Comment une nageuse s'y prend pour remorquer une femme en train de se noyer. Nombre d'expériences à succès ont été faites par le passé, dans nos différents bains publics et plusieurs sauveteurs émérites ont même été décorés et récompensés. Seulement, il semble qu'aux Etats-Unis, particulièrement en Californie, on ait pris la chose plus à coeur, puisque des dames de la haute société se sont éprises de ce sport si humanitaire de la natation.

Elles ont consacré leurs heures de loisir à apprendre à nager d'abord, au moyen de câbles, puis seules ensuite, et enfin elles ont appris la manière de venir en aide à une personne en détresse. Il n'a suffi pour créer ce mouvement que de certains exemples partis de haut. En Californie, cer-



Exercices de sauvetage pratiqués par des dames de la haute société californienne. taines des dames de la plus haute société sont vite devenues des élèves modèles et elles obtinrent, haut la main, leurs diplômes de la World's Life Saving Alliance of the American Red Cross. La vignette ci-contre nous montre quelques sociétaires à l'oeuvre.

— o —

SIGNAUX MODERNES

Un nouveau poste de signal horaire vient d'être installé récemment à l'observatoire Hector Wellington, Nouvelle-Zélande. Trois lampes électriques sont montées sur un arc vertical sur le sommet de l'observatoire. Celle du bas, en vert, celle du milieu rouge, et celle du haut blanche. Les lumières sont changées toutes les 50 minutes, 10 minutes et 5 minutes, respectivement, avant l'heure du signal. A l'heure, elles sont éteintes simultanément. Les signaux sont donnés à 8 heures du soir, 9 heures et 10 heures, à l'heure de Greenwich.



LES ENFANTS DE TOUS LES PAYS

EN RUSSIE



Viens, ô printemps, ô doux printemps
Qui portes avec toi l'espérance,
Viens avec tes liens ondulants
Emplir de trésors ta corne d'abondance.

(Berceuse Russe.)

C'est avec ce chant en Russie que la mère berce son enfant, car c'est grande joie pour les habitants de ce pays, quand cesse



Intérieur d'un izba.

le long hiver pour laisser venir les beaux jours.

C'est grande joie aussi pour les enfants qui, aux premières pluies, s'élancent de-

hors en dansant et en chantant avec la même joie que vous avez à saluer la première neige.

La neige pour eux n'est pas une rareté, tandis que la pluie l'est, et quand ils la revoient après les longs mois de leur rigoureux hiver, ils sont heureux. Ce temps est pour eux le plus beau de l'année.

De toutes parts ils s'assemblent aux bords des rivières, guettent le moment de la débâcle, et quand la glace se brise, ils entonnent leurs chansons en l'honneur du printemps et, la main dans la main, organisent de joyeuses rondes.

Le premier mai, parents et enfants se rendent dans les bois, et après un pique-nique rentrent chez eux, les mains pleines de rameaux verts et de fleurs.

Le printemps russe est court, si court, qu'il n'est point compté comme une saison. A peine la neige a-t-elle disparu que les fleurs se montrent au milieu des herbes verdoyantes.

En même temps réapparaissent les oiseaux qui reviennent, dit la légende russe, du Paradis, d'où ils rapportent la chaleur.

Chaque saison a ses chansons. Après avoir chanté leur court printemps, les enfants souhaitent la bienvenue à l'été, pen-

dant lequel, au moins dans le Nord, le soleil ne disparaît de l'horizon que pendant quelques instants.

Vous savez, en effet, que plus on remonte vers le pôle, plus la durée des jours d'été s'allonge. Au pôle même, le soleil ne quitte pas l'horizon pendant six mois ; par contre, il ne se montre plus pendant six mois après.

El n'y a donc dans ces contrées qu'un jour et une nuit par an, d'une durée de chacune six mois.

Les enfants des classes riches ont une existence très douce dans leurs riches demeures.

Rarement ils vont à l'école ; on leur donne un précepteur ou une institutrice. Précepteurs et institutrices sont la plupart étrangers, Français beaucoup, Anglais ou Allemands.

C'est de cet usage que les jeunes Russes, ayant entendu parler les langues étrangères dès leur tendre enfance, arrivent à les parler eux-mêmes avec un accent très pur. Souvent même, il leur arrive de les connaître mieux que leur langue maternelle.

Les Russes qui, dans la société, ont adopté les modes parisiennes, ont gardé l'habitude d'habiller leurs enfants, surtout les garçons, avec leurs costumes nationaux.

Ces costumes sont très riches, couverts de broderies d'or et d'argent. Les filles cependant ne les revêtent qu'à la campagne ; elles reprennent en ville les costumes parisiens. Leur éducation se termine assez tôt ; aussi leurs connaissances, pour être assez brillante, sont souvent très superficielles.

Cependant les études commencent à être en honneur et les jeunes Russes montrent aujourd'hui qu'ils sont capables d'efforts sérieux.

Les enfants russes sont, en général doux et bons, peu querelleurs. On leur apprend de bonne heure la politesse et l'hospitalité. Cependant leur politesse n'est de mise qu'entre égaux ou vis-à-vis des étrangers ; ils l'oublient complètement vis-à-vis de leurs inférieurs.

Les domestiques et les *tchornî narod* (c'est le nom qu'on donne aux gens du peuple) sont traités avec un dédain profond. Avant que le servage fût aboli, quand ils étaient la propriété du seigneur,



La tressaka.



La roorsala.

leur sort était encore plus misérable. Les ordres qu'on leur donnait étaient souvent appuyés d'un coup de fouet et l'on n'avait pour eux que l'épithète de "chien".

* * *

L'hiver est la saison terrible en Russie. A la vérité les enfants riches, bien abrités leurs doubles fenêtres, ne redoutent pas ses rigueurs. Ils savent que rien ne leur manquera à leurs deux déjeuners et au dîner ; s'ils sortent de chaudes fourrures les garantiront du froid. Mais, pour le pauvre habitant des campagnes l'hiver est cruel.

Les *mousjiks* (paysans) habitent des maisons qu'ils nomment "iz bas." Leur principal meuble est un immense poêle en

faïence ou en maçonnerie, qui sert de siège ou de table pendant le jour et de lit pendant la nuit.

Les habitants de l'Izba sont souvent nombreux en raison de l'habitude des paysans russes, de s'unir par "races" pour couper deux ou trois izbas.

Par "race" il faut entendre la famille dans sa plus large acception, père, mère, grands-parents et arrière-grands-parents, oncles, tantes, cousins et enfants. Tous vivent sous l'autorité patriarcale du père, qui gouverne avec douceur sa nombreuse famille, selon la coutume russe et sous la sanction de sa baguette.

L'éducation des enfants est toute spartiate. Ils ont peu de temps pour appren-



Le korowod.

dre à lire et à écrire, mais on cherche à les aguerrir contre le froid, et c'est bien nécessaire, car l'hiver est parfois si rigoureux que le vin est gelé et que les métaux exposés à l'air, si on les touche, brûlent les mains à l'égal d'un fer rouge.

Le *samovar* est encore un meuble indispensable de l'izba. Nous devrions dire un ustensile, mais c'est un véritable meuble pour les Russes que cette énorme chaudière où se brasse le thé. Le thé, dont les Russes boivent beaucoup s'appelle *tchai*. Ils ont emprunté le mot directement aux Chinois. Souvent le thé est mélangé de gingembre et constitue une boisson bien

plus saine que le *vodni* (eau-de-vie), dont le pauvre *mouschick* absorbe d'énormes quantités sous prétexte de combattre le froid.

Les pauvres enfants de l'izba ont peu de distractions. Leur plaisir favori est la danse. Les jours de fête, ils s'assemblent pour exécuter leurs danses nationales, la *bressaka*, qui ressemble à notre polka et dont la cadence est marquée par de vigoureux coups de talons, la *roosrala*, composé de gestes gracieux de la main et des bras, ou le *korowod*, sorte de ronde très animée.

Telle est esquissée à grands traits, la vie des petits Russes. Vous n'enviez pas leur sort, je pense, et, en songeant à eux, vous remercirez une fois de plus la Providence de vous avoir fait naître sous le beau ciel du Canada.

— o —

UNE SOLUTION DE LA CRISE DU PAPIER

PEUT-ÊTRE trouverait-on la solution de la crise du papier dans l'idée préconisée par Edison, il y a quelques années, de substituer le nickel au papier.

— Le nickel, écrivait-il alors, peut être travaillé de telle sorte qu'il absorbe l'encre d'imprimerie. Une feuille de nickel de l'épaisseur de moins de un centième de ligne serait moins onéreuse, plus résistante et plus flexible qu'une feuille de papier à lettre ordinaire. Je pourrais produire pour \$5 une livre de ces feuilles, soit de quoi imprimer toute l'*Encyclopédie britannique*.

La question serait de savoir si, depuis lors, Edison a mis au point son invention, et si le prix actuel du nickel rendrait l'application de son idée possible.

UN PIANISTE EXTRAORDINAIRE

Les professeurs de piano, même ceux qui ne sont plus partisans des anciennes et rigides méthodes, relativement à la pose des mains et des bras, admettent tout de même qu'il est nécessaire pour l'élève, de garder une position normale. Aussi, un certain pianiste du nom de Ross, étonna-t-il fortement le public des grands *music halls*, de Londres, il y a quelques années, par ses poses *renversantes*, c'est le cas de le dire, sans nuire le moins du monde à sa virtuosité, jusqu'à un certain point appréciable.



Le pianiste joue avec autant d'aise, le corps complètement renversé sur l'instrument.

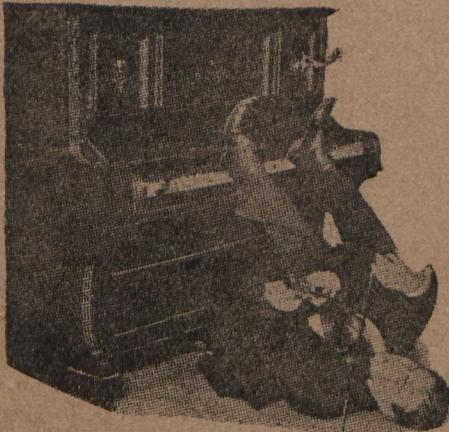
L'origine de ce talent un peu spécial serait due à un hasard. M. Ross, un jour qu'il exécutait dans un concert un morceau à effet, sentit tout à coup son tabouret s'effondrer sous lui; la salle éclata de rire bruyamment en voyant l'artiste par terre. Lui, saisi tout à coup d'une inspiration bienheureuse, au lieu de se relever avec

confusion, comme tout autre aurait fait, resta sur le plancher et continua de jouer dans la position où il se trouvait, c'est-à-dire la tête en bas, les pieds en l'air, les mains atteignant tout juste le clavier. Son succès fut si grand que son impresario eut l'idée de le faire se perfectionner dans ces exercices acrobatiques et c'est ainsi que M. Ross est devenu le pianiste très excentrique que l'on peut voir sur les photographies ci-contre. Tout le monde ne saurait en faire autant.

Mais, pour en revenir à M. Ross, pianiste probablement unique dans son genre, (car sa méthode d'exécution, toute originale qu'elle soit, ne saurait être recommandable, au point de vue artistique, surtout aux dames), il faut dire qu'une fois cette vocation trouvée par hasard, il s'empessa de la perfectionner en faisant concourir ses exercices de culture physique avec ses exercices pianistiques, selon les positions qu'il prenait, méthode bien personnelle et qu'il ne pouvait trouver dans aucun traité. Mais, avec de l'entraînement et de la patience, tout s'acquiert; on a vu des virtuoses aveugles et des pianistes ne jouant qu'à l'oreille, exécuter fidèlement de mémoire, des chefs-d'oeuvres classiques sur un piano dont le clavier avait été préalablement recouvert d'un épais tapis de table. Dans ce genre de tours de force, nous rappellerons à nos lecteurs les pianistes Labelle et Gosselin, décédés il y a quelques années à peine et que plusieurs ont bien connus, l'un d'eux, Labelle, étant le fils de feu J.-B. Labelle, l'auteur de "*O Canada, mon pays, mes amours*".

Done, M. Ross, voyant qu'il était maître de ses doigts et de son clavier, au point de jouer ce qu'il voulait, dans n'importe quelle position et à l'encontre de toutes les règles établis, songea à jouer, non seulement en simple amateur, mais en virtuose digne de l'attention des réels artistes, qui, après avoir d'abord ri, se convainquirent qu'ils avaient affaire à un excentrique, mais à un excentrique de talent chez lequel l'art subsistait en dépit d'apparences charlatanesques.

C'est ainsi qu'ils virent M. Ross danser en même temps qu'il s'accompagnait. Alors, il jouait par derrière en s'adressant à l'instrument. Bien plus, il se servait de son nez faisant l'office de la main droite alors que sa main gauche jouait l'accompagnement.



M. Ross joue sur le violon, l'"Intermezzo", de Cavalleria Rusticana, en s'accompagnant au piano, avec ses pieds.

Un de ses exercices les plus difficiles était le suivant: il se mettait à genoux sur le piano et il se penchait en avant jusqu'à ce qu'il touchât le clavier. Ce qui fait la difficulté de ce petit tour de force, c'est que la façon de jouer est complètement renversée. Non seulement sa main droite

fait la main gauche, mais il est obligé de jouer dans un sens contraire à l'ordre habituel. Pour faire une gamme montante il va de droite à gauche au lieu d'aller de gauche à droite; il lui faut une présence d'esprit et une mémoire étonnante. Ce seul



C'est dans cette position que le pianiste continue à jouer après la chute de son tabouret.

fait preuve que M. Ross est plus qu'un acrobate et que c'est aussi un vrai musicien. Etendu sur le haut du piano, le corps renversé en arrière, il joue avec autant de facilité apparente que dans la position précédente. Il arrive enfin à exécuter à lui seul un duo pour piano et violon en se couchant par terre et en jouant du violon pendant qu'avec ses pieds il s'accompagne au piano.

Tel est ce M. Ross. Comme on le voit, ce qu'il fait, n'est pas à la portée de tout le monde.

— o —

En 1914, le Parlement Fédéral a accordé 18 divorces dans Ontario, 7 dans Québec, 2 au Manitoba. Ontario détient donc le record des troubles... de la vie du ménage.

COMMENT ON MESURE L'ALTITUDE ATTEINTE PAR UN AEROPLANE

Tous les jours on parle de records d'altitude pour les aéroplanes; nous ne sommes plus comme il y a environ dix ans, à une époque où l'on était quelque peu effrayé quand on voyait une machine volante s'élever à 60 ou 90 pieds au-dessus du sol; 6,000 pieds ne semblent plus rien à l'heure présente; et, dans ces ascensions à très grande hauteur, on emmène volontiers un passager, comme si de rien n'était. Mais du moment où l'on parle de records, il faut bien les enregistrer, c'est-à-dire déterminer exactement la hauteur atteinte par chacun des aéroplanes, par chacun des concurrents qui veut détenir le record. Comme, le plus souvent, il s'agit d'obtenir un prix, ou d'enlever une coupe quelconque à un aviateur qui la détient, il faut une exactitude réelle dans la mesure, dans la détermination de la hauteur atteinte; et, d'autre part, il faut que cette détermination se fasse le plus vite possible, étant donné le besoin de renseignements rapides qui se fait sentir à l'heure présente.

Bien entendu, les dispositifs ou les moyens qu'on emploie pour calculer cette altitude sont des dispositifs et des moyens précis et savants tout à la fois. Nous n'avons pas l'intention de les décrire ici par le menu, mais seulement de faire comprendre les principes sur lesquels ils reposent, et les résultats généraux qu'ils donnent.

L'enregistrement peut se faire au moyen d'appareils ou de procédés mis en oeuvre à bord de l'appareil d'aviation lui-même. C'est ainsi que couramment, on se sert du baromètre; c'est l'instrument que, dans

les ballons, les aéronautes emploient pour évaluer l'altitude qu'ils atteignent. Tout le monde connaît le baromètre anéroïde, qui est d'usage courant partout; nous devons toutefois dire immédiatement qu'il n'est pas d'une précision et d'une fidélité extrêmes, comme le faisait remarquer M. Paul Renard, dans une savante étude sur la matière. Il faut le régler au moment du départ; il donnera ensuite différentes pressions entre le point atteint par l'appareil d'aviation et le point de départ. Il n'enregistre d'ailleurs qu'avec une certaine lenteur les variations de la pression; mais il n'est pas encombrant, et il a ce grand avantage qu'on peut le compléter par un dispositif enregistreur. Ce genre de dispositif, que construisent certaines maisons françaises notamment, est connu également de tout le monde: c'est une petite aiguille, ou plutôt une plume puisqu'elle contient de l'encre, qui vient enregistrer sur une feuille de papier, d'un mouvement continu, un trait correspondant aux altitudes atteintes. Baromètre et enregistreur sont montés dans une sorte de cage, au sommet de laquelle ils se trouvent suspendus par des fils de caoutchouc; de sorte que si l'appareil d'aviation vient toucher le sol brusquement, il y a beaucoup de chances pour que l'appareil ne soit pas endommagé.

Les aviateurs peuvent également recourir à un procédé acoustique pour savoir la hauteur à laquelle ils se trouvent. On emporte avec soi une trompette, par exemple, dans laquelle on soufflera vigoureu-

ment à un moment donné; le son viendra frapper la surface du sol, retournera aux oreilles de l'aviateur qui, sachant que la vitesse du son est d'environ 1,000 pieds par seconde, n'aura qu'à enregistrer le temps écoulé entre le moment où il aura émis le son et l'instant où ce son lui reviendra, pour connaître la distance qui le sépare de la terre. Ce procédé n'est pas du reste très pratique, parce qu'il demande tout un travail à l'aviateur, qui a généralement assez à faire à diriger son appareil.

Les meilleurs procédés, en cette matière, sont les procédés optiques. Ils sont basés sur des principes bien élémentaires de géométrie, et ils supposent que des observateurs sur le sol visent simultanément l'aéroplane de deux points donnés, pour obtenir un triangle au sommet duquel se trouve l'appareil. On recourt, de plus, à un troisième observateur; ce qui donne tous les éléments voulus, au moyen de figures géométriques, pour trouver la hauteur de l'appareil d'aviation verticalement au-dessus du sol. On a imaginé des méthodes plus simples qui ne nécessitent pas la présence de trois personnes observant simultanément. On pourrait se contenter de mesurer la diminution des dimensions apparentes de telle ou telle partie de l'aéroplane; mais la chose n'est pas commode, parce que l'aéroplane peut se présenter dans des positions très variables; tel plan, par exemple, tel aile, s'offrira en profil perdu, si on peut dire, et en raccourci. On emploie également l'appareil usité couramment en artillerie sous le nom de télémètre. C'est un instrument grâce auquel, au moyen d'une observation instantanée, on obtient la distance à laquelle se trouve un objet visé. Le télémètre est un instrument de précision, muni de 2 lunettes qui permettent de viser un même point (ici l'appareil d'aviation) des deux extrémités

d'une règle métallique formant la base de la mesure et de l'instrument.

D'autres méthodes ont été inventées, qui, comme celle du télémètre, donnent des résultats suffisamment précis. Nanmoins, il faut toujours quelques calculs après les observations faites: c'est ce qui explique que parfois le chiffre définitif et exact de l'altitude atteinte par un aviateur est un peu différent de celui que l'on avait annoncé tout d'abord.

— o —

LA GARDE-ROBE DE SARAH BERNHARDT

ON se souvient qu'en 1880, Sarah Bernhardt a fait faire, à Paris, vingt-sept robes pour huit pièces de son répertoire, et vingt autres pour la ville, les dîners, les réceptions, etc., soit au total quarante-sept pour la somme de \$15,000. Un joli denier. Il y a 33 ans de cela; aujourd'hui qu'est-ce qu'il faudrait payer?!

Voici la description de quelques-unes de ces toilettes: Pour *Adrienne Lecouvreur*, robe Louis XV avec traîne en satin-ivoire, basques en étoffe de Chine bleus avec guirlandes de roses rouges et thé, corsage recouvert de point d'Alençon. Une autre robe est tout en soie brocart, tissu de Lyon, avec cascades de fleurs brodées sur la jupe et corsage relevé de dentelles de Bruges. Un déshabillé est tout en satin et dentelles du Languedoc. Dans *Camille* elle portera une robe de bal en satin blanc, relevée de magnifiques broderies de camélias sur couronne de perles brodées, avec traîne de cour. La robe s'agrafe sur l'épaule avec draperies de côté. Cette merveille ne coûte pas moins de \$2,000.

— o —

UN ENFANT PRECOCE

COMMENT FREDDY HOHENZOLLERN
CONTRACTA DE BONNE HEURE
L'HABITUDE DE RETRAITER.

IL Y avait, une fois, un petit garçon qui s'appelait Friedrich-Wilhelm-Victor-Auguste-Ernest Hohenzollern. Ce n'est pas lui que s'était choisi autant de prénoms, car le 6 avril 1882, il était bien trop jeune pour cela. Mais son papa et sa maman avaient eu pour lui cette précaution. Son papa qui avait la manie du militarisme, s'imaginant que son rejeton Freddy, etc., avait hérité de toutes les aptitudes reconnues aux Hohenzollern, voulut que son



Le Kronprinz.

héritier s'initiât de bonne heure au métier des armes, attendu que cela peut toujours servir un jour, et il s'empressa de lui donner à étudier des livres imagés représentant le roi Charles de Suède, Napoléon et jusqu'au vieux Jules César. Il lui fournit aussi tout un assortiment de

soldats de plomb qui pouvaient être passés en revue sur le plancher de la salle des jeux. Ce kronprinz serait une merveille ou p'pa Hohenzollern ne s'y entendait pas!

Or, un jour que Freddy, etc., était profondément absorbé dans le problème qui s'offrait à lui, à savoir quelle était la meilleure manière de s'emparer d'un pot de confitures, et qu'il venait de lancer un obus de bois de son canon-joujou jusque sur la tempe paternelle, dans le cabinet voisin, alors que l'auteur de ses jours était plongé dans la rédaction d'un travail très élaboré, intitulé: "Combien j'aime la

paix", il vit ce dernier arriver l'oeil sanglant, armé d'un formidable martinet, en quête du maladroît canonier.

L'artilleurs en herbe se réfugia sous un lit, en criant: "Mon flanc droit est menacé, mon flanc gauche est en danger; il ne me reste plus qu'à effectuer une retraite stratégique!"

C'est depuis ce jour, dit-on, que Freddy Hohenzollern a contracté l'habitude de retraiter prudemment quand ça chauffe trop.

— o —

LES DADAS

Le dada du gommeux:

Une main de baccarat.

L'extinction rapide, mais sans douleur, de tous ses ascendants mâles et femelles.

Une décoration étrangère.

Le dada du marin en mer:

La côte!

Le dada du marin d'Asnières:

La mer!

Le dada de l'amiral:

Trouver un boulet qui perce les autres cuirasses.

Et une cuirasse qui ne soit pas percée par les autres boulets!

Un bureaucrate ou un troupier rêve sans cesse de monter en grade.

Un coulissier — au parquet.

Un envieux — une cabale.

Un fournisseur — sa facture.

Un martyr — au Ciel.

Un petit journaliste — à une rédaction en chef.

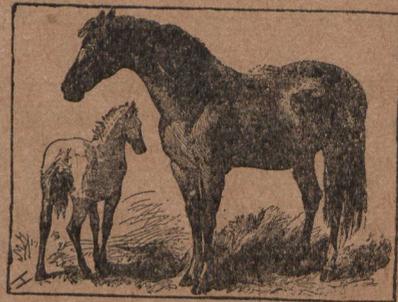
Un ténor qui n'a que le *la* — au *si*.

En revanche, on ne tient nullement à monter *la garde!*

— o —

Traité sur
Le CHEVAL
 et ses Maladies

INDEX ET TRAITEMENT DES MALADIES



HUILE DE CROTON. Ce puissant cathartique est dangereux, s'il n'est pas employé convenablement ; mais, comme dernière ressource, il est d'une précieuse efficacité.

Dose. La dose ordinaire est de dix à quinze gouttes.

AUNÉE (appelé vulgairement *cotonnier*). C'est un des meilleurs remèdes en usage dans les affections du poumon ; et il devrait entrer pour une bonne proportion dans toutes les mixtures pour ce genre de maladies. C'est aussi un aromate agréable, et qui devrait faire partie de toutes les poudres de condition.

SEL D'EPSOM (Sulfate de magnésie). Ce remède, si bien connu dans tous les ménages, est employé comme fébrifuge et comme purgatif. Non seulement il est peu dispendieux, mais il est bon pour plusieurs maladies, et faire partie de diverses poudres de condition.

Dose. D'un quart à une demi-livre en solution dans une bonne quantité d'eau froide, avec une once de gingembre ; permettant au cheval de boire après avoir pris le sel, qui sera beaucoup plus actif s'il est largement dilué.

ERGOT. C'est un produit du seigle malade et qui est d'une grande valeur au temps de la mise bas, vu que c'est le remède le plus efficace connu pour augmenter l'action de l'utérus ou matrice. On doit bien

s'assurer, en l'administrant, qu'il n'y a pas d'autre empêchement à la mise bas que l'action insuffisante de la matrice. L'ergot ne devrait pas être administré par ceux qui ne sont pas de la profession, vu que ce remède pourrait faire plus de mal que de bien entre leurs mains. Le fait est que les cas qui en demandent l'emploi sont très rares, mais, comme nous l'avons déjà dit, nul autre n'opère aussi bien dans les cas où il est vraiment de requise.

Dose. En poudre, d'un huitième à une demi-once. En teinture, on peut en donner d'une à deux onces.

ETHER. (Ether sulfurique). C'est un précieux remède contre la colique, et un bon anti-spasmodique dans bien des cas. Avec la teinture d'opium, il opère admirablement dans la colique.

Dose. D'une à deux onces en liquide.

EUPHORBE. Suc résineux et concret d'une plante qui croît en Afrique et dans d'autres parties du monde.

Usage. Vu la violence de son action, l'emploi interne de ce remède a été entièrement abandonné : il est même peu employé extérieurement, à cause de sa trop grande activité.

FOUGÈRE MÂLE. Racine d'une plante d'Afrique ; elle est efficace comme vermifuge.

Dose. On peut la donner aux chevaux en

doses d'une demie à une livre en poudre, qu'on peut faire suivre d'un purgatif le lendemain.

FENUGREC. Plante annuelle qui croît à l'état sauvage dans le midi de l'Europe. Elle a une odeur particulière qui est agréable. C'est la farine de la graine qu'on emploie, et elle entre pour une bonne part dans la composition de presque toutes les poudres de condition préparées et vendues en Amérique.

Dose. D'un quart à une once.

NOIX DE GALLE. Excroissance morbide du chêne et qui est le résultat de trous faits dans l'écorce de l'arbre par des insectes.

Usages. C'est un puissant astringent, employé pour resserrer les intestins affectés par la dysenterie ou la diarrhée, et aussi pour guérir les eaux aux jambes des chevaux.

Dose. D'une à trois drachmes.

GENTIANE. Précieux tonique. Il excite l'appétit, stimule la digestion, augmente légèrement la température du corps et la force de la circulation. La gentiane se donne avec le fer pour la débilité, et avec d'autres drogues pour diverses affections, et forme une partie importante de différentes poudres de condition.

Dose. D'une demie à deux drachmes deux ou trois fois par jour.

GINGEMBRE. Il y en a plusieurs variétés, desquelles le gingembre de *Jamaïque* ou *blanc*, est le meilleur; mais elles sont toutes salutaires pour la colique, la perte de l'appétit, etc., et devraient entrer dans la composition de tout purgatif.

Dose. D'une à quatre drachmes.

GLYCÉRINE. C'est le principe doux des huiles grasses. Elle a été découverte il y a près d'un siècle et appelée le *principe doux des huiles*. C'est un fluide qui ne se dessèche presque jamais, ayant la consis-

tence du sirop et l'apparence de l'huile de ricin. Il est inodore et doux au goût.

Usages. C'est un excellent remède pour beaucoup de plaies; on l'emploie avec succès pour les écorchures et le mal au talon, ainsi que pour les maladies cutanées qui demandent des lénitifs et des émollients. Ajoutée en petite quantité aux cataplasmes, la glycérine a pour effet de les tenir moux et humides pendant longtemps. Elle est soluble dans l'eau.

FER. C'est un des plus grands remèdes en usage pour la faiblesse, vu qu'il fournit les corpuscules rouges du sang, qui manquent généralement chez les animaux débilités. On emploie différentes préparations de fer, principalement les suivantes:

Couperose. (Sulfate de fer). C'est un des moins dispendieux et des meilleurs remèdes pour bien des cas. Il est tonique et astringent, et bon pour la mauvaise condition, l'enflure des jambes, du corps, du fourreau, etc.

On doit la mêler avec une égale quantité de gentiane et de gingembre, et la donner dans les aliments ou en solution dans l'eau froide.

Teinture de fer muriatée. C'est une excellente préparation de fer, qui peut être donnée en doses d'un quart à une once. Quoique plusieurs préparations soient en usage, les deux indiquées ci-dessus sont les seules qui soient ordinairement requises.

BAIES DE GENEVRIER. Les meilleures viennent du sud de l'Europe, elles sont à peu près de la grosseur d'un pois et plus ou moins ratatinées. Elles sont produites par un arbrisseau de douze à quinze pieds de hauteur. On les emploie pour donner de l'appétit, stimuler l'estomac et les reins, et durant la convalescence.

Dose. D'une à deux onces.

KINO. C'est le jus épais de plusieurs plantes d'Afrique, des Indes orientales et

occidentales, de l'Amérique du sud, etc. C'est un puissant astringent, qu'on emploie avantageusement dans la diarrhée comme succédané du cachou, qui n'est pas tout à fait aussi puissant.

Dose. D'une à cinq drachmes.

HUILE DE LIN CRUE. C'est peut-être le plus sûr et le meilleur purgatif en usage. Il peut être donné sans crainte et par n'importe qui, de préférence à tout autre. Ne donnez jamais de l'huile bouillie.

Dose. D'une à deux pintes, comme purgatif.

RACINE DE RÉGLISSE. C'est celle d'un arbrisseau de quatre ou cinq pieds de haut, que l'on cultive en Angleterre, au nord de la France et en Allemagne. Elle a un petit goût sucré assez agréable.

Usages. C'est un excellent adoucissant et bien adapté au cas d'irritation des membranes muqueuses des poumons, des intestins et des organes urinaires. Il forme une partie importante des poudres de condition, de celles spécialement pour la toux.

Dose. D'une demie à une once.

ONGUENT MERCURIEL. S'emploie principalement pour la maladie de peau, telle que la gale. Mais nous préférons, pour cette maladie, le traitement déjà prescrit. L'onguent mercuriel a aussi beaucoup d'efficacité contre les poux. On fait un petit trou à l'endroit où le cheval a coutume de se frotter le cou, et on le remplit d'onguent mercuriel.

NITRE (Salpêtre). Ce remède a longtemps été employé comme diurétique, et il est encore fort estimé de beaucoup de médecins vétérinaires. Mais il y a d'autres drogues qui lui sont préférables pour les cas dans lesquels il est encore administré.

Usage. S'emploie comme fébrifuge dans les fièvres et les inflammations, et pour les maladies de reins; il est aussi employé par beaucoup, dans des poudres de condition,

pour les écorchures et les altérations du sang.

Dose. D'une et demie à trois drachmes.

NOIX VOMIQUE. C'est un poison violent en fortes doses. Mais en quantité convenable c'est un tonique et un nervin excellents pour le cheval qui souffre de la dyspepsie, de la prostration, etc.

Usage. Dans la paralysie et aussi dans l'oeil vairon, causé par un manque d'énergie nerveuse dans le nerf optique du cheval.

Dose. On emploie généralement la teinture, dont on peut donner d'une à trois drachmes deux ou trois fois par jour.

HUILE DE GOUDRON. On l'obtient par la distillation du goudron. C'est un excellent remède pour la toux, l'emphysème, etc. Appliquée extérieurement, et mêlée en parties égales à l'huile de ricin ou l'huile douce, elle est aussi très efficace pour activer l'accroissement du sabot. Ce mélange fait un excellent onguent pour le sabot.

Pour en rendre la couleur plus foncée, on peut y ajouter du noir de fumée en quantité suffisante pour la faire correspondre à celle du pied.

Dose. L'huile de goudron peut être donnée intérieurement en doses d'une demie à deux drachmes.

HUILE DE TÉRÉBENTHINE (appelée communément esprit de térébenthine). Elle est si bien connue qu'il est inutile d'en faire ici la description.

Usages. Ce médicament est stimulant, diurétique, anthelmatique, diaphorétique et, extérieurement, rubéfiant. On le donne au cheval copieusement dans beaucoup de maladies, telles que la colique, pour différentes affections des poumons et pour l'expulsion des vers. Il agit efficacement comme remède externe et mêlé à une égale quantité d'huile d'olive, ou dans d'au-

tres mélanges. Mais on ne doit jamais l'appliquer dans toute sa force.

Dose. La dose de l'huile de térébenthine est d'une à deux onces. On doit *toujours* la mêler à deux fois sa quantité d'huile douce.

OPIUM. C'est le jus desséché du pavot. Il est importé en Amérique de la Turquie (c'est peut-être le meilleur) et de plusieurs autres pays. Cette drogue est à coup sûr une des plus précieuses en usage; mais on doit l'employer avec jugement. L'opium amortit la douleur, et opère très efficacement dans la colique et autres maladies.

Dose. D'une demie à une drachme et demie.

OXIDE de ZINC. Poudre blanche-jaunâtre, insipide et inodore, insoluble dans l'eau et l'alcool.

Usages. Ce remède, intérieurement, est tonique et antispasmodique. On l'emploie surtout extérieurement, pour les écorchures, en saupoudrant les parties affectées, ou sous forme d'onguent, en mêlant une drachme d'oxide de zinc à une once de saindoux. Cet onguent est bon pour les écorchures, les eaux aux jambes et autres plaies sanieuses. On fait un autre bon onguent avec de l'oxide de zinc et du savon de Castille et un peu d'eau pour les bien mélanger. Ce dernier mélange est excellent pour les écorchures et les eaux aux jambes des chevaux qui sont tenus au travail, vu que l'onguent peut facilement être enlevé le soir, et la surface nettoyée avant une autre application pour la nuit. Ce remède adoucit l'irritation et donne du soulagement aux parties affectées.

Dose. Intérieurement on le donne en doses d'une demie à une drachme.

IODURE ROUGE DE MERCURE (aussi appelé biniodure de Mercure). C'est un poison puissamment irritant, pris intérieurement. On ne s'en sert plus qu'extérieurement.

C'est une poudre d'un rouge écarlate, laquelle, comme d'autres préparations de mercure, est très pesante pour son volume. Elle n'est pas soluble dans l'eau, et légèrement dans l'alcool. Elle est en grande estime parmi les vétérinaires pour les enflures des glandes du cou, les tumeurs et les excroissances de toutes sortes.

On l'emploie principalement avec les cantharides mêlées à du saindoux; ce qui forme un excellent vésicatoire pour bien des cas. On ne s'en sert pas généralement sur une grande surface, vu que cela cause beaucoup de douleur.

RÉSINE. C'est le résidu de la distillation de la térébenthine. La résine est employée largement par les vétérinaires, et fait quelquefois beaucoup de mal, vu qu'on la donne au cheval principalement pour le faire uriner, et que les doses trop fortes qu'on lui administre sont souvent la cause de diverses maladies de reins. Plus on donne de résine au cheval, plus il en a besoin, aux yeux du palefrenier. Les reins deviennent surmenés de travail; le cheval éprouve des envies d'uriner toujours plus fréquentes, et les émissions d'urine sont de moins en moins abondantes. Le propriétaire, ne se doutant pas ou ne se rendant pas compte de l'état de son cheval, renouvelle et redouble les doses de résine, aggravant ainsi le mal auquel il croit porter remède. On devrait toujours se rappeler que les diurétiques violents, comme les violents cathartiques, tendent à affaiblir et à débiliter. Dans les dérangements urinaires, il suffit de trouver et d'enlever la cause pour faire cesser l'effet. Il ne faut jamais essayer de violenter la maladie, en dépit de la science et du bon sens.

ESPRIT NITREUX. Ceci est considéré un bon remède de famille pour les fièvres, etc. On le donne au cheval pour stimuler l'action des reins; mais on ne doit pas l'admi-

nistrer sans discrétion dans tous les cas supposés d'inaction des reins.

Dose. D'une demie à deux onces, dans un peu d'eau froide.

SOUFRE. Ce remède, donné intérieurement, en doses d'une demie à deux onces, est un remède efficace contre le rhumatisme et autres maladies. Il est employé avec grand succès dans les maladies cutanées.

GOUDRON. Celui qu'on emploie dans ce pays est extrait d'une espèce de pins qui croissent dans les Etats du Sud. Le goudron se compose d'une matière résineuse unie à l'acide acétique, l'huile de térébenthine et diverses autres substances volatiles empyreumatiques, colorées par le charbon.

Usages. Les propriétés du goudron sont semblables à celles de la térébenthine. On l'emploie quelquefois avec de bons résultats dans les affections urinaires, et pour la toux. Extérieurement, on l'applique aux plaies malsaines ou indolentes, ainsi que sous la sole du pied, pour amollir le sabot quand il est trop dur ou que le pied est endolori. Quelques vétérinaires préfèrent un mélange de glycérine et de goudron et d'amidon dans les proportions suivantes: six onces troy de goudron et de glycérine chacun et deux drachmes d'amidon en poudre; mêlez bien l'amidon à la glycérine, préalablement chauffée; ajoutez ensuite le goudron et faites chauffer rapidement jusqu'à une température de 212°. Passez, s'il le faut, et remuez le mélange pendant qu'il refroidit. On devrait tenir du goudron dans toutes les forges, pour en mettre sur le pied du cheval, seul ou avec de la bourre de coton ou de l'étoupe, ayant cloué préalablement un morceau de cuir avec le fer.

Dose. D'une à deux onces deux ou trois fois par jour.

VITRIOL BLANC (sulfate de zinc). Cette

préparation est aussi un remède précieux pour les plaies et les blessures. On l'emploie avantageusement pour les lésions fraîches, ou pour les ulcères, sains ou malsains, en appliquant la solution suivante: vitriol blanc, une once; eau douce, une pinte. On l'emploie aussi avec de bons résultats pour les yeux. C'est peut-être le meilleur remède que nous ayons de ce genre. Comme nous avons déjà donné deux ou trois recettes d'eau pour les yeux, dans les numéros précédents, nous y renvoyons tous ceux qui y sont intéressés.

Dose. Comme tonique, on peut en donner de dix à quinze grains en solution dans l'eau. C'est un bon remède pour les estomacs, le manque d'appétit, etc.

LA MORVE. Maladie contagieuse du cheval. Un vétérinaire porta à la connaissance des cavaliers et en règle générale de tous ceux, chargés de chevaux, de ne pas se servir de leur mouchoir pour essuyer la bave du cheval qui parfois peut tomber sur leurs habits. Il a démontré qu'il y avait un grand danger.

Il y a quelque temps, il eut à soigner un officier qui souffrait d'une gros rhume. Il lui ordonna les remèdes ordinaires employés dans ce cas, qui ne firent aucun bien. L'officier alla de mal en pis; la fièvre devint plus forte et sa tête s'enfla démesurément. Après bien des souffrances il mourut avec tous les symptômes de la *Morve*, maladie contagieuse et incurable du cheval et transmissible à l'homme, due à la présence d'un microbe.

Une enquête s'ouvrit qui démontra que quelque temps avant que l'officier tomba malade, il avait ordonné de tuer un cheval qui avait la *Morve*.

Ni l'homme d'écurie, ni les cavaliers qui soignaient la bête ne furent atteints par la maladie.

— o —

LE DERNIER MOT EN FAIT DE CAMOUFLAGE

LE navire de guerre en miniature, dans la vignette ci-contre, est bien près de représenter la perfection en matière de camouflage naval. Tout Boston a pu le voir naviguer sur la rivière Charles,



et quelques-uns, non au fait, se sont imaginés que c'était là une invention de navigateurs cubistes. Il n'en était rien. Par son apparence, ce navire se confond avec l'eau, au loin, grâce à ses bizarres décorations, et un sous-marin boche ne pourrait l'apercevoir. L'équipage qui le monte appartient à un véritable navire de guerre, dans le port de Boston. C'est du camouflage bien réussi, dans le but "d'embêter" les pirates de la mer.

LES PETITS SENTIERS DE L'HISTOIRE

Louis XIV fut un roi tout à fait théâtral. *l'étiquette* (c'est ainsi que l'on nommait les règles de la Cour) régla ses moindres actions. Vous en aurez une idée par la somptuosité qui présidait à la mise au lit du monarque, une extraordinaire cérémonie à laquelle les historiens font souvent allusion sous le nom de "Coucher du Roi". Cette affaire pourtant si simple était ordonnée comme une pièce à grand specta-

Il y avait d'abord, comme prélude, les *préparatifs du coucher*, pendant lesquels deux "officiers du gobelet" apportaient l'"en-cas de nuit" ou souper, que le roi devait trouver à portée de la main, sur une table, si la faim venait à le réveiller. En même temps, le valet de chambre, les "officiers de la garde-robe" et le barbier disposaient dans la pièce tout ce qui était nécessaire au souverain.

Alors, prenait place le premier acte ou "Grand Coucher": Le roi, qui vient de se retirer de son cabinet de travail, trouve à la porte de sa chambre le maître de la garde-robe, auquel il donne son chapeau, sa canne et ses gants. L'huissier fait faire place devant Sa Majesté. Il écarte d'un geste tous les courtisans qui considèrent comme un honneur incomparable d'assister au coucher. Ils sont quelquefois plus de vingt. Le roi va faire sa prière, auprès de son lit, en compagnie de son aumônier.

La prière finie, le roi va s'asseoir dans son fauteuil. Le Grand Chambellan lui demande à qui il doit donner le bougeoir. Recevoir le bougeoir est une suprême distinction. Elle est généralement accordée aux princes et aux seigneurs étrangers. Pendant que l'on commence à déshabiller le roi, la personne chargée du bougeoir éclairait les valets qui dépouillent Sa Ma-

jesté de ses habits. Quand le roi a passé sa chemise de nuit, il fait sa révérence aux courtisans et toute la Cour se retire.

Il ne reste, dès lors que les personnes qui peuvent être admises quand le monarque est au lit. Le "petit coucher" commence. Au nombre des assistants, on aperçoit le premier médecin et le premier chirurgien. On peigne le roi, on lui tend une serviette avec laquelle il se débarbouille et il se

Pendant ce temps, on a dressé, au pied de la couche du souverain, le "lit de veille" dans lequel va dormir le premier valet de chambre, chargé de veiller à la sécu-



rité du prince. On allume une grande veilleuse dite "mortier", le roi ferme les yeux et s'endort.

On a beau dire, ça ne devait pas être commode de ne dormir ainsi qu'après avoir satisfait à tout le cérémonial d'un protocole ridicule. Le roi d'Angleterre qui est un roi démocratique, et même les autres souverains actuellement au pouvoir, ont préféré leur liberté d'action à tout cet appareil fort gênant. C'est plus hygiénique, plus humain et plus dans la note actuelle. Il existe des moments dans la vie, ou même un chef d'état, n'a que faire de l'oeil indiscret du public ou de l'historien.

LES BARBARESQUES

PUISQUE les Turcs sont à l'ordre du jour, parlons des anciens rapports des Français avec eux dans les *Etats Barbaresques*. Ce dernier mot ne signifie pas Barbare, comme on pourrait le croire. Il vient des *Berbères*, qui furent les premiers occupants de l'Algérie et de la Tunisie, et qui en furent peu à peu refoulés par les Turcs.

Cet histoire remonte au XVI^e siècle. L'administration turque d'alors n'était guère plus brillante que celle d'aujourd'hui. Elle se réduisait, proprement, à faire de l'Algérie et de la Tunisie un repaire de pirates. Associés aux Arabes et aux Kabyles, les Turcs pillaient les côtes de la France, de l'Italie et de l'Espagne, enlevaient les habitants, écumaient la mer et arrêtaient dans leurs ports les navires marchands de France.

Les prisonniers français étaient retenus dans les bagnes, ou bien ils étaient condamnés à ramer sur les galères. On put voir à cette époque, dans les villes d'Algérie, des marchés où des Français étaient vendus comme esclaves.

Louis XIV résolut d'en finir avec ces humiliations et l'amiral d'Estrées fit pleuvoir sur Alger dix mille bombes. De plus, les chevaliers de Malte, qui étaient un ordre de religieux guerriers s'efforçaient de tenir, autant qu'ils le pouvaient, les Barbaresques en respect. Ils n'y parvinrent jamais complètement. En 1827, un nouveau conflit devait éclater entre la France et les Algériens. Il eut pour cause un incident mémorable qui devait avoir pour conséquence la conquête de l'Algérie par les troupes françaises.

La veille de la fête de Baïram, le consul Français d'Alger vint, selon l'usage, complimenter le dey. Celui-ci se plaignit que certaines réclamations, adressées au gou-

vernement français, n'avaient pas reçu de réponse. Dans sa colère, il se leva et frappa le représentant de France de trois coups de son chasse-mouches.

Cela méritait une réparation exemplaire. Trois mois après, une flotte de cent trois bâtiments escorta 400 vaisseaux de



Les barbares des états barbaresques.

transport qui portaient en Algérie 37,000 soldats. Ainsi, ce fut le coup d'éventail d'un insolent Barbaresque qui valut à la France la plus belle de ses possessions d'Afrique.

— o —

UN SIGNE DE PROGRES

ON compte au Canada cent cinquante forestiers qualifiés, employés par les différents gouvernements et des corporations particulières. Si la guerre ne nous avait pas enlevé 73 étudiants, le nombre excéderait 200. Il y a dix-sept ans, lorsque Sir Clifford Sifton, alors ministre de l'Intérieur, établit le Service forestier, on ne connaissait pas un seul forestier dûment qualifié en ce pays.

— o —

COMMENT S'APERÇOIT-ON DU REGARD DE QUELQU'UN DERRIÈRE SOI?

Tout le monde a, plus ou moins souvent fait l'expérience suivante :

A un certain moment, nous avons la conviction que quelqu'un derrière nous nous regarde, et c'est alors l'irrésistible besoin de tourner la tête, pour constater le fait.

Comment cette intuition se présente-t-elle au cerveau?

La physiologie offre certaines explica-



Ce qui nous force à nous retourner lorsque quelqu'un nous regarde.

tions, bien qu'aucune d'elles ne semble suffisamment probante.

Les uns prétendent que nous possédons en nous les vestiges d'un "troisième œil" et que les nerfs de l'arrière de notre cou et de notre tête seraient d'une excessive sensibilité: aussitôt l'impression reçue, ils la télégraphieraient au cerveau. C'est alors que nous éprouverions l'irrésistible besoin de tourner la tête.

Le professeur E. B. Titchener, expert en physiologie expérimentale, donne une autre explication. Il dit que la personne qui tourne la tête a pu manifester un certain énervement, bien que d'une manière presque imperceptible, énervement provoqué par une certaine anxiété naturelle et passagère, et que cet état d'énervement a pu attirer le regard de la personne placée en arrière, juste au moment où la personne placée devant tourne la tête.

D'autres physiologistes invoquent un certain déplacement des ondes magnétiques ou sympathiques contenues dans l'atmosphère ambiante, pour expliquer que le fait pour une personne placée devant de se retourner est suffisant pour pousser une autre personne, placée en arrière, à faire la même chose. Ce serait en quelque sorte une explication du rayonnement de la pensée autour d'un cerveau en activité.

De son côté, le professeur J. E. Coover a fait plusieurs expériences avec des étudiants de l'université de Californie, et il attribue le phénomène au hasard seul, ajoutant qu'il est impossible, autrement que par imagination, de sentir "l'effleurement" d'un regard sur notre système pileux. Ses expériences ne lui ont donné que 50 pour cent de réussites.

Voilà bien un phénomène qui se produit fort souvent, mais dont les explications scientifiques ne laissent pas d'être nébuleuses.

— o —

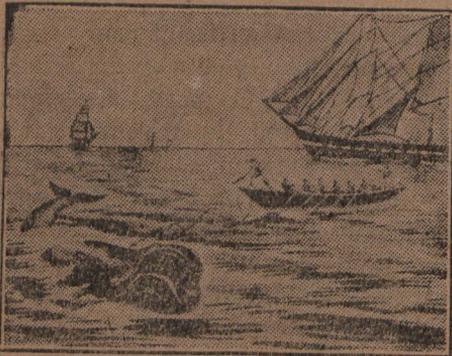
Un certain scarabée américain, le "*Zopherus malicanus*", a les dents si dures qu'il ronge le métal. Un spécimen de cet insecte enfermé pendant 48 heures dans un bocal de verre, avec couvercle d'étain, est parvenu à y percer des trous assez gros pour s'y passer la tête.

LES BALEINIERS

C'est dans la baie de Baffin que les Européens pratiquent surtout la pêche à la baleine. Mais il ne faut pas oublier que l'on trouve aussi des baleines dans l'Atlantique sud et dans le Pacifique.

Les navires employés pour cette pêche portent généralement de trente à quarante-cinq hommes d'équipage. Beaucoup sont de simples voiliers, d'autres sont des bâtiments à vapeur.

Voici maintenant comment l'on opère la capture de ces grands mammifères marins. Les baleines sont munies de poumons



Scène de chasse à la baleine.

et non pas de branchies comme les poissons. Elles se trouvent donc dans la nécessité de venir respirer à la surface de l'eau, au moins toutes les demi-heures.

Dès qu'un baleinier a surpris une baleine, il met à l'eau une ou plusieurs de ses chaloupes. Chacune d'entre elles est armée de six rameurs, outre le chef qui est à la barre et le harponneur qui se tient à l'avant. Les principaux instruments pour tuer la baleine sont le harpon et les lances.

La tige en fer du harpon a 36 pouces de long. Elle est terminée, du côté opposé à la pointe, par une douille en fer, dans

laquelle entre le manche qui sert à la lancer. Ce manche a 5 pieds de long. Au-dessous de la douille est fixée une boucle qui reçoit l'extrémité d'une ligne, dont vous allez comprendre le pourquoi.

Les rameurs s'approchent aussi près que possible de la baleine. Le harponneur lance alors son arme qui se fixe dans les chairs de l'animal. Celui-ci, blessé, s'enfuit, plonge, et entraîne avec une rapidité extrême la ligne qui est attachée au harpon.

La baleine ne reparaitra à la surface qu'au bout d'une trentaine de minutes. Mais, grâce à la ligne attachée au harpon, on n'a pas peur de la perdre. On tâche de se trouver avec la baleinière auprès du cétacé, lorsqu'il revient sur l'eau et on le harponne à nouveau. Lorsque l'animal est jugé épuisé par sa perte de sang, on l'attaque avec les lances. Dès qu'il est mort, on le traîne vers le bâtiment, on l'accroche le long du bord pour dépouiller le corps de son lard, les mâchoires de ses fanons et les intestins de son huile.

Mentionnons pour mémoire que certains baleiniers lancent le harpon avec un canon porte-harpon. Cette invention remonte à 1865, mais elle est loin d'être généralisée.

LES SARDINES

Le Canada importe annuellement la sardine en conserve pour \$100,000 par année. La majeure partie est fournie par les Etats-Unis. On ne met en conserves au pays que 20 pour cent de la sardine pêchée au Nouveau-Brunswick. Les autres 80 pour cent sont expédiés au Maine où les fabriques de conserves américaines les mettent en boîtes, pour nous les revendre ensuite.



CHRONIQUE DE LA JEUNESSE



A Tous les Petits Garçons,

A Toutes les Petites Filles

Les plus grands fleuves du monde. — Ce que représente la nourriture d'une armée. — La terre se réchaufferait-elle? — Ce qu'un homme mange pendant toute sa vie.

L'AUTRE jour, au cours d'une discussion, quelqu'un qui n'était pas très fort en géographie, et croyant que tout devait être colossal en Allemagne, jusqu'aux rivières, affirmait que le Rhin avait la largeur d'un bras de mer, et qu'un canon ne tirait pas assez loin pour le traverser. Or, le Rhin est bien moins long et moins large que notre Saint-Laurent. Comme question de fait, mes jeunes amis, combien y en a-t-il parmi vous qui se souviennent des proportions des plus grands fleuves du monde. Les voici en tableau, afin de vous éviter la peine de compulsuer vos géographies :

Amazone, 3,600 milles; Nil, 3,000; Missouri, jusqu'au Mississipi, 2,900; Missouri, jusqu'à la mer, 4,100; Mississipi, 2,800; Lina, 2,600; Niger, 2,600; Obi, 2,500; St-Laurent, 2,200; Madère, 2,000; Arkansas, 2,000; Volga, 2,000; Rio Grande, 1,800; Danube, 1,600; San Francisco, 1,300; Columbia, 1,200; Nebraska, 1,200; Rivière Rouge, 1,200; Colorado, 1,100; Yellowstone, 1,100; Ohio, 950; Rhin, 950; Kansas, 900; Tennessee, 800; Riv. Rouge

du Nord, 700; Cumberland, 600; Alabama, 600; Susquehanna, 500; Potomac, 500; James, 500; Connecticut, 450; Delaware, 400; Hudson, 450; Kennebec, 300; Tamise, 233.

LA NOURRITURE D'UNE ARMÉE

La vie coûte cher, soit. Mais, ne vous êtes-vous jamais demandé, mes jeunes amis, ce que représentait la nourriture de notre armée canadienne au front? La vignette ci-contre vous donnera une idée de ce qu'il faut pour nourrir une armée de deux millions d'Américains. Il ne vous suffit donc que d'avoir un peu le sens des proportions et de réduire en conséquences, soit d'environ les trois quarts, la taille de l'énorme soldat de l'Oncle Sam, ainsi que sa ration hebdomadaire.

Pour faire bouillir le café du matin de ce colosse, il faudrait au moins la chaleur d'un volcan aussi considérable que le Stramboli, dont on voit le cratère au sommet de la vignette. En un an, sa consommation de café équivaldrait à un ving-

tième de la production totale du Brésil, et l'on sait que presque tout le café du monde entier est fourni par le Brésil. Pour transporter sa nourriture, si les Etats-Unis étaient seuls à le nourrir, il faudrait un départ de navire par heure, de tous les quais américains. Enfin, pour gaver ce géant pendant une semaine seulement, il faut, comme le fait voir le bas de la vignette, 290,000 boîtes de deux livres de saumon en conserve; 200,000 boîtes de soupe; 1,141,000 boîtes de tomates; 10,000,000 de pains, et 28,000 têtes de bœufs. En multipliant ces derniers chiffres par 52 pour avoir la consommation annuelle on arrive à un total fantastique.

LA TERRE SE RÉCHAUFFERAIT-ELLE ?

Dans le monde savant, on prétend actuellement que la terre se réchauffe, et l'on affirme que des explorateurs des régions antarctiques ont prouvé à l'évidence que l'immense chapeau de glace recouvrant le pôle sud s'effritait. Cela signifierait, mes jeunes lecteurs, d'après le docteur Marsden Manson, de San Francisco, que nous sommes en pleine période de décroissance de l'âge des glaces, les couches polaires n'étant plus que des vestiges des immenses surfaces glacées qui couvraient autrefois la plus grande partie de la superficie terrestre. Cela signifierait donc que si le pôle sud se découvre graduellement de ses glaces supposées éternelles, nous aurons plus tard de nouvelles régions accessibles à la race humaine.

«Ceci est de la plus haute importance pour l'histoire future du monde, écrit le docteur Manson.» Et il rapporte les observations faites tant par les explorateurs antarctiques que par les géologues des zones polaires, dans les autres latitudes.

Il résulte de ces observations: 1° que

les glaces antarctiques, bien que couvrant des superficies plusieurs fois plus considérables que d'autres endroits sous les glaces, diminuent lentement en étendue et en profondeur; 2° qu'une succession de climats, au point de vue géologique, s'est produite identiquement, aussi bien dans les régions antarctiques que sous les autres latitudes. Ceci a été confirmé par la découverte de nouvelles terres jusqu'ici enfouies sous les glaces. Il faut donc conclure que les énergies qui provoquent la fonte des glaces sont encore en activité que les lignes de démarcations exposées à l'activité solaire se trouvent reculées et que la température ambiante s'en est ressentie au point qu'elle diffère de son état ordinaire.

CE QU'UN HOMME PEUT ENGLOUTIR

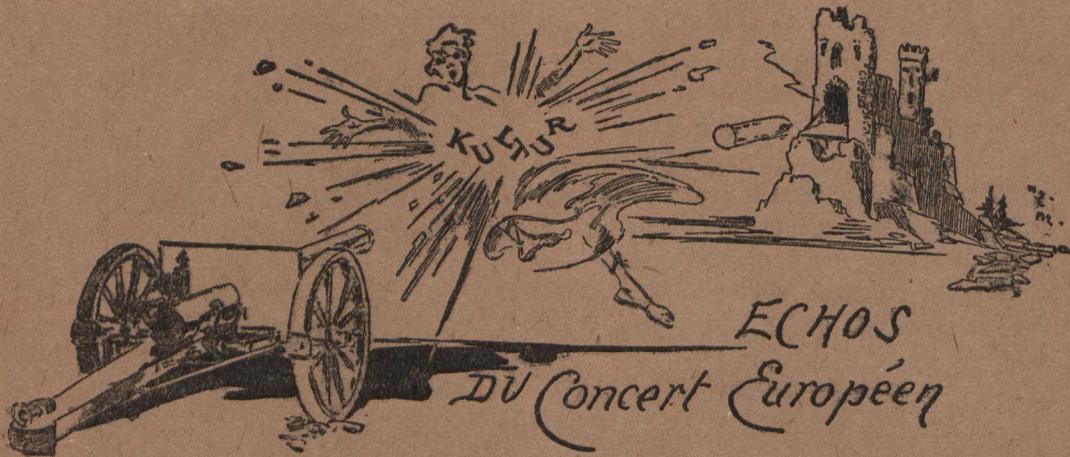
Un savant anglais, qui a la rage de la statistique et de la complication, a calculé la quantité de nourriture que pouvait englootir un homme ordinaire, pendant sa vie, une vie de durée moyenne s'entend. Vous ne sauriez croire comme c'est phénoménal ce que nous absorbons! D'après ce savant, il semble acquis que nous n'absorbons pas moins de 54 tonnes ou 108,000 livres d'aliments liquides, soit un total de 214,000 livres ou 107 tonnes de matières nutritives. Toujours d'après ce savant, cet homme ordinaire aura ainsi absorbé, pendant sa vie: 12,000 oeufs, 400 livres de fromage, quatre tonnes de poisson et, en supposant que tout son pain eût été boulangé d'une seule fois, un pain plus gros qu'un grand hôtel de voyageurs. Quant aux végétaux absorbés par un seul homme, au cours de son existence, il faudrait, paraît-il, un convoi de chemin de fer de trois milles de longueur pour le transporter.

La savant compilateur a oublié de calculer le coût normal d'une telle quantité de vivres. Il est probable qu'il serait arrivé à une petite fortune, s'il avait entrepris cette tâche. On dira ensuite que ce'a coûte bon marché pour vivre! Le Gargantua de Rabelais, même en faisant des efforts de glotonnerie, n'aurait pu manger comme un vulgaire mortel sa vie durant. Auriez-vous cru qu'on put manger autant?

— o —



La vignette ci-dessus donne une idée approximative de ce qu'il faut pour nourrir une armée. L'immense soldat de droite est en train de faire la soupe dans le cratère d'un volcan.



LEURS IMPRESSIONS SUR LE CONFLIT ACTUEL

*(Grande scène d'interview olympique en un acte et en vers,
écrite spécialement pour la Revue Populaire
par Edmond L'Aiglon.)*

PERSONNAGES.

JUPITER.

LA VÉNUS DE MILO.

LE DIEU MARS.

VULCAIN.

JULES CÉSAR.

CLÉOPÂTRE.

LE CHEVAL D'ALEXANDRE.

ROLAND.

SAMSON.

ATHALIE.

DE SALABERRY.

• LA BELLE HÉLÈNE.

ULYSSE.

ICARE.

JONAS.

BONAPARTE.

ROUGET DE LILLE.

ACHILLE AU PIED LÉGER.

LÉONIDAS.

GEORGE WASHINGTON.

RUY BLAS.

LOUIS CYR.

*Munis de lunettes d'approche, de télescopes, de face-à-mains ou de loupes,
tous sont penchés sur la rampe de l'Olympe et suivent avec intérêt
la grande partie qui se joue chez les terriens.*

JUPITER (*se bouchant les oreilles.*)

En fait-il un pétard, ce sacré soixant'-quinze?
Mon vieux tonnerr' d'antan, c'est en vain que tu grinces,
Ton bruit n'est qu'un murmure à côté de ce bal!



"Ce sacré Soixant' quinze..."

LA VÉNUS DE MILO (*effrayée par l'aile d'un aéroplane qui vient de lui frôler une mèche de cheveux.*)

Protégez-moi, quelqu'un, ou je vais m'trouver mal,
Du fait que j'ai plus d'bras, ce polisson profite.....

ICARE (*enthousiasmé, à Vénus.*)

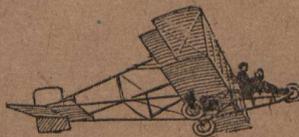
Tu te trompes, la mère, et pour rien tu t'agites,
Car ce polisson-là, n'est autr' que l'homme-oiseau
Que j'ai d'avancé jadis en me rompant les os.
Admir' son vol hardi parmi les cieux immenses,
C'est lui qui sauvera le monde et puis la France.

LE DIEU MARS (*frapant son bouclier de son épée.*)

Hip! Hip! Hourrah! Bravo! Good shot! Bravissimo!
Même dans mon jeun' temps ce n'était pas si beau!
Ici, l'on m'a nommé, ministre de la guerre,
Mais y'en a qui sont forts, tout en bas, sur la terre!
N'est-ce pas, Bonaparte?

BONAPARTE (*la pose classique, mèche sur le front, songeur.*)

Ils sont foutus les Boches;



L'homme-oiseau...

Joffre a fait un miracle, et j'suis d'avis que Foch'
Va pousser ces cochons, dévastateurs de Reims,
A coups de talons d'bott's bien au-delà d'leur Rhin.
L'Kaiser et son Fiston iront d'mander aux Russes
Asile et protection. C'est fini de la Prusse,
D'Autriche et d'la Turquie et du règne teuton.
Le monde 'aura la Paix et la Franc' donn'ra l'ton.

(*On entend jouer la Marseillaise.*)

ROUGET DE L'ISLE (*avec un grand geste.*)

C'a m'fait quéqu'chos' tout d'mém' d'entendr' ma "Marseillaise"

LA BELLE HÉLÈNE (*à Rouget de l'Isle, flirtant.*)

Vous aviez bien compris, le fond de l'âm' française.
 Mais, savez-vous mon cher, que rien n'est tout nouveau?
 Si les femm's d'aujourd'hui ne lâchent pas leurs tricots,
 Souv'nez-vous que j'savais pas mal filer la laine.
 Demandez à l'Ulysse.....



Ulysse et la Belle Hélène.

ULYSSE (*à la Belle Hélène.*)

Pas comme Pénélop', Hélène!

(*à Jonas*)

V'là tout d'même qu'on r'commence à fair' comme autrefois,
 Dans l'temps que j'voyageais, de simpl' navir's en bois,
 A cause des sous-marins.

JONAS (*tapant sur l'épaule d'Ulysse.*)

Ah! ça, c'est vraiment drôle,
 J'suis l'pèr' des sous-marins, ce fut mon premier rôle.
 Tout l'mond' se souvient de mon voyage en cétacé.

(*Commencant un récit.*)

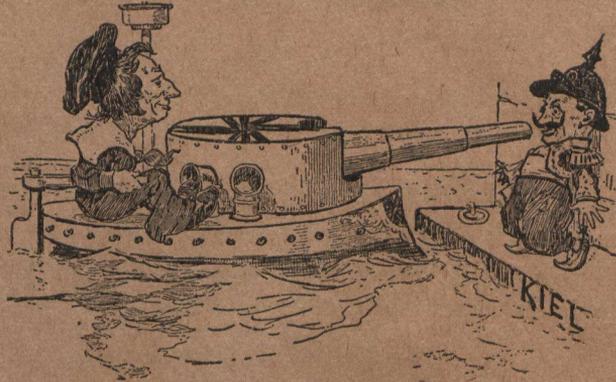
Le siècle avait trente ans.....

VULCAIN

La barbe! C'est assez!

(*Regardant les usines de munitions des Alliés.*)

Comm' ils travail'nt au vif éclat de leurs fournaies,
 Au bruit des lourds marteaux d'airain.....



Jonas et les sous-marins.

ROLAND (*furieux, interrompant.*)

Ah ! nom d'une punaise,
De ton temps comm' du mien, ce qu'on forgeait surtout
C'était de fines lam's. Car, on s'battait debout,
Corps-à-corps, un contr' cent, et chacun savait "estre"
"Joyeuse ou Durandal".....

LE CHEVAL D'ALEXANDRE

.....On était plus équestre
Que les hommes d'en bas.

JULES CÉSAR

Pourtant, ils ont du bon,
Ce sont de forts cerveaux sachant construire' les ponts.
Vous savez, j'connais ça.....

CLÉOPÂTRE (*tendrement à César.*)

Vois, objet de ma flamme,
Ce pont, en bas, vers l'Est, c'est au chemin des Dames
Qu'il conduit, n'est-ce pas ?

SAMSON (*interrompant.*)

Roland parlait tantôt
De luttes corps-à-corps, mais d'la ruse il en faut.
Que pensez-vous d'mes r'nards et d'leurs torch's à la queue,
Dans les rangs des ennemis ?

ACHILLE AU PIED LÉGER (à *Samson.*)

C'a m'sembl' pas mal vieux jeu !
L'endroit faibl' y'a que ça ! Chez moi ce fut l'talon.
Chez Guillaum' c'est ailleurs; chez l'Kronprinz, c'est l'croupion.

ATHALIE (*essayant de regarder et ne voyant rien
malgré un triple télescope.*)

Je ne puis vois en bas qu'un horrible mélange
D'os et de chairs meurtris et traînés dans la fange !

LOUIS CYR (*dédaigneux.*)

Moi, je vois autre chose, et tous leurs canons lourds,
Pour un vrai "Canayen", c'est deux onc's de p'tits fours.
(*Il fait mine de lever des haltères.*)

ATHALIE (*continuant.*)

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit...

LÉONIDAS (*à lui-même.*)

Aux Thermopyl's jadis, on faisait moins de bruit,
Mais on gagnait aussi...



Jules César et les ponts

RUY BLAS (*d'une voix formidable, à la Mounet
Sully, aux profiteurs de guerre.*)

"Bon appétit, messieurs,
"O ministres intègr's, conseillers vertueux....."

SALABERRY (*écoutant dans le lointain le "O Canada".*)

Beau chant, si grand, si vrai ! Après mil huit cent douze,
Il fallait d'autr's héros à notre histoire jalouse.
Et les jeun's d'aujourd'hui, à Vimy, à Craonne,
Ont répondu aux Boch's par le mot de Cambronne.

*(Entendant jouer la "Star Spangled Banner"
et se tournant vers Washington.)*

**Et, toi, grand Washington. (lui tendant la main) Ennemis autrefois,
Aujourd'hui des amis?**

WASHINGTON *(avec enthousiasme.)*

De grand coeur, car ma foi,
Depuis bientôt cent ans, nous faisons bon ménage;
Il était temps d'avoir la vrai' gloire en partage.
Les fils de l'oncle Sam ont le coeur bien placé
Et sav'nt se souvenir des luttes du passé,
De l'aid' de Lafayette et du gest' de la France;
Ils mourront s'il le faut pour que sa délivrance
Du fauve de Berlin soit fixé pour toujours.
De l'univers, la France a mérité l'amour!

*Le dialogue des hôtes de l'Olympe continue, mais la fumée de la canonnade
leur cache les hommes et les choses de la terre, et comme la conversa-
tion prend une autre tournure, il ne reste plus qu'à tirer le rideau.*

EDMOND L'AIGLON.



Louis Cyr et ses
p'tits tours.

BONAPARTE ET JOSEPHINE

DANS le deuxième volume de ses mémoires—j'ai dit le deuxième, non le second, ce qui signifie qu'il y en aura un troisième qui ne sera pas le dernier peut-être—Mme de Rémusat nous entretient de quelques grands événements du temps : le procès du général Moreau, l'arrivée du pape à Paris, la réunion de la couronne d'Italie à l'empire, la bataille d'Austerlitz notamment ; elle trace de nombreux portraits et nous donne sur la cour de Napoléon et sur les habitudes de l'empereur et de Joséphine des détails bien curieux.

Elle nous apprend que M. de Rémusat décida Napoléon à se raser lui-même "en voyant l'agitation qu'il éprouvait, et même l'inquiétude tant que durait cette opération faite par un barbier."

"Après beaucoup d'essais, continue Mme de Rémusat, lorsqu'il y eût réussi, il lui arriva souvent de dire qu'en lui donnant le conseil de le faire de sa propre main on lui avait rendu un signalé service."

"Bonaparte, dit-elle ensuite, était quand il régnait, si bien accoutumé à ne compter pour rien ceux qui l'entouraient, que ce mépris des autres se retrouvait dans ses moindres habitudes. Il ne se faisait aucune idée de la décence que la bonne éducation inspire ordinairement à toute personne un peu élevée, procédant à une toilette complète dans sa chambre en présence de ceux qui s'y trouvaient quels qu'ils fussent. De même, si un valet de chambre lui causait quelque impatience en l'habillant, il s'emportait rudement sans égard pour les autres ni pour lui-même. Il jetait à terre ou au feu la partie de son vêtement qui ne lui convenait pas. Il soignait particulièrement ses mains et ses ongles ; il lui fallait, pour les couper,

une grande quantité de ciseaux parce qu'il les brisait et les jetait quand ils ne lui paraissaient pas suffisamment affilés. Jamais il ne faisait usage d'aucun parfum, se contentant seulement d'eau de Cologne, dont il faisait de telles inondations sur toute sa personne qu'il en usait jusqu'à soixante rouleaux par mois. Il croyait cet usage fort sain. Le calcul entraînait pour beaucoup dans sa propreté, car, ainsi que je l'ai dit, il était un peu soigneux."

Ce n'était pas par négligence de sa propre personne que péchait Joséphine ; jugez-en :

Elle se levait à neuf heures ; sa toilette était fort longue ; il y en avait une partie qui était fort secrète, et tout employée à nombre de recherches pour entretenir et même farder sa personne. Quand tout cela était fini, elle se faisait coiffer, envelopper dans un long peignoir très élégant et garni de dentelles. Ses chemises, ses jupons, étaient brodés et aussi garnis. Elle changeait de tout linge trois fois par jour, et ne portait que des bas neufs... Quand elle était peignée, on lui apportait de grandes corbeilles qui contenaient plusieurs robes différentes, plusieurs chapeaux et plusieurs châles. C'étaient en été des robes de mousseline ou de percale très brodées et très ornées ; en hiver, des redingotes d'étoffe ou de velours. Elle choisissait la parure du jour et le matin elle se coiffait toujours avec un chapeau garni de fleurs ou de plumes et des vêtements qui la couvraient beaucoup.

Le nombre de ses châles allait de trois à quatre cents ; elle en faisait des robes, des couvertures pour son lit, des coussins pour son chien. Elle en avait constamment un toute la matinée, qu'elle drapait sur ses épaules avec une grâce que je n'ai

vu qu'à elle. Bonaparte, qui trouvait que les châles la couvraient trop, les arrachait et quelquefois les jetait au feu; alors elle en demandait un autre. Elle achetait tous ceux qu'on lui apportait, de quelque prix qu'ils fussent; je lui en ai vu de huit, dix et douze mille francs."

Et ailleurs: "On lui apportait sans cesse des diamants, des bijoux, des châles, des étoffes, des colifichets de toute espèce; elle achetait tout, sans jamais demander le prix, et, la plupart du temps, oubliait ce qu'elle achetait."

Avec quelle conviction les marchands devaient dire en parlant d'elle: "La bonne Joséphine."

— o —

LOURDES

LOURDES vient de rentrer dans sa période habituelle de calme; la saison des grands pèlerinages est terminée.

On ne voit plus arriver ces nombreuses caravanes qui envahissent la petite cité, et lui donnent une animation à la fois si pittoresque et si touchante.

Mais cet aspect nouveau n'est pas dénué d'un certain charme: si l'enthousiasme, facile à se développer au sein des foules, fait défaut, en revanche le recueillement paisible et silencieux qui caractérise les méditations solitaires s'accroît davantage.

* * *

*

Il y a toujours, en ce moment, de quinze à vingt pèlerins prosternés dans la grotte ou à ses abords. On prie avec ferveur, et sans faire attention à ses voisins; on se prosterne, on baise la terre, suivant le commandement de l'Immaculée à Bernadette; quelques-uns prient à genoux ou debout, les bras en croix; on approche ses

lèvres avec respect de la partie du rocher où eut lieu l'apparition mystérieuse; on récite le chapelet, on prie les uns pour les autres, on prie pour ceux qui ne prient pas, on implore la miséricorde divine de la clémence de la Vierge pour l'Eglise et pour la France, hélas! si cruellement éprouvées, et que menacent encore, il ne faut pas se le dissimuler, de plus affreuses calamités.

C'est le soir surtout, quand un plus profond silence s'est fait, quand, dans la ville près de s'endormir, toute agitation a cessé, que la grotte prend en quelque sorte une physionomie plus émouvante; le bruit des flots du Gave se mêle aux soupirs discrets des pèlerins; l'air frais, quelquefois glacé, n'interrompt pas cette supplication perpétuelle.

La grille qui protège le sol sacré est déjà fermée que les lumières brillent encore. Deux et parfois trois candélabres, chargés de cierges, projettent leurs rayons lumineux au loin dans l'obscurité croissante.

Leur éclat se perçoit très distinctement de la rive opposée, que sillonne le chemin de fer, et les voyageurs que la vapeur amène vers le sanctuaire de Lourdes, où ils iront prier demain, ont déjà la vue de ce lieu béni, et éprouvent comme l'avant-goût des consolations qui leur seront bientôt prodiguées.

* * *

*

Bien que les hôtels se vident à vue d'oeil, il reste encore des représentants de tous les pays; on y parle toutes les langues, mais le français est l'idiome que les étrangers préfèrent. Nous avons entendu, à l'hôtel des Pyrénées, un Russe et un Hollandais converser dans la langue de la diplomatie, mais qui est devenue apparemment celle de la dévotion.

Toute une colonie de compatriotes s'est attardée à l'hôtel de la Grotte. Mme de Guise, la comtesse de la Houssaye, etc., forment une sainte ligue pour soulager les misères corporelles ou spirituelles, pour fléchir la colère d'en haut par un redoublement de prières et de bonnes oeuvres.

Beaucoup de pèlerins sont pauvres, sont infirmes; ils ont besoin d'aide pour descendre dans la piscine. Les riches et les forts prêtent assistance aux pauvres et aux débiles. Nous connaissons des actes de cette chrétienne confraternité.

* *
*

Au nombre des visiteurs de la grotte nous avons remarqué un Breton d'origine qui porte un nom historique.

Affligé d'une maladie qui le prive de l'usage de ses jambes, il se fait traîner dans un petit chariot devant l'image de la Vierge, et il attend avec confiance que les forces lui reviennent pour reprendre son travail. Son état, dit-on, s'est amélioré.

C'est vraiment un excellent pays que ce coin de terre où s'élève la cité de Lourdes, et l'on s'explique que la mère de Dieu l'ait choisi pour se montrer.

Les moeurs y sont simples et pures, on y pratique la religion. Il ne paraît pas que les idées d'indépendances et d'insubordination chères à notre siècle y soient en faveur.

Dans lacampagne, les enfants vous disent bonjour; si vous rencontrez leurs pères et que vous leur adressiez la parole, ils s'arrêtent, lèvent leur béret traditionnel, et vous répondent avec politesse et déférence; nulle trace, chez eux, de cette froideur frisant l'insolence qui rend parfois si déplaisant d'abord du paysan dans le voisinage des grandes villes.

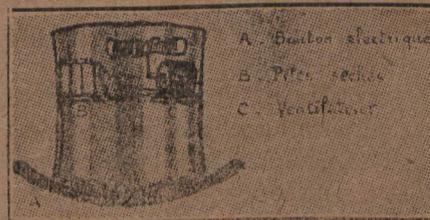
On lie aisément, familièrement, mais avec respect, conversation avec vous, et l'on vous donne les renseignements que vous demandez avec une complaisance inépuisable.

La foi et les qualités aimables qui l'accompagnent règnent toujours dans la contrée.

— o —

LE BON CHAPEAU

MME de Girardin disait un jour à un de ses amis qui lui demandait son avis sur le chapeau haut de forme: "Votre chapeau tuyau de poêle est bien laid, bien inconmode, mais gardez-le: il est difficile à bien porter. C'est le dernier détail où puissent se marquer la distinction et le savoir-vivre."



Le chapeau haut de forme qui tend à disparaître.

C'est à cela sans doute, que l'on doit de voir la mode du "tube" subsister malgré les attaques dont ce dernier a été l'objet.

Disons cependant que dans notre siècle de démocratie, le "tube" ne se porte plus que dans les circonstances officielles et déplorons pas trop sa disparition progressive, puisque c'est grâce à elle que s'égalisent les classes. Nous nous battons actuellement pour la démocratie et tout ce qui peut rappeler les vestiges d'un système verrouillé et aristocrate ne saurait gagner les faveurs populaires.

Mais l'histoire du "haut de forme", du reste, remonte loïn, ainsi qu'on peut le voir au musée de Chantilly, par certain portrait d'Antoine de Bourgogne peint en 1456 par Vander Weyden.

De même au XVI^e siècle, le grand peintre allemand Albert Dürer a fait figurer le tuyau de poêle dans plusieurs de ses oeuvres, de façon assez inattendue. C'est ainsi qu'il en a coiffé Joseph d'Arimathie déposant le corps du Christ au tombeau et un des assistants dans le *Mariage de la Vierge*.

Plus tard, Rembrandt, dans sa *Ronde de nuit*, Jean Steen, dans ses *Cabarets*,



Le haut de forme ou "tube" à travers les âges.

Au siècle dernier, il reprit toute sa vogue et, en 1820, porté par le libérateur sud-Van der Velde dans ses *Scènes d'intérieur*, témoignent qu'au XVII^e siècle, le chapeau haut de forme était très à la mode en Hollande.

Quelque peu délaissé, on le vit apparaître à la fin du XVIII^e siècle, sous la Révolution et le Directoire, où, sous la forme d'un énorme tromblon, nous le montre le grand peintre espagnol Goya.

américain Bolivar, il devint un symbole, avec son cylindre immense et ses larges ailes relevées.

Depuis lors, sa forme a varié sans cesse pour aboutir au huit-reflets moderne que les chapeliers se sont évertués à rendre élégant et léger.

Enfin, récemment, un industriel anglais pratique, estimant que ce couvre-chef, apapage de l'élégance, était un objet pénible à porter dès que la saison chaude était venue, n'a rien trouvé de mieux que de mettre en vente le chapeau ventilateur.

Rien de plus simple que ce nouveau réfrigérant. Le cylindre du haut de forme est partagé en deux parties par une planchette percée. Sur celle-ci repose une petite batterie électrique qui actionne un ventilateur en acier. Un bouton placé sur le rebord permet de mettre en mouvement cet ingénieux système. Fait-il trop chaud? Vite un coup de pouce et un bruissement monotone semblable à celui d'un aéroplane très éloigné, annonce à l'heureux propriétaire de cette précieuse coiffure qu'il pourra bientôt se moquer des rigueurs du soleil.

L'appareil fonctionne pendant une semaine pour la modique somme de 12 sous. Il n'a qu'un défaut, il est un peu lourd.

A part cela!...

MADAME ALBANI

IL Y A maintenant 45 ans qu'Albani, (Emma Lajeunesse) fit son début à Montréal. Aussitôt après, elle remportait un triomphe au Metropolitan de New-York et à l'Auditorium de Chicago. La grande cantatrice canadienne-française, née à Chambly, épousa en août 1883, M. Ernest Gye, à Londres. Elle habita toujours Londres depuis, mais vint à plusieurs reprises chanter devant ses compatriotes.

UN PARACHUTE DERNIER CRI POUR LES AVIATEURS

Aurait-on trouvé le moyen d'éviter des chutes mortelles aux hardis aviateurs qui nous rendent actuellement de si grands services? Femmes canadiennes qui avez des époux, des fils, des frères, des fiancés dans l'aviation, considérez attentivement l'invention récente que nous illustrons ci-contre, invention actuellement à l'étude par les autorités militaires, chez les Alliés, et respirez de soulagement en songeant que les êtres chers que vous êtes si fières de voir appelés vers la gloire des grands as pourront dans un avenir prochain, s'illustrer tout autant, tout en diminuant leurs risques.

Le parachute que l'on vient d'inventer, à la forme d'un parapluie gigantesque,



En cas d'accident, l'aviateur n'a qu'à saisir le poteau et s'asseoir confortablement sur le trapèze, pour atterrir doucement.

s'ouvrant comme les parachutes ordinaires, au moyen d'un simple déclanchement. Seulement, il a une ouverture au sommet et il est insubmersible, si bien que si l'aviateur descend dans la mer ou dans une rivière, il peut monter sur le parachute et

y installer une voile se trouvant à l'intérieur afin de gagner le rivage ou la côte, ou tout au moins, attendre les secours. Ce parachute peut s'adapter aisément, aussi



Si le parachute tombe à l'eau, l'aviateur n'a plus qu'à monter au sommet de cette "bouée" insubmersible, et à fixer la voile qui se trouve à l'intérieur pour atteindre le rivage.

bien à un ballon qu'à un aéroplane. Qu'un accident de l'air ou de la machine survienne, et l'aviateur, sans perdre de temps, à l'aide de son parachute, se sépare sur le champ, de son navire aérien en détresse qu'il abandonne à son propre sort. Il ne tombe pas et descend mollement au gré de la brise. Voici une heureuse adaptation du parachute.

— o —

ENORME PERTE DE POISSON

LA destruction du frai du saumon, dans la rivière Fraser, en 1913, par un déboulement de rochers, le long de la voie ferrée du *Canadian Northern*, est le plus grand désastre connu, dans l'histoire de l'industrie de la pêche au monde entier. La perte subie en 1917, par la Colombie-Britannique seulement, s'élève à plus de \$8,000,000; celle de l'état de Washington excède \$19,000,000. La perte totale pour les fabricants de conserves de poisson de cette région est donc de \$27,500,000.

Desparois, Garneau

& Compagnie Limitée.

MARCHANDS EN GROS

CHAPEAUX, CASQUETTES,

MITAINES, GANTS, PAILLES,

PANAMAS, PARAPLUIES, etc.

Manufacturiers en Fourrures



Malgré les difficultés sans nombre à se procurer les marchandises à des prix raisonnables, nous avons la satisfaction d'offrir aux lecteurs ou lectrices de la REVUE POPULAIRE l'avantage d'acheter au prix strictement du gros, les fourrures de choix que nous montrons pour la saison qui s'annonce.

Sans crainte et sans reproche, la fourrure manufacturée chez nous réunit trois choses tout à fait remarquables :

La qualité de la fourrure --

La perfection dans la coupe --

La pleine et entière satisfaction --

**Desparois, Garneau & Compagnie
Limitée**

**465, RUE SAINT-PAUL, OUEST,
Montréal.**

UNE SEULE MARQUE
peut vous donner pleine et entière
satisfaction c'est celle de **L'ALLIGATOR**
MALLES - VALISES - SACS de VOYAGE, Etc

Dernières Nouveautés d'ARTICLES EN CUIR

Il en est de même de nos *HARNAIS, SELLES, COUVERTES POUR CHEVAUX*, etc. La marque *ALLIGATOR* est la meilleure garantie de qualité et de durée. *AVANT D'ACHETER* assurez-vous si la Marque *ALLIGATOR* est bien sur la marchandise.



Samontagne Limitée.

Bloc Balmoral

338 rue Notre-Dame O., Montréal, Can. (Près de la rue McGill)

SUCCURSALES :

L'ALLIGATOR, 413 Ste-Catherine, O.

BAZAR DU VOYAGE, 293 Ste-Catherine, E.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE

**Les PILULES
PERSANES**

de Tawnik Pacha de
Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune

fillette ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

Boîte Postale 2675, Dépt. A.,

Montréal.



MESDAMES,

**Désirez-vous donner un
Cadeau Utile et Agréable
au Premier de l'An?**

*VENEZ VOIR ALORS LES
JOLIES CHOSES QUE
NOUS AVONS ICI.*

GANTERIE ROYALE

483, Ste-Catherine, Est,

— Tel. Est 3341 —

GANTS "PERRIN" NOTRE SPÉCIALITÉ



LE SANG, C'EST LA VIE

Pour le traitement de l'Anémie, de la Neurasthénie, de la Tuberculose, du Rachitisme et de toutes les affections pulmonaires

L'HISTO-FER GARNIER

est le remède tout indiqué. C'est le tonique le plus puissant de nos jours. Résultats assurés.

PRIX : \$1.25 la bouteille.

EN VENTE DANS LES MEILLEURES PHARMACIES ET AUX
PHARMACIES MODELES DE GOYER
 AGENTS SPECIAUX

180 rue Ste-Catherine Est
 Tel. Est 3208

217 rue Ste-Catherine, Maisonneuve
 Lasalle 1664



DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL

COLLEGE NAVAL ROYAL DU CANADA.

Le Collège Naval Royal a été fondé dans le but de donner un enseignement complet en Science Navale.

Les diplômés ont les qualités voulues pour entrer dans les services impérial ou canadien comme aspirants. Ils ne sont pas obligés, cependant, d'embrasser la carrière navale. Pour ceux qui ne désirent pas entrer dans la Marine le programme comprend des études complètes en Science Appliquée qui les qualifient pour l'entrée, en qualité d'étudiants de deuxième année, dans les universités canadiennes.

Le plan d'éducation comprend encore le développement de la discipline et de la capacité d'obéir et de commander, d'un sentiment élevé de l'honneur physique et mental; une bonne instruction en Science, Mécanique, Mathématiques, Navigation, Histoire et Langues Vivantes, comme base d'un développement général ou d'une spécialité.

Les candidats doivent avoir de quatorze à seize ans le 1er juillet suivant leurs examens.

On peut obtenir des renseignements sur l'entrée en s'adressant au Département du Service Naval, Ottawa.

G. J. DESBARATS,

Sous-ministre du Service Naval.

Ottawa, 8 janvier 1918.

Il n'y aura pas de rétribution pour la publication non autorisée de cette annonce.

La Jambe Artificielle

CONRAD MARTIN

Donne une marche souple,
facile, légère, confort par-
fait, solidité, garantie. :-:

Nous avons la réputation, établie depuis
près de 60 ans, de faire ce qu'il
y a de mieux en



BANDAGES HERNIAIRES,
APPAREILS ORTHOPEDIQUES,
BAS ELASTIQUES, ETC., ETC.,

De tout le pays

Nos appareils sont fabriqués par des Experts sous la
surveillance personnelle de M. Conrad Martin.

— CONSULTATIONS GRATUITES —

FABRIQUE CANADIENNE DE BANDAGES

36-38, CRAIG E., MONTREAL



**PERMETTEZ - NOUS
DE NETTOYER
VOS TAPIS.**

Les tapis et rugs sont nettoyés au moyen d'un procédé chimique qui les désinfecte et leur donne une apparence neuve. Les couleurs sont ressorties avec leur splendeur et leur lustre primitifs tandis que vous êtes assuré d'un service prompt et digne de confiance.

~~~~~  
Téléphonez aujourd'hui.

**DECHAUX FRERES**

*Nettoyeurs-Teinturiers*

TEL., EST  
301,  
51,  
52.



# Fourrures

AUX PRIX DE L'AN  
DERNIER

GRAND CHOIX DE PARURES DE  
COU, ETOLES et MANCHONS  
A DES PRIX SPECIAUX.

GRANDE SPECIALITE  
DE MANTEAUX EN HUDSON  
SEAL, DEPUIS \$165

MANTEAUX EN NEAR SEAL  
\$115 ET PLUS.



## Remodelages

Cette année encore, nous nous chargeons de réparations et de remodelage, mais nous devons vous prier de vous hâter. Nous irons chercher vos commandes et nous pourrions vous dire immédiatement le coût du travail à exécuter.

## AVIS SPECIAL

Ayant acheté nos fourrures avant la hausse des prix nous pouvons vous les vendre aux prix de l'année dernière.

# NORTHERN FUR M'FG.

*Company Limited.*

269, RUE ST-PAUL, OUEST,

Angle St-François-Xavier.  
M. E. Wilfrid Robitaille, gérant.



---

## AVIS A NOS LECTEURS

---

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que la REVUE POPULAIRE soit impeccable comme revue canadienne-française; nous tenons à informer nos abonnés, surtout les *Directeurs et Directrices d'Etablissements d'Education, les Pères de famille*, bref, tous ceux qui s'intéressent à la *saine culture de l'esprit de notre jeunesse* que nous venons de sacrifier les intérêts pécuniaires de la REVUE POPULAIRE pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la REVUE POPULAIRE. Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la REVUE POPULAIRE.

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la REVUE POPULAIRE, désormais à l'abri de tous commentaires fâcheux.

ÉCRIVEZ-NOUS

Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompé d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.

**OCUCLEAR**  
**NATUREL, PUR**

DU DR JOHN J. HENDERSON

**VOUS GUERIRA**

SI VOUS SOUFFREZ DE LA VUE VENEZ ME VOIR  
**Dr. N. ROYER, 732, rue Saint-Denis**  
POUR USAGE PROFESSIONNEL SEULEMENT.

REMEDE DE LA "VIEILLE CURE"  
**OPHTALMOL**  
**Liquide**  
**Naturel, Pur**

50 cents

A la fois curatif, rend les yeux brillants

**Dr. ROYER, Prop. et Inventeur**  
MEMBRE DE LA AMERICAN NATUROPATHIC ASSOCIATION.  
AUTEUR D'UN PROCHAIN OUVRAGE "ELE MYSTERE  
DU SEXE", \$500—SOUSSION \$1.00 JUSQU'AU  
25 JANVIER 1919.

**La Merveilleuse Huile Héroïque**

AUX AIGUILLES DE PIN DE "BING"  
Souveraine pour la toilette et les bains 50c la bouteille.  
**DR ROYER, SEUL, INTERMEDIATAIRE AU CANADA.**

INSTITUT ROYER, Montréal.  
752 St-Denis.

**SATISFACTION GARANTIE OU  
REMBOURSEMENT**

C'est la "Règle d'Or" de toute affaire sur laquelle on  
peut compter, elle vous protège.

**ANGLAIS EN TROIS MOIS ?**

Peu importe que vous ne sachiez rien, nous garantissons  
le succès, nous avons la meilleure méthode écrite, vous ap-  
prenez à parler, à écrire et à lire correctement.  
Ecrivez pour détails contre timbre.

**LE COLLEGE AMERICAIN, PR. WALTER LUST, Prés.**  
**PROF. ROYER, Directeur.**

**LA REVUE POPULAIRE MAGAZINE MENSUEL  
ILLUSTRE DE 196 PAGES**

Pour \$1.75 par an, ou 90 cents pour 6 mois

Poirier, Bessette et Cie, Editeurs-Props., 129-131-133, rue Cadieux, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs  
des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les  
faits curieux du monde entier.

Vous y trouverez également des nouvel-  
les sentimentales et humoristiques, choi-  
sies avec soin.

A chaque mois, également, un beau ro-  
man complet et qu'il serait souvent diffi-  
cile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie,  
est illustré de nombreuses et superbes  
gravures.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le  
coupon ci-contre.

**COUPON D'ABONNEMENT**

Ci-inclus veuillez trouver la somme de  
\$1.75 pour 1 an, ou 90c pour 6 mois (excepté  
Montréal et banlieue) d'abonnement à la Re-  
vue Populaire.

Nom .....  
M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue .....

Localité .....

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette  
et Cie, 129-131-133, rue Cadieux, Montréal.

# LE LUXE ET LA QUALITE

Mais à des prix très modérés. Voilà le genre de fourrures que nous offrons à notre clientèle. Et voilà pourquoi notre magasin est toujours rempli de dames désirant être bien servies.

Venez voir nos

**ETOLES EN RENARDS  
CROISES**

**\$40.00 et plus.**

**MANTEAUX**

**EN HUDSON SEAL**

**GARNIS D'ALASKA**

**\$200**

Nous avons 15 années d'expérience dans la confection d'articles en fourrures. C'est une garantie pour nos clients quant à la qualité et étant donné le peu de dépenses que nous avons, il nous est possible de vendre nos fourrures

**A BAS PRIX**

REPARATIONS DE TOUTES SORTES EXECUTEES PROMPTEMENT. SATISFACTION GARANTIE.



## RAOUL VACHON & CIE.,

Autrefois rue St-Hubert, maintenant au No

**273 RUE AMHERST**

Entre les rues Ste-Catherine et Demontigny.

# Vous Aidez Lorsque Vous Économisez.

“Mais lorsque vous économisez, économisez sagement. N'économisez pas au détriment de votre santé et de la santé de votre famille. Mangez ce qui est sain et nutritif tout en étant peu coûteux. Employez plus de lait dans votre cuisine. : :  
Employez le lait condensé BORDEN parce que c'est du lait absolument pur; propre, sucré, stérilisé et commode. : : :”

IDA C. BAILEY ALLAN,

*Spécialiste en économie domestique.*

## Lait Condensé Borden's



— VOTRE EPICIER EN A —

“LE LAIT QUI REDUIT LE COUT DE LA CUISSON”

BORDEN MILK CO, LIMITED,

MONTREAL